

# MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

**PLANETE  
TERREUR  
RODRIGUEZ  
AU PAYS DES  
ZOMBIES !**

**LA COLLINE  
A DES YEUX 2  
LES BIDASSES  
S'OUVRENT  
LE BIDE !**

**PREVIEWS**  
**THE TRIPPER**  
**POULTRYGEIST**  
**L'AMERIQUE**  
**DES DEGENERES**  
**PASSEE AU**  
**CRIBLE**

# LE TRAUMATISME DE L'ANNEE !

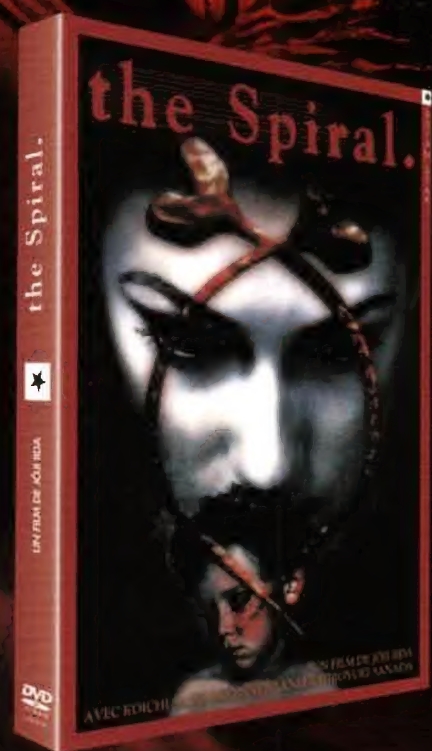
# A L'INTERIEUR





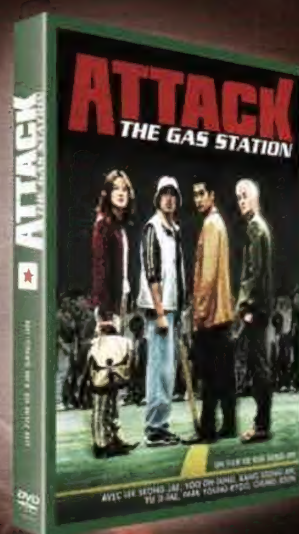
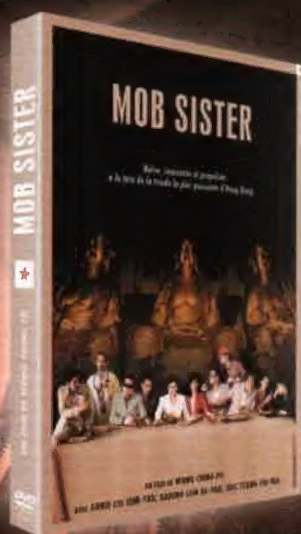


*La suite terrifiante  
de Ring...*



*Billy Chung (Killer)  
redonne un sens au mot  
angoisse...*

*Un thriller  
passionnant qui  
allie esthétique et  
action.*



*Une comédie  
décalée, directe  
et jubilatoire !*



# 5 nouveaux films d'exception à

Tous les cinémas d'Asie, tous les genres dans une collection de référence à prix choc. À découvrir absolument !

14,99 €\*

★  
A  
S  
I  
A  
N  
S  
T  
A  
R



*Encore plus délirant  
et déjanté que Shaun  
of The dead !*



ET DECOUVREZ EGALEMENT TOUS LES GRANDS CLASSIQUES ASIAN STAR



PATHE!  
des Films

[www.asianstar.fr](http://www.asianstar.fr)

© 2007 PATHE DISTRIBUTION. Tous droits réservés. \*Prix public conseillé



# VOUS ALLEZ PRENDRE CHAIR !



## NACHO CERDA

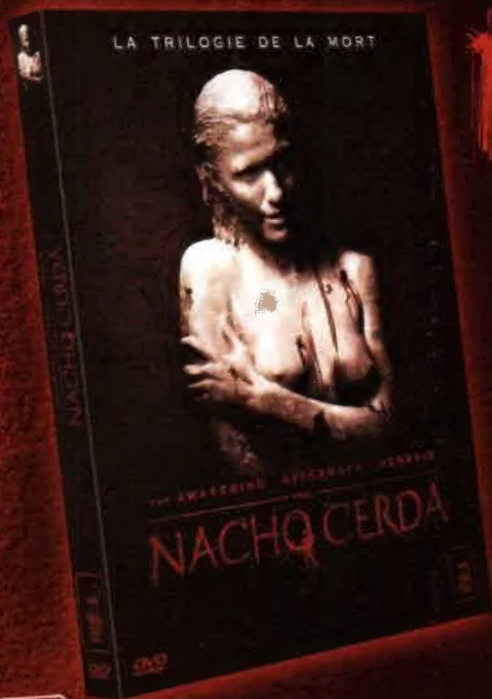
LA TRILOGIE DE LA MORT

3 COURTS-MÉTRAGES CHOC

### COMPLÉMENTS EXCLUSIFS

- LE LANGAGE DES CORPS (MAKING OF DE AFTERMATH)
- COMMENTAIRES AUDIO DE NACHO CERDA
- GALERIES PHOTOS : TOURNAGE & PLATEAU
- STORY-BOARDS & SCENARII
- LIENS INTERNET

DISPONIBLE LE 6 JUIN EN DVD



MAXIMAL

WWW.WILDSIDE.FR

MAD MOVIES

WWW.NACHOCERDA.TYPEPAD.FR

ABANDONNÉE  
le 1<sup>er</sup> long-métrage de  
NACHO CERDA  
le 30 mai au cinéma



Organo - The Awakening © 1992, Waken Productions. All rights reserved. Waken Productions. Tous droits réservés. INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS



# Edito

## LE GENRE EST À NOUS !



Ça y est, le Festival de Cannes est terminé, et sa frénésie totale est enfin retombée. De quoi laisser un peu tranquilles les sexagénaires réacs et hallucinés qui ont écarquillé les yeux devant le défilé décadent offert à leurs lunettes triple foyer durant une dizaine de jours. Comme chaque année, cette manifestation a vu nombre de journalistes travailler presque jour et nuit dans une atmosphère électrique qui, apparemment, a quelque peu dérégulé leurs fonctions intellectuelles. Car si ce Festival devait recevoir une Palme, ce serait assurément celle de La Perle Journalistique. Pourquoi, vous demandez-vous ? Parce qu'on n'a jamais lu ou entendu autant de conneries concernant le cinéma de genre. La raison de ces bourdes à répétition ? La présence de *Boulevard de la mort* de Quentin Tarantino en Compétition Officielle. Amalgame entre série B et série Z, dépréciation de certains interprètes (selon un journal dont on taira poliment le nom,

Kurt Russell serait un abonné aux nanars !), incompréhension totale de l'univers grindhouse, digression sur le slasher à mourir de rire, bref, tout et n'importe quoi a été écrit sur le cinoche et les acteurs qu'on aime, ici, à Mad. Du coup, chercher les truculentes erreurs sur le petit monde du ciné d'exploitation a presque été une gymnastique quotidienne pour les mad rédacteurs présents sur place. Mais ne voyez pas là une volonté de nous la raconter devant l'hypothétique ignorance de quelques confrères. Non, il s'agit juste de railler un peu les mêmes qui nous prenaient de haut quand on parlait de ces fameux slashers et autres bandes bizarroïdes portées aux nues par Quentin « L'Intouchable » Tarantino dans son dernier métrage. Enfin, on salue aussi au passage les membres du Jury de la Caméra d'Or (le prix décerné aux premières œuvres présentées à Cannes) qui, pour certains, ont filé durant la projection d'*À l'intérieur*, jugeant le film trop immoral et sale pour eux. Parmi les « sécheurs », la « princesse » Clotilde Courau qui, rappelons-le, était à l'affiche de chefs-d'œuvre tels que *Promenons-nous dans les bois* ou *La Mentale* (dans lequel elle incarnait une gitane très crédible, hum...). Mais trêve de moqueries, nous sommes fiers de vous proposer en couverture ce mois-ci un métrage très particulier qui a sincèrement bouleversé la totalité de la rédaction. En espérant qu'il en sera de même pour vous...

Fausto FASULO

P.S. : Ce numéro est dédié au grand Bruno Mattei. Grazie per tutto, Bruno !

Parce que « juin » rime avec « chien » (elle est facile et nulle, on vous l'accorde), nous vous proposons ce mois-ci le film *Cujo* de Lewis Teague. Des poils, du sang, non, il n'est pas question de menstruations, mais bien de carnage canin !



**Mad Movies Rédaction, Administration**  
6, rue Rodier, 75009 Paris  
Fax : 01 44 635 634  
**Fondateur** Jean-Pierre Putters  
**Directeur de la rédaction** Gérard Cohen  
g.cohen@mad-movies.com  
**Rédacteur en chef** Fausto Fasulo  
fausto@mad-movies.com  
**Rédacteur/Réviseur** Laurent Duroche  
**Rédacteurs pour ce numéro** Laurent Barès, Alain Carrazé, Erwan Chaffiot, Cédric Delelée, David Doukhan, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Jean-Baptiste Herment, Stéphane Moissakis (smoissakis@mad-movies.com), Bernard Morin, Romain Nigite, Alexandre Poncet, Bruno Provezza, Jean-Pierre Putters, Rurik Sallé, Julien Sévénou, Marc Toullec, Jérôme Wybon  
**Correspondant aux États-Unis** Didier Allouch  
**Rédactrice graphique** Isabel Ferreira/Atipik Studio  
pau@mad-movies.com  
**Rédacteur iconographie** Mathieu Roux  
**Mad Girl** Kim Fournel  
**Impression** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz  
**Abonnements et anciens numéros**  
DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne  
75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04  
**Publicité** Sandrine Gueho  
Tél. : 01 44 635 632  
Fax : 01 44 635 634  
sgueho@mad-movies.com  
**Remerciements** Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Ammar, Dario Argento, Bach Films, Marie Anne Bernardats, Kitty Beunel, Uwe Boll, Logan Boutady, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Alexandre Bustillo, Michel Burstein, Sébastien Carail, Olivia de Cathieu, Agence Cat's, Nathalie Chabon, Carole Chomand, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquitta Doessans, Monica Donati, Blanche-Aurore Duault, Elodie Dufour, Abdelhamid Essadi, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gassler, Cécile Gélinau, Manlio Gomarasca, Laura Goudain, François Guerrar, Olivier Guigues, Olivier Jalabert et Album Comics, Nathalie Lund, Vanessa Jerron, Vanessa Kirsch, Christophe L., Germanico Laposse, Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lacorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Anaïs Lelong, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Lertret, Olivia Malka, Sophie Martins, Julien Maury, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dominique Nadotti, Dorothee Pasqualin, Olivier Père, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Système Cinéma, Jean-François Rauger, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, Bruno Terrier et la boutique MK2 DVD, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Verry, François Vile, Jean-Pierre Vincent, Paolo Zelati

**Commission paritaire** N° 0707 K 81858  
**ISSN** N° 0338-6791 **Dépôt légal** à parution  
**Directeur de la publication** Benjamin Cohen  
**Editeur** Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € – RCS Paris 394 412 928  
**Principal actionnaire** Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film *Cujo* en DVD au prix de 12,90 € pour le pack dont 4,50 € (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

**POUR TROUVER FACILEMENT MAD MOVIES CHEZ UN MARCHAND DE JOURNAUX PROCHE DE CHEZ VOUS, CLIQUEZ SUR :**  
[WWW.TROUVERLAPRESSE.COM](http://WWW.TROUVERLAPRESSE.COM)

Imprimé en France  
Printed in France





RIEN QUE POUR VOS YEUX

# THE GOLDEN NAZI VAMPIRE OF ABSAM PART II

*The Secret of Kottlitz Castle*

## NAZIS AUX DENTS LONGUES !

Après la nazixploitation, un nouveau courant de nazi-horror semble être en train de se dessiner en Europe. Gasp !

Des nazis vampires adeptes de cérémonies occultes, tout ça ne semble pas très sérieux, n'est-ce pas ? Et si... ? Tel est le point de départ de cette trash-horror-action-comedy (c'est la production qui le dit) actuellement en cours de finalisation en Allemagne. Écrite, réalisée et montée par le nouveau venu Lasse Nolte, cette petite production bien barrée devrait prouver que la Germanie sait produire autre chose que des direct-to-video craspec en matière d'horreur et de fantastique. On ne verra peut-être jamais la version longue de *Werewolf Women of the S.S.* (la fameuse bande-annonce grindhouse signée Rob Zombie), mais on est sûr de voir ces nazis vampires ! Qu'ils crèvent !









# magazine

## 34 THE TRIPPER

Ça l'énerve tellement qu'on le prenne pour un people et un acteur de seconde zone que David Arquette se lance dans la réalisation, avec un slasher forestier où un timbré se déguise en Ronald Reagan pour débiter du hippie à la hache ! Cédric Delelée, qui rêve de vivre dans une communauté libertine où ça se défonce du matin au soir, nous retrace la genèse du projet.

## 38 POULTRYGEIST

Non, ce n'est pas la suite de **Poltergay** dont Laurent Duroche, le beau gosse de la rédac, nous entretient ici (et pourtant, il aime bien tripoter ses collègues, le coquin !), mais de la nouvelle production Troma, un festival de gore scato jovial où se croisent lesbiennes altermondialistes, gays mexicains et poulets-zombies dans un fast-food édifié sur un cimetière indien. Lloyd Kaufman, alive and kicking ass !

## 42 PLANETE TERREUR

Quel rapport peut-il bien y avoir entre un film de Robert Rodriguez et Stéphane Moissakis ? La réponse est évidente : Bruce Willis joue dedans ! Il était donc le seul à pouvoir nous en causer, entre deux séances de **Spider-Man 3**, qui ne doit d'ailleurs son succès qu'au nombre de fois où il est allé le voir.

## 48 BOULEVARD DE LA MORT

C'est la mâchoire serrée et arborant fièrement ses tatouages que Fausto Fasulo s'est rendu à la projection du nouveau Tarantino. Depuis, il s'imaginer qu'il est à bord d'un bolide (alors qu'il n'a pas son permis) et fonce tête baissée dans toutes les bimbos qu'il croise. Ce qui ne l'a pas empêché de s'emparer fiévreusement de sa plume pour nous dire à quel point il a « suradoré » le film, comme dirait David Doukhan. En bonus, une pelletée d'entretiens avec Tarantino, Kurt Russell et les jolies Zoe Bell et Tracie Thoms.

## 54 A L'INTERIEUR

On pensait qu'après son départ de Mad, Alexandre Bustillo était devenu un geek bouffant des chips tout nu dans une chambre de bonne en matant des séries Z 24h/24 dans son bain. Ce n'est pas entièrement faux, mais il a tout de même trouvé le temps, avec son pote Julien Maury, de réaliser LE film de genre que la France attendait. Fripouille, va ! Rendu fou de joie par le résultat, au point de menacer de mort tous ceux qui auraient voulu en parler à sa place, Cédric Delelée s'est chargé de la critique, et de faire causer les deux metteurs en scène. En arborant fièrement son premier tatouage !

## 60 LA COLLINE A DES YEUX 2

Jean-Baptiste Herment n'avait pas aimé **La Colline à des yeux**. Comme punition, il a été sommé par son rédac'chef de rédiger la critique d'une séquelle bien énervée, qu'il a sans doute été le seul à apprécier à sa juste valeur. Depuis, JB s'est marié, et ne donne plus signe de vie. Sa tendre épouse aurait-elle eu vent de la nuit de débauche ayant précédé la cérémonie ?

## 64 INTERVIEW CARRIERE : WILLIAM LUSTIG

Avant de se faire probablement estourbir par sa femme (voir plus haut), JB Herment s'était rendu à Bruxelles pour bouffer des ch... euh, des frites, et rencontrer William Lustig, l'une de ses idoles (il achète tous les DVD Blue Underground, c'est dire !), pour un entretien rare et passionnant.

## 102 LE FILM DECRYPTE : MAD MAX

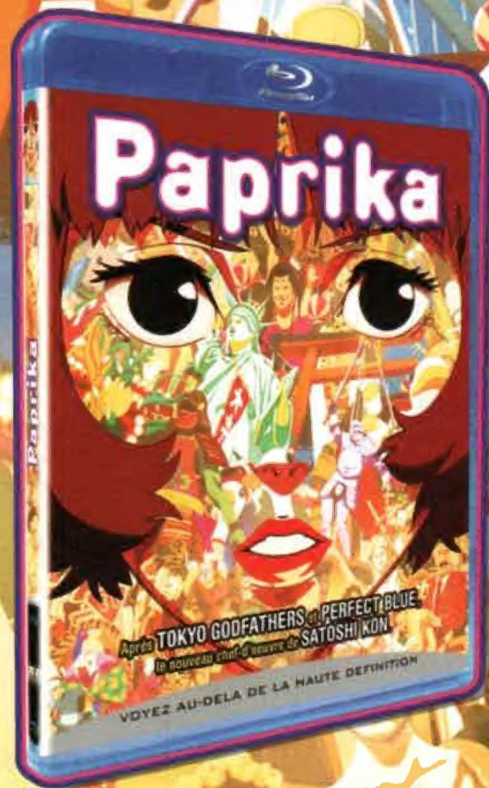
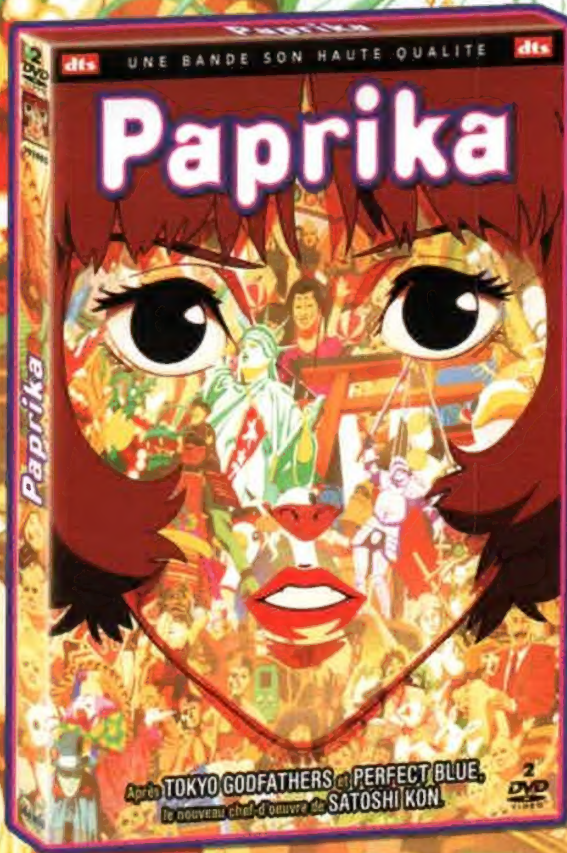
Cédric Delelée se contrefout des voitures (il préfère les chevaux et lui non plus n'a pas son permis), mais par contre, il adore Mel Gibson. C'est dire avec quel enthousiasme il s'est chargé de décrypter le film dans lequel il découvrit l'acteur, et qui lui fit dire, alors qu'il n'était qu'un ado timide : « *Un jour, ze travaillerai à Mad Mouviz !* ».



# Paprika

LE NOUVEAU CHEF-D'ŒUVRE DE SATOSHI KON

"UNE ŒUVRE MAÎTRESSE  
À VOIR ET À REVOIR" STUDIO



DES SUPPLÉMENTS  
AU-DELÀ DU RÊVE

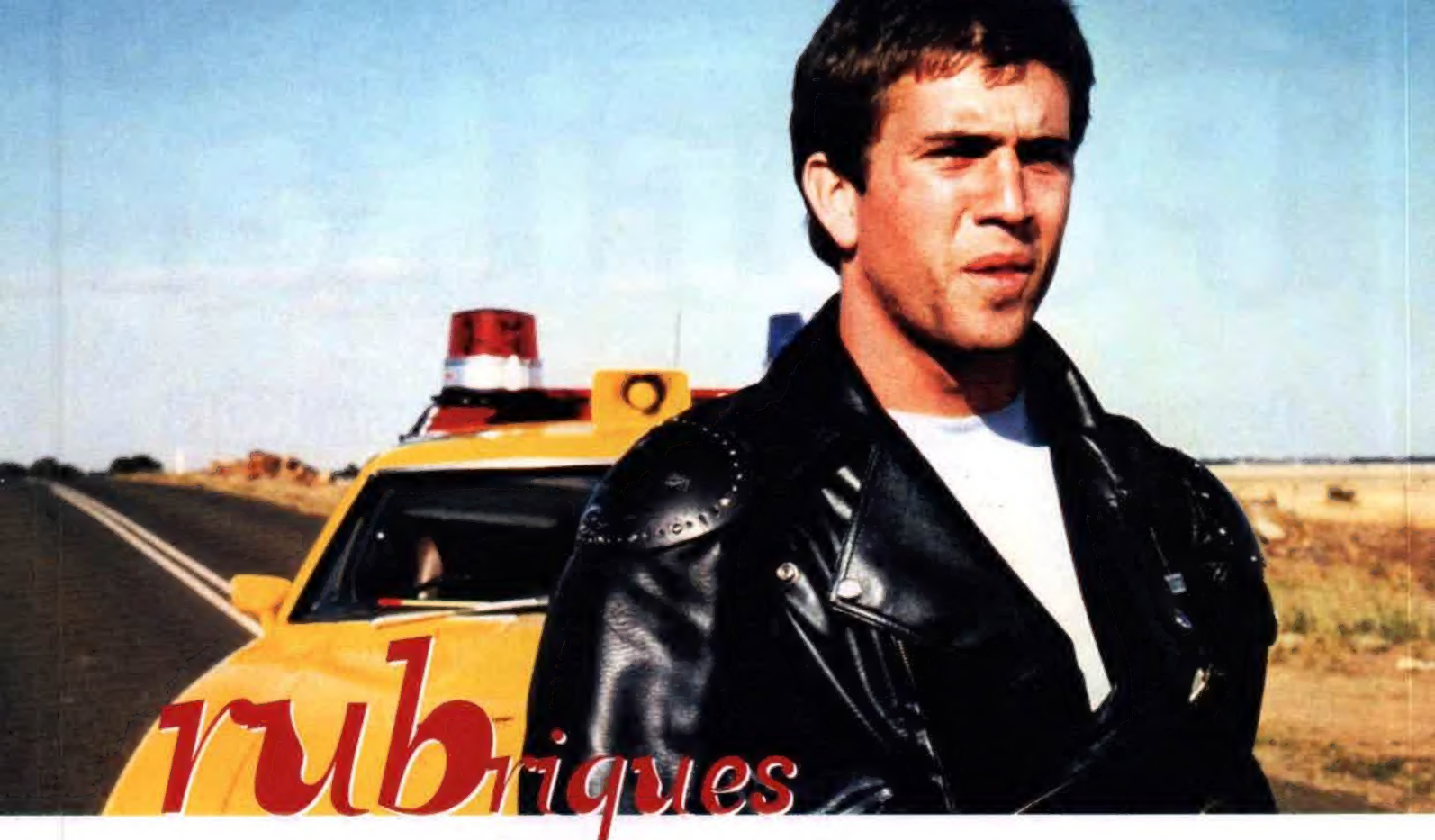
Également disponible  
le coffret double DVD  
Paprika / Tokyo Godfathers

EN DVD & BLU-RAY™  
LE 20 JUIN 2007

ANIME  
LAND

MCM





## 6 RIEN QUE POUR VOS YEUX

Dans la série « Mad Movies emmerde la censure », nous vous offrons une photo pas triste de **The Golden Nazi Vampire of Absam : Part II - The Secret of Kottlitz Castle** (aouch !). Admirez, c'est du gratiné !

## 14 NOTULES LUNAIRES

San Helving, l'homme sans visage qui a redonné un sens à l'expression « pisser de rire » (les Notules se lisent aux WC, et pas ailleurs), est dans une forme olympique ce mois-ci (mais comment fait-il, bon sang ?). En passant, il vous livre tous les secrets de l'enterrement de vie de garçon du défunt JB Herment (voir page précédente), et de plein de films que personne ne verra jamais, sauf lui et Damien Granger !

## 20 NOTULES ASIATIQUES

Depuis qu'il est papa, Julien Sévéon s'intéresse aux films sur la paternité (à partir du moment où ils ne sont pas américains : sont trop famille, là-bas, peuh !). Entre autres productions asiat qu'il est le seul à pouvoir dénicher, il nous parle donc de **The Sperm**.

Avec des titres pareils, comment ne pas aimer le cinéma...

- 5 Édito
- 12 Courrier des lecteurs
- 22 Festival
- 28 Avis chiffrés
- 29 Abonnement
- 83 Boutique Mad
- 114 Petites annonces

## 24 DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

Gilles Esposito est amoureux de Dany Verissimo, et ma foi, on le comprend, tant la jeune fille est adorable. Ça se voit vachement dans son texte sur **Gradiva**, le nouveau film de l'ex-hardeuse devenue comédienne atomique. Pour le reste, des films de marins (c'est pour

Cédric) et une suite que personne, mais alors personne, n'attendait (sauf Gilles !).

## 26 LE CINÉPHAGE DU MOIS : ZODIAC

Il y a maintenant vingt ans que David Doukhan enquête pour démasquer celui qui a eu le malheur de lui voler son dragon en peluche et son épée en plastique quand il était petit. Caché derrière son ample chevelure, il était donc tout désigné pour vous parler de **Zodiac** d'une plume toujours aussi virtuose. JPP, rends-lui ses jouets, bordel !

## 30 MAD SEQUENCE : LE MASQUE DU DEMON

C'est avec un plaisir évident que Laurent Barès décortique la mise en scène du chef-d'œuvre séminale de Mario Bava. « *Vachement beau mais n'empêche, c'est vachement chiant, comme film* » disaient l'autre jour deux de nos rédacteurs, dont nous tairons les noms. Aucun respect, j'veus jure...

## 32 MAD CUT : CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR

Seul Jérôme Wybon s'en souvient, et c'est tant mieux, parce que du coup, c'est grâce à lui qu'on découvre enfin ce qu'aurait pu être l'adaptation cinoche de cette série mythique si les producteurs ne l'avaient pas castrée. Et ça donne envie !

## 71 MAD'GAZINE

Ça, c'est la rubrique qui fait mal au cul, parce qu'elle vide le portefeuille. Mais ce mois-ci, on est gentil : pas de CD, pas de bouquins (mais attendez juillet, ça va être l'avalanche), mais en revanche, tout plein de DVD, histoire de claquer un peu de fric quand même rien que pour bouffer du film. Bon appétit !

## 96 LES LEGENDES DU FANTASTIQUE : LUCIO FULCI - 2E PARTIE

Une légende du fantastique (Fulci, donc) racontée avec brio par une autre légende du fantastique (Marc Toullec, donc), c'est pas beau, ça ? Deuxième volet d'un portrait passionnant par un vrai passionné, essentiel pour qui ignorerait l'œuvre du Maestro du gore poétique.

## 105 FANTASTIC GUIDE

Le mois dernier, JPP en était à la lettre « D » avec un « A » derrière. On passe donc à la suite (soit toujours « D »), sauf qu'à l'intérieur venant de sortir, va falloir tout reprendre à zéro, JPP ! Houlà, mais qu'est-ce que j'ai pas dit, là...

## 110 TERRA INCOGNITA : SPAGHETTI FANTASY

Julien Sévéon aime le cinéma bis italien et l'heroic fantasy (la preuve, son fils porte le nom d'un guerrier légendaire !). C'est donc quelqu'un de bien, qui a toute notre confiance pour causer de la sword and sorcery transalpine et de ses bijoux, par Crom !

## 112 PIN-UP : ROSE MCGOWAN

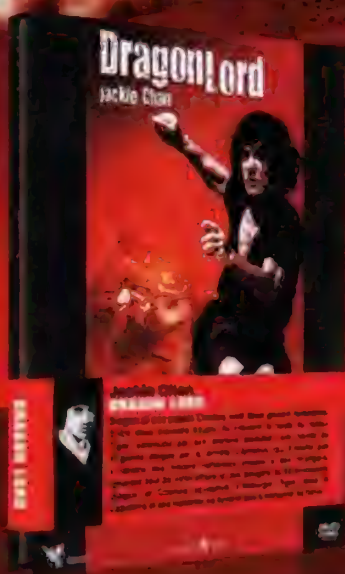
À peine rentré de Cannes et un peu étourdi par la meute de starlettes qu'il a dû honorer d'un air blasé, Gilles Esposito a vite retrouvé sa vigueur proverbiale pour dresser le portrait de Rose McGowan, beauté fatale dont les origines françaises ne pouvaient le laisser de marbre.



# JACKIE CHAN

LE MARIN DES MERS DE CHINE - LE MARIN DES MERS DE CHINE 2  
DRAGON LORD - LA DANSE DU LION

4 FILMS INCONTOURNABLES  
DANS LEUR VERSION INTÉGRALE  
REMASTERISÉE



EDITION DVD : VERSION FRANÇAISE - VERSION ORIGINALE SOUS-TITRÉE - BANDES-ANNONCES



EN VENTE EN DVD LE 7 JUIN





# Courrier des lecteurs.



Ci-dessus :  
Le talentueux Rémi  
rend hommage aux  
personnages de la  
saga Batman.

## AH, LA JEUNESSE !

Salut les Madeux ! Le magazine auquel j'écris est le seul à pouvoir m'influencer en matière de ciné. J'ai 13 ans, et tout le monde me prend pour un « geek cinématographique », à cause de ma culture nettement supérieure à la leur. Mais le sujet de ma lettre, c'est Gaspar Noé. J'ai vu *Irréversible* et *Seul contre tous*, et je ne sais pas quoi en penser. C'est violent, choquant, dérangeant et écrasé par la critique. Comment on peut faire des films comme ça ? Si vous pouviez m'éclairer à ce sujet, merci ! Sinon, je vous conseille à tous *Zodiac*, le nouveau film de Fincher. Excellente enquête ! Movie sois-tu, Ô Mad !

Raphaël B.

P.S.: Hors sujet : Tupac est vivant !

Salut Raphaël,  
Pour tout te dire, ta lettre nous a  
pas mal estomacés ! Voir *Irréversible*  
et *Seul contre tous* à l'âge

de 13 ans, c'est comment dire...  
étonnant ! Bref, il est difficile de te  
livrer un angle d'attaque concer-  
nant ces deux œuvres, appréciées  
par « certains » rédacteurs de  
Mad. Car effectivement, Gaspar  
Noé est un cinéaste qui divise et  
ne laisse pas de marbre. Cela dit,  
on peut t'aiguiller sur les com-  
mentaires audio de ces films, que  
tu trouveras sur les DVD édités en  
France. C'est sûrement une bonne  
introduction à l'univers de ce réali-  
sateur singulier et novateur. Sinon,  
tu passeras le bonjour à Tupac, ou  
tu arrêteras simplement de tirer  
sur le buzz de ton grand frère !

## TELEMANIAC

Chers Mad Boys,  
Je sais que ce n'est pas un truc à  
dire en présence du père Moïssakis,  
qui n'en finit plus de se trémousser  
de bonheur dans son pyjama aux  
couleurs de l'Homme-araignée,  
mais tant pis, je me fous à l'eau :  
*Spider-Man 3* est une semi-décep-  
tion. Bien décidé à piquer à Stephen  
Sommers son sceptre de « Mon-  
sieur Plus » du cinéma américain,  
Sam Raimi transforme son film en  
un monstrueux fourre-tout un peu  
indigeste, qui ne fait qu'ébaucher la  
plupart de ses sous-intrigues et per-  
sonnages. À ce titre, le traitement  
de la pauvre Gwen Stacy, unique-  
ment envisagée comme faire-valoir  
ahuri du couple-vedette, est à  
se taper la tête contre les murs ;  
quant au Sandman (remarquable  
Thomas Haden Church, de loin le  
meilleur acteur du lot), il ne joue  
guère que les seconds couteaux de  
luxe, alors qu'il aurait mérité un film

entier. Bon, vaudrait mieux arrêter  
là, surtout qu'à la lecture de ces  
quelques mots, Moïssakis risque  
de vomir des épithètes haineuses à  
faire blêmir de jalousie San Helving  
lui-même. En fait, je vous écrivais  
surtout pour vous demander (non,  
putain, j'exige !) une chose a priori  
déraisonnable : chanter les louan-  
ges d'Arte ! Je vois d'ici ricaner les  
joyeux crétins, sevrés à *Taxi 2*, qui  
pensent encore que cette chaîne  
n'est qu'un étron fumant. Ils n'ont  
sans doute pas regardé, entre  
autres bonnes choses, l'excellent  
cycle consacré il y a peu au western  
italien. Et de même, ils ignorent que  
chaque jeudi, tard dans la nuit, le  
spectateur valeureux peut se régaler  
d'une belle tranche de cinéma dit  
« trash ». C'est ainsi qu'Arte a déjà  
diffusé des classiques immortels (*La  
Nuit des morts-vivants*, *Le Masque  
du démon*) et d'autres plus obscurs,  
mais pas moins essentiels (*Carnival  
of Souls*, les mélos baroques et  
pervers de Yasuzo Masumara), du  
bis de tous horizons (les premiers  
épisodes de la saga des templiers  
morts-vivants, moult fleurons de  
Russ Meyer, *L'Île de la terreur*, *Le  
Train des épouvantes*, *Jack l'éven-  
treur* de Baker et Berman) et même  
d'authentiques séries Z du meilleur  
cru (*La Fiancée de Dracula* de notre  
Jean Rollin national, *L'Attaque de  
la moussaka géante* de Stéphane  
Moïssakis, *The Glamorous Life of  
Sachiko Hanai*, une comédie éro-  
tico-fantastique nipponne carrément  
schtarmbouze !). Bref, de quoi  
flanquer à n'importe quel lecteur de  
Mad la mère de toutes les érections.  
Maintenant, si vous estimez que cet  
événement inattendu ne vaut pas

## COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Mad Movies, Courrier des lecteurs,  
6 rue rodier, 75009 Paris.  
Par e-mail :  
webmaster@mad-movies.com  
Fax : 01 44 635 634

## LES SOIREEES BIS DE LA CINEMATHEQUE FRANCAISE

Jean-Pierre Bouyxou réinvestit la Cinéma-thèque Française avec une seconde carte blanche. « Les méandres de l'érotisme » est donc le très joli nom donné à la thématique de Jean-Pierre, qui sera suivie deux semaines après d'une très excitante programmation intitulée « Sexe et violence Made in France » !

**VENDREDI 1ER JUIN SALLE HL**  
**20H00 Les Liaisons douteuses**  
(Lulu) de Rolf Thiele – Autriche  
– 1962 – 95 min – VF – 35 mm  
Avec Nadja Tiller, Hilde-  
gard Knell, Mario Adorf  
L'éducation sexuelle d'une jeune  
fleuriste par le docteur Schön,  
qu'elle finira par tuer avant de  
sombrier dans la prostitution  
D'après Frank Wedekind

**22H00 La Femme au por-  
trait de Mezid** – France

– 1952 – 14 min – 16 mm  
Avec Clio Clitoris, Colette  
Cholera, Queue de béton  
Un couple ramène à la maison un  
tableau représentant une danseuse  
de flamenco. La nuit venue, la jeune  
femme sort du tableau. Et c'est le  
début d'une formidable orgie à trois.  
(Film à caractère pornographique  
interdit aux moins de dix-huit ans)

Sulvi de *Sex Jack (Seizoku)* de  
Koji Wakamatsu – Japon – 1970  
– 73 min – VOSTF – 35 mm

Avec Michio Akiyama,  
Moshu Sasahara, Moppu  
Sudo, Mitsuo Yamakawa.  
Les expériences d'un groupe  
révolutionnaire japonais.

**VENDREDI 15 JUIN – SALLE HL**  
**20H00 Dressage de Pierre**  
B. Reinhard – France – 1986  
– 98 min – 35 mm  
Avec Véronique Catanzaro, Patrick  
Guillemin, Marc Henry, Pierre Doris  
Deux jeunes libertines initient un  
garçon et une fille de bonne famille

aux plaisirs de la perversité sexuelle.  
Séance suivie d'une rencontre  
avec Jean-Claude Roy (coscénar-  
iste) et Pierre B. Reinhard.

**22H30 Massacres de Jean-  
Claude Roy** – France – 1991  
– 100 min – 35 mm  
Avec Charley Boorman,  
Pierre Clémenti, Eva Mazau-  
ric, Takashi Kawahara  
Un tueur psychopathe est mêlé  
à un trafic de « snuff movies »  
et affronte la mafia coréenne



la peine de se voir consacrer une ou deux pages dans un prochain numéro, bon, je ne ferai pas le siège de la rédaction pour autant... Mais tout de même, ce serait franchement dommage, non ? Sur ce, les Mad Barbarians, à la prochaine et bon Dieu, vous-mêmes, n'hésitez pas à faire un tour du côté d'Arte après avoir religieusement regardé **Julie Lescaut** sur TF1.

Benji (Meaux)

*Cher Benji,  
Tu n'es pas le seul à nous écrire ce mois-ci à propos de Spider-Man 3. Plusieurs autres lecteurs ont aussi pris leur plume pour déclarer leur frustration à l'issue de ce troisième épisode. Sache qu'à la redac, certains sont du même avis que toi malgré l'enthousiasme des Spider-Boys locaux (Doukhan ou Moissakis). Une chose est sûre, on ne serait pas contre un retour un peu moins friqué et marketé du père Raimi... Enfin, nous sommes absolument d'accord concernant la programmation d'Arte : c'est de loin la chaîne qui propose les films les plus intéressants, rares et mad de tout le réseau hertzien. Après, on ne te mentira pas en te disant qu'une poignée de nos rédacteurs sont dopés à **Confessions intimes**, mais ça, c'est une autre histoire !*

## J'AURAI VOULU ETRE UN ARTISTEEEEEE !!!!

Cher Mad Movies,  
Même si j'ai toujours été l'un de vos lecteurs les plus assidus, ce n'est qu'en rouvrant mes premiers Mad que je me suis rendu compte à quel point vous vous

Ci-contre :  
La Jenifer  
d'Argento sous  
le pinceau de  
Kim.



## U.F.F.O RECHERCHE FILMS AMATEURS

En avril 2008 se tiendra le premier **Univers Fantastique Festival du Film d'Orléans**. Il comportera une compétition internationale de longs-métrages inédits, ainsi que des programmes de films fantastiques amateurs, une compétition de courts-métrages également amateurs, et une soirée « Super-Héros » où vous retrouverez les fameux **France Five** (inénarrables **Bloman** français). Envoyer vos films du super-héros en collants ou autres curiosités à cette adresse : **Univers Fantastique, Festival du Film d'Orléans**  
**Thierry Lebas, 6 avenue Victor Hugo 94400 Vitry-sur-Seine**  
**Tél.: 06 18 01 79 98**  
**Mail : uffio@hotmail.fr**

étiez améliorés ces dernières années, si bien que chaque mois, c'est la même torture des quatre jours séparant la date de parution française de la nôtre en Belgique. Pendant ces quelques jours, alors que la couverture est déjà visible sur votre site web, nous, pauvres belges, ne pouvons que compter les heures... Non vraiment, je n'ai jamais eu autant de plaisir à vous lire que ces derniers temps. Merci pour vos passionnants dossiers, vos coups de cœur qui sont souvent les mêmes que les miens, et surtout l'humour omniprésent qui rend votre magazine unique en son genre. Ci-joint quelques-unes de mes créations... J'espère qu'elles vous plairont ! Au plaisir de vous lire pour des années encore.

Rémi

Salut Rémi !  
Merci pour tes compliments, ça fait toujours plaisir de constater qu'on ne se décarcasse pas pour rien chaque mois ! Quant à ton travail, il mérite de figurer dignement dans nos pages !

## ERRATUM HORS-SERIE GRINDHOUSE - LE CINEMA D'EXPLOITATION

À la page 55, une malencontreuse erreur s'est glissée dans la fiche technique de **Water Power**. Non, le film n'est pas italien, même si Damiano rime avec Italiano, mais bien américain. Punition à base de lavements pour ceux qui ont laissé passer cette coquille !

# Metamorphoses

Atelier, Ecole et Produits | Maquillage Pro

**DECOUVREZ NOTRE ECOLE**  
Formations longues et courtes  
Effets Spéciaux de Maquillage  
Maquillage Professionnel  
Perruques et Postiches

**DECOUVREZ NOS PRODUITS**  
Maquillage SFX  
Maquillage Professionnel

**DECOUVREZ NOTRE ATELIER**  
Prestations et Fabrication pour Professionnels et Particuliers

N'hésitez pas à demander notre Documentation.

[www.MetaMake-Up.com](http://www.MetaMake-Up.com)

1 bis rue de la Course - 67000 STRASBOURG  
Tel/Fax: 03.88.32.20.47 - [Formations@MetaMake-up.com](mailto:Formations@MetaMake-up.com)

## Apprenez un vrai métier créatif !

**Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision**

- Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques
- Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

**ITM**  
Création & Maquillage PARIS

[www.itmparis.com](http://www.itmparis.com)

**01 44 08 11 44**

**Demande de documentation gratuite** à renvoyer à : ITM 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS  
Enseignement supérieur technique privé

☐ M. ☐ Mlle Nom \_\_\_\_\_

Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code Postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Année de naissance \_\_\_\_\_ Tél. \_\_\_\_\_

E-mail \_\_\_\_\_

**Niveau d'études** ☐ Secondaire ☐ Terminale ☐ Supérieur

**Intérêt pour :** ☐ Cycle en 2 ans ☐ Stage de découverte maquillage

Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

MAD 057



# NOTULES LUNAIRES

Il n'est pas évident, mais les écrans au petit écran nous qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.



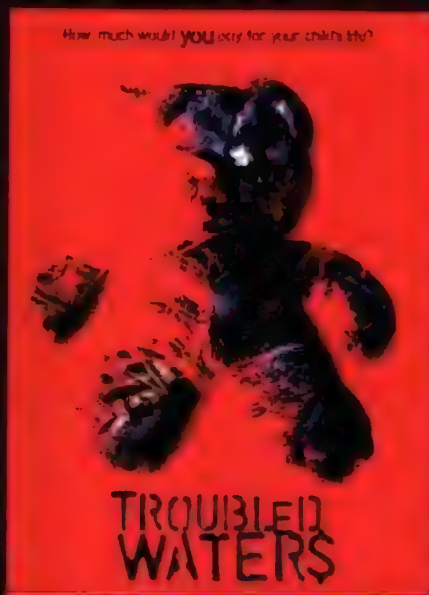
## THE STRANGERS LES INCONNUS DANS LA MAISON

Comme le disaient nos grands-mères : « C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes », et *The Strangers* semble bien parti pour corroborer cet adage à la peau dure. Si le pitch, aussi simple qu'efficace (un jeune couple est pris à parti par trois truands masqués qui ont pénétré dans leur maison) ne risque pas de révolutionner le genre, *The Strangers* fleure bon le slasher brutal et violent, le tout saupoudré d'une petite touche de giallo. Écrit et réalisé par le débutant Bryan Bertino, *The Strangers* nous permet, en outre, de retrouver la mimi Liv Tyler dans son premier vrai



rôle depuis le touchant *Père et fille*, et le très physique Scott Speedman (*Underworld*) dans la peau du mari dépassé par les événements. S'il est encore trop tôt pour savoir si le film tiendra toutes ses promesses, les premières photos glanées sur le web font méchamment saliver et prouvent que l'excellent chef-op' Peter Sova (*Donnie Brasco*) a encore une fois soigné son boulot. Produit par Rogue Pictures (*Le Fils de Chucky*, *Cry Wolf*) et prévu pour le vendredi 13 (!) juillet 2007 aux States, *The Strangers* a tout de la petite série B qui fait du bien par où elle passe.

Jean-Baptiste HERMENT



■ Mike est un winner ! Comme notre tout nouveau président de la République, il est beau, riche, marié avec un top-model, et élève une charmante gamine ! Seulement voilà, cette dernière est

subitement enlevée ! Peut-être retrouverons-nous l'ADN de ses ravisseurs sur un scooter, sait-on jamais. Hélas, Mike n'a pas de scooter, et fait donc appel à une enquêtrice du FBI dont les maux de tête lui permettent de voir le passé et l'avenir. Réalisé par l'ancien cascadeur John Stead d'après un script de David Robbeson (*The Last Sect*), *Troubled Waters* se trimballe depuis sa sortie US une réputation de film guère flippant, mais bourré d'action ! C'est clair que de l'action, il risque d'y en avoir durant les cinq (dix ? Mon Dieu...) prochaines années...

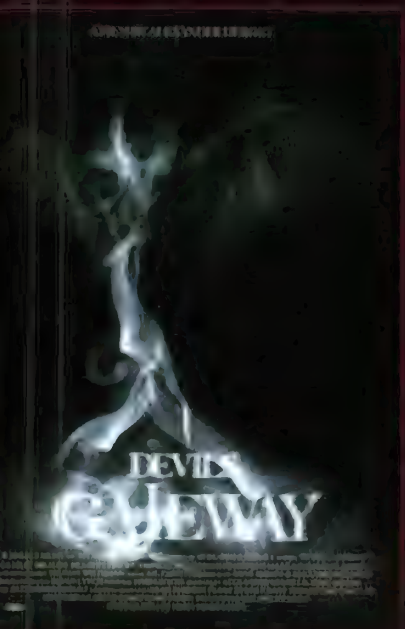
■ Christopher Hutson est un mec qui a dû voir *Massacre à la tronçonneuse* la semaine dernière en se disant : « Il est pas mal, ce Z, mais je peux certainement faire mieux ». Le pitch de son *Butcher House* ? Dans les années 50, l'abattoir du sieur Arthur Kingston tourne à plein régime jusqu'aux meurtres non résolus de trois em-





ployés. Bien plus tard, six puceaux en goguette se mettent en tête d'explorer la bâtisse abandonnée... C'est incroyable ça, de repiquer les idées des autres, même les plus glauques et nauséabondes. Espérons que notre nouveau président s'empressera de mettre un terme à ce genre d'escroquerie !

■ La zonzon, c'est pas cool, mais c'est bel et bien là que finiront tous les opposants à notre nouveau président ! On va vous mater, bande de hippies, vous allez voir ! Bon, en attendant que la justice suprême soit rétablie dans nos belles contrées, intéressons-nous à ce **Devils Gateway**. Réputée hantée depuis qu'un massacre fut perpétré entre ses murs durant les seventies, une prison australienne rouvre ses portes pour les besoins du reportage d'une journaliste télé en mal de sensations fortes. Ce film, qui s'annonce fort original, est à mettre au compte



de l'inconnu Alexander Herget. Et sachez que l'histoire est tirée d'un fait-divers réel ! Ben voyons...

■ Le film mystère du mois ! Oui, je n'ai pas honte de vous dire, mesdames messieurs (apparemment, surtout messieurs...), que je n'ai absolument aucune idée de ce que raconte **Footsteps**. Et ouais, j'ai peur de rien, moi, tout est devenu possible depuis peu, vous savez ! Donc, pour seule info, sachez que ce téléfilm est si-



gné par cette vieille bourrique de John Badham, auteur de quelques petits classiques aimablement nuls (*La Fièvre du samedi soir*, *Tonnerre de feu*), mais aussi d'un nombre incalculable de purges qui fouettent le charnier (le remake de *Nikita*, *Drop Zone*, *Comme un oiseau sur la branche*...). De là à ce que notre film mystère mensuel

appartienne à cette dernière catégorie...

■ Ça y est, c'est vendredi soir. Logique, donc, que huit petits cons d'étudiants gauchistes décident de se droguer et de picoler comme des trous avant d'aller faire la « teuf » dans une usine abandonnée. Pour-

ritures communistes, vous allez recevoir sur la gueule un châliment digne des sept plaies d'Égypte ! Ou des clébards enragés, si l'on se fie à cette pancarte vindicative. Acteur télé entraperçu dans *Rocky II*, Grainger Hines s'essaye pour la seconde fois à la réalisation avec ce *The Mill*. On attend calmement le résultat tout en se posant la question suivante : pourquoi mister Hines a-t-il choisi ce visuel hideux, alors que son film dispose d'une affiche splendide (à condition d'aimer le hard rock et de n'avoir jamais quitté les eighties), affiche dispo sur le Net en quelques clics ? C'est magique, Internet, tout est possible...



## TEL EST CINETEL

« Houlala, attention, y'a le Boss. Ouais, Fausto the Kid Fasulo, le Duce de la rue Rodier. Il se la pète encore plus depuis qu'on vient de le réélire avec plus de 53 % des voix. Ah mais moi, je les ai, les noms des baltringues qui le maintiennent au pouvoir, Herment, Durochie, Espo... Hein ? Oui, bonjour maître » « Ta gueule. Bon, t'es au courant que je suis encore ton patron pour les cinq prochaines années ? Pour fêter ça, tu vas me faire une petite... mais qu'est-ce que tu fais ? » Remonte ma braguette et relève-toi, malheureux... Je disais, tu vas me faire une petite preview » **Tel est Cinetel** » Y'a mon côté Granger qui ressort, j'ai envie de parler de cette boîte de gros zedeux. Alors t'arrêtes les vannes à la Collaro et tu te mets sur **Ogre** et **Naked Fear** (ex-**Naked Prey**) ! » « Pas de problème, votre seigneurie, vous parlez bien du film de Steven R. Monroe racontant l'histoire de ce village terrorisé par un ogre soûlé de ne pas avoir sa vierge annuelle à bouffer ? Et l'autre, votre Altesse, c'est bien le nouveau fleuron de Thom Eberhardt où la bombasse Danielle De Luca se fait traquer par des chasseurs mabouls menés par le burne Joe Mantegna ? » « Ben ouais, c'est ça mon con, t'as potassé toi, hein ? » « Je ne fais qu'honorer votre divinité. Et sachez que j'ai l'identité des fourbes n'ayant pas mis votre nom dans l'urne... »





## Loch Ness

### NESSIE ET LES SPECIALISTES

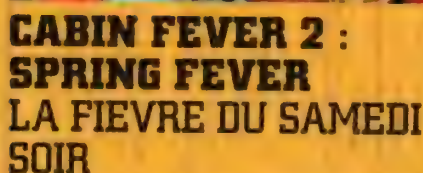
Depuis quelques mois, les médianes du monde entier rongent et léchissent leurs ongles verts. C'est le mal de la série *Charmed* risquant en effet de mettre au rancart Brian Krause, le veinard qui s'était coltiné je ne sais plus laquelle des sœurs Halliwell (*tu le sais très bien Gillou, tu as juste honte de l'avouer !* - ndlr) dans x saisons du soap-opéra occultiste/cucul. Rassurez-vous, les filles : le beau Brian revient dans ce *Loch Ness* pour incarner un chasseur de monstres ayant vu, encore ado, son propre père tué par la

fameuse bestiole aquatique. Sans doute par économie de budget, sa traque vengeresse le conduit sur les rives du lac Supérieur (pour les pas forts en géo : à la frontière des États-Unis et du Canada) où la multiplication d'événements étranges semble imputable à un certain reptile d'origine écossaise. Parfois annoncé sous le titre *Loch Ness Terror* et bien sûr destiné à la chaîne Sci-Fi, ce téléfilm déroule un générique composé d'habitues du petit écran, des vaisseaux spatiaux et des rôles en uniforme. Deux toubibs interstellaires (Paul McGillion, le

Dr. Beckett de *Stargate* : *Atlantis*, et Donnelly Rhodes, le Dr. Cottle de *Battlestar Galactica*) côtoient ainsi Don S. Davis, Major Briggs dans la série *Twin Peaks* avant de persécuter le Lieutenant Général Hammond de *Stargate SG-1* ! Le réalisateur Paul Ziller semble quant à lui se spécialiser dans le creature feature : déjà auteur en 2004 de *Snakehead Terror*, il prépare maintenant *Yeti : Curse of the Snow Demon*. Doit pas être bien vu chez les défenseurs des animaux, celui-là.

Gilles ESPOSITO





Réalisateur de *The Roost*, Ti West prend la relève d'Eli Roth pour cette séquelle du controversé *Cabin Fever*. Plutôt que de sombrer dans la redite, *Cabin Fever 2 : Spring Fever* prendra ses distances avec l'original, tout en conservant deux des éléments indispensables à la réussite de cette suite : le gore qui tache et l'humour noir. Le virus initialement inventé par Roth s'attaque, cette fois-ci, à un groupe d'étudiants se rendant à leur bal de fin d'année et, d'après les premières photos, le résultat

Strong et Giuseppe Andrews viendront faire une apparition. Espérons que **Cabin Fever 2** se montre aussi inspiré que le premier. Réponse début 2008.

ALEXANDRA PAUL MICHAEL WOODS CYNTHIA GIBB



THE TRUTH  
DOES NOT  
STAY  
BURIED.

# DEMONS

## FROM HER PAST

PIERRE DAVID AND TOM HERRY PRESENT A TROPICAL PRODUCTIONS FILM BY DOUGLAS JACKSON WITH ALEXANDRA PAUL MICHAEL WOODS SYDNEY GIBB  
"BRINGING YOU HER PAST" BOB STERNHOFF JOHN BALSTON DEBBY JOHNSON "SOME SUNDAYS" JESSIE STEIN WENDY "I AM NOT SURE" CHITLES JAMES "I AM NOT SURE" SUSAN C. MCDONALD  
"I AM NOT SURE" ROBERT L. NEWTON "I AM NOT SURE" JEFFREY BRIDGES "I AM NOT SURE" JOSE PERAZA "I AM NOT SURE" MARY WILKINSON "I AM NOT SURE" JENNIFER CONNOLLY  
PIERRE DAVID TOM HERRY LOUISA BASSOLINI "I AM NOT SURE" JESSICA HODGSON "I AM NOT SURE" DOUGLAS JACKSON

■ Et hop, encore un film qui se passe de nuit dans une université ! Non mais, quel talent ! Arrêtons de répandre partout (mais alors partout !!!) Ami lecteur, si jamais tu retrouves le métrage dont est tirée cette dernière réplique, tu gagneras un abonnement de deux semaines à Mad. De rien, c'est pour moi nos louanges, et essayons de voir ce que **Hallows Point** a de plus original que le film du voisin. Le mien, en l'occurrence, vient de faire un bouillard amateur avec son

caméscope old school et le vend pas cher, si jamais ça branche quelqu'un. Recentrons le débat, mes amis. **Hallows Point**, c'est l'histoire d'une bande de jeunes (!) qui s'enferment donc de nuit dans leur école (!!), avant de se faire dégommer par une entité chelou (III). Jeffrey Lynn Ward réalise ce film, qui devrait certainement recevoir le prochain Oscar du meilleur scénario.



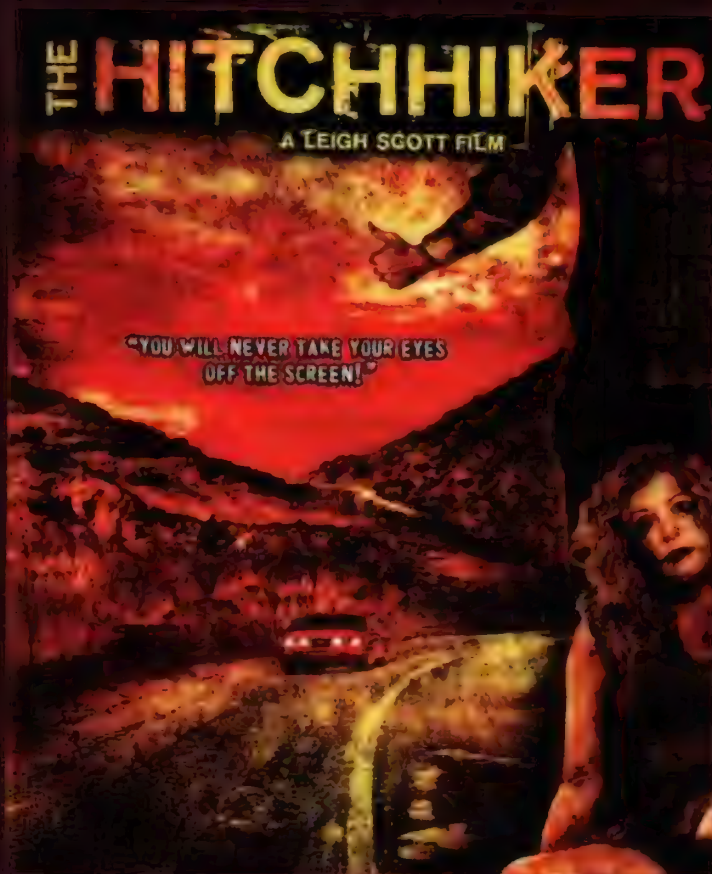


# NOTULES LUNAIRES

## TRICK 'R TREAT KIDS RETURN

« Tout le film se passe dans un quartier typique de l'Amérique moyenne, où, une fois dans l'année, tout va de travers. » Pour son premier long en tant que réalisateur, le scénariste Michael Dougherty (*X-Men 2*, *Superman Returns*) a imaginé quatre histoires bien distinctes de prime abord, mais qui finiront par se croiser, à la manière du mythique *Pulp Fiction* de Tarantino et du réjouissant *Go* de Doug Liman. Une idée originale dans le contexte du film d'horreur, que Dougherty doit au hasard : « Quand j'ai déménagé à Los Angeles en 2000, tout le monde m'a poussé à écrire un scénario, et ça me dérangeait parce que je ne voulais pas devenir un « scénariste Starbucks », si vous voyez ce que je veux dire. Et puis j'ai fini par capituler. Mais j'ai triché, parce que j'ai réuni quatre histoires d'Halloween, puis j'ai dit : « Voilà mon script ! ». Peu après, j'ai compris que mon scénario serait bien meilleur si je reliais ces histoires entre elles, pour donner une vraie cohérence à l'ensemble. Ainsi, le spectateur voit deux fois les mêmes événements, mais selon deux points de vue différents. » Voilà des propos qui l'ont plu et annoncent un métrage un peu plus élaboré que la moyenne. Pour couronner le tout, Michael Dougherty, protégé par son mentor Bryan Singer, ici producteur exécutif, confirme que son métrage sera bien classé R, comme il l'a toujours voulu : « Le film a certes quelques aspects plus légers, puisqu'on y trouve des gosses, mais on en tue au moins une quinzaine dans le lot, donc je vois mal notre film être classé PG-13. »

Jean-Baptiste HERMENT

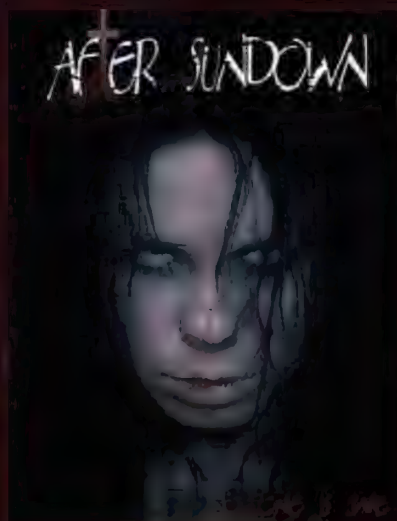


■ Vous pensiez avoir subi les pires outrages en succombant aux charmes du remake de *Hitcher*, cette infâme merdasse pour boutons qui a quand même plu à ce sadique de Gilles Esposito ? Eh bien, vous n'êtes pas au bout de vos surprises (ou de vos peines, c'est selon votre degré de résistance au Z, moi je suis déjà à 3 grammes, et à la fin de cette note, je pense vomir sur mon clavier), car la bonne vieille firme The Asylum marche sur les traces de l'autostoppeur pervers avec *The Hitchhiker*, réalisé par Leigh Scott (*Dragon*, le doppleganger filmique d'*Eragon*, *Hillside Cannibals*, le jumeau dégénéré de *La Colline à des yeux*, bref, un réel talen-

tueux !) et interprété par la jolie Sarah Liewing (une *Asylum Girl*, une vraie), pouffiasse accompagnée de 3 copines lancées sur la route de Las Vegas et bientôt alpaguées par un taré au pouce levé (Gilles ? Non ! James C. Morris, ou j'aime c'est Maurice en français). Si l'originalité du projet ne vous foudroie pas à l'instant même où vous lirez ces lignes, c'est que vous êtes trop vieux pour ces conneries.

■ Robert Rodriguez fait des émules (et des bouses aussi, me souffle Moïssakis. Calmos mec, sinon je demande à notre nouveau président chéri de dégager la Grèce de l'Union Européenne). La preuve avec *After Sundown*, remake à peine déguisé d'*Une nuit en enfer* qui, rappelons-le, a bien failli s'appeler *Titi Twisters*, un petit coin de paradis dans notre beau pays bleu-blanc-rouge (le marron, le jaune et le noir sont priés de rester un peu plus loin, merci). Ça se passe donc dans le désert, dans une ville fantôme où se terre un vampire qui vient tout juste de créer une armée de zombies. Ces derniers ne tarderont pas à se faire dessouder par une bad girl armée jusqu'aux chicots. C'est le duo Christopher Abram/Michael W. Brown (*The Fanglys*) qui réalise. Deux réalisateurs sur le même film, pffffffftttt, n'importe quoi, c'est pas en France qu'on verrait ça, monsieur.

Sân HELVING







# Dominator X

## LE CHOC DES CULTURES

En dépit du titre ci-dessus, toujours pas de porno SM hardcore dans ces Notules, mais le dernier fruit d'un métissage assez unique dans le monde de la bédé. Flash-back : en 1990, la filiale nipponne de Marvel Comics, soucieuse d'élargir sa palette, commande une histoire à deux artistes britanniques, le designer Tony Luke et le scénariste Alan Grant. L'essai est transformé trois ans plus tard avec *Dominator*, qui devient le premier manga entièrement conçu en Occident à être publié au Japon. Le succès est tel qu'un long-métrage animé sortira en 2003, toujours écrit par Grant et réalisé par Luke. Les mêmes entreprennent aujourd'hui cette séquelle sobrement titrée *Dominator X*, où l'on retrouve le fameux guerrier hybride, qui luttait sans cesse entre les forces des Ténèbres et celles de la Lumière. Dans les rues d'Edimbourg

(1), il est bientôt coincé entre une curieuse société secrète (la G.H.O.U.L. pour Grand Hermetic Order of Undertakers, London - sic) et des envoyés de Satan ayant kidnappé sa petite amie. Au sein d'un univers très métal/bondage (ben ouais, quand même !), on croise ainsi des figures pittoresques répondant aux doux noms de Decimator, Extricator ou Lady Violator. Rien ne permet encore de dire si cette dernière sera post-synchronisée par Ingrid Pitt, comme dans l'anime de 2003. Mais ceux qui ont vu l'actrice découvrir ses canines dans les classiques de la Hammer (*The Vampire Lovers*, *Comtesse Dracula*) font déjà des incantations à Lucifer pour que ce soit le cas.

Gilles ESPÓSITO



# NOTULES ASIATIQUES

Profilons d'un bouclage un peu plus tardif que d'habitude pour vous balancer quelques news de Cannes, avant de passer à la review de l'année : *The Sperm*. Rien que pour le nom, c'est un chef-d'œuvre !

■ On le répète assez souvent, mais le cinéma pop taiwanais ne cesse de nous offrir de bonnes surprises depuis déjà pas mal d'années (depuis les kung fu flicks locaux des 70's, en fait). Ho Ping, que l'on avait repéré avec *The Rules of the Game*, vient de boucler *Sweet Revenge*, un thriller horrifique dans lequel une sœur retrouve son frère longtemps disparu et découvre avec effroi qu'un autre homme habite son corps ! Anthony Wong est de la partie dans un second rôle, et on a hâte de voir le résultat !



■ Les adeptes du ciné HK seront ravis de savoir qu'*Invisible Target* et *Flash Point* ont été projetés au Marché, avec au final des retours plutôt positifs. Le premier est le nouveau Benny Chan, un polar de bonne tenue, si l'on en croit la

rumeur, suivant trois flics cherchant à mettre la main sur un mafieux. Enfin un vrai bon film de la part de Chan ? Quant au second, il s'agit de la nouvelle collaboration de Wilson Yip et Donnie Yen, dans un métrage qui pousserait encore



plus loin l'esprit Free Fight d'*SPL* (comprenez que le combat au sol est encore plus présent et que Yen - qui, soit dit en passant, se prend vraiment pour un champion de MMA ! - balance des juji-gatame dans tous les sens).

■ Restons à HK, où notre cher et tendre Herman Yau fait un retour pour le moins inattendu dans le monde de la Category III ! Toutefois, n'espérez pas retrouver l'énergie nihiliste des petits bijoux que sont *The Untold Story* ou *Red to Kill*. Sur une trame très classique, un flic part en Thaïlande pour mener une enquête, et sort avec une fille à qui il promet de revenir. Bien sûr, de retour au pays auprès de sa famille, il l'oublie totalement. Elle, par contre, n'a rien oublié, et décide de se venger de son ancien amant en utilisant la magie noire. Rien de bien original en termes de scénario, donc. En revanche, *Gong tau* (c'est le titre du film) se permet des passages très gore, chose peu habituelle depuis la rétrocession. On notera au passage que c'est déjà le troisième effort de Yau depuis le début de l'année (!). Enfin, dans un

## THE SPERM

DE LA BRANLETTE, DES EXTRATERRESTRES, DES CLONES, DES PERVERS, UN GÉANT... VIVE LE CINÉMA THAÏ !

Le titre *The Sperm* ne doit pas être étranger à ceux qui lisent régulièrement ces Notules Asiatiques, puisque nous avons ponctuellement suivi l'avancée du projet depuis sa mise en chantier à l'époque du n° 171, il y a trois ans de cela. Impossible, donc, d'attendre le compte-rendu de Cannes du prochain Mad. Maintenant qu'on l'a vu, il faut qu'on vous en parle aujourd'hui, maintenant, tout de suite. Première surprise, la projection au Marché du Film n'a pas fait salle comble. Loin de là, même. À la fin de la séance, seules trois personnes étaient encore présentes, sur une petite dizaine au début. Mais où sont donc les cinéphiles ?! Avec un tel titre, *The Sperm* avait tout pour attirer l'acheteur potentiel à la recherche d'un bon coup marketing (*The Sperm*, nom de Dieu, *THE SPERM* !) et l'adepte de Rohmer : deux espèces grouillant pourtant dans la petite ville côtière. Enfin, ils ont seulement manqué l'un des films les plus barrés que l'on ait eu l'occasion de voir depuis au moins, euh, des années. Le second métrage du réalisateur de *Sars Wars* (déjà, on sait qu'on a affaire à du lourd) suit donc un jeune homme de Bangkok, membre d'un groupe de rock, qui fantasme sur un mannequin-vedette. Un soir, suite à un concours de circonstances, le pauvre puceau se masturbe dans la rue, et éjacule dans le caniveau. Ses spermatozoïdes, libérés de leur carcan testiculaire, se mettent à nager dans les égouts, d'où ils ne

tendent pas à ressortir pour aller féconder les ovules de centaines de passantes (!). Tombées enceintes, celles-ci accouchent toutes en 24 heures chrono de bambins identiques, à la croissance étonnamment rapide, qui possèdent de surcroît le visage de leur père. Des gamins obsédés sexuels, qui intéressent particulièrement un scientifique farfelu et sa pin-up

de fille. Notre pauvre héros, pendant ce temps, est recherché par toutes les polices du pays... Si, sur le papier, ce résumé paraît déjà bien halluciné, ce n'est rien comparé à sa mise en images. En seulement deux métrages, Wanthawong Wantha est devenu la figure culte-trash numéro 1 de Thaïlande. Même le chargé des ventes internationales de la Sahamongkol (la

très respectable compagnie de production de *The Sperm*) trouve que le film va trop loin et aurait dû être adouci. C'est pourtant bien grâce à cette absence totale d'inhibition, doublée d'un goût certain pour les situations trash, que Wantha parvient à livrer une œuvre hautement jubilatoire. Il est clair que dans la très prude Thaïlande, un métrage comme *The Sperm* fait tache (hum, hum). Doublement, même, car il ne s'agit pas d'une bande underground, ni même indépendante, mais d'un projet issu d'un des plus importants studios du pays. L'image léchée témoigne effectivement de l'origine du produit (on est loin des productions Troma). De plus, dites-vous que la description que vous venez de lire n'est qu'un petit aperçu de tout ce que l'on peut trouver dans le film, puisque des extraterrestres, un géant et des tonnes d'autres éléments bien fendards sont également de la partie. Un pur, un vrai mad movie. Viva Wantha ! Viva Thaïlande !





registre un peu similaire, un certain livre sur la Category III a pris du retard, mais sortira bel et bien en 2007 (quand exactement, ceci est une autre histoire...)

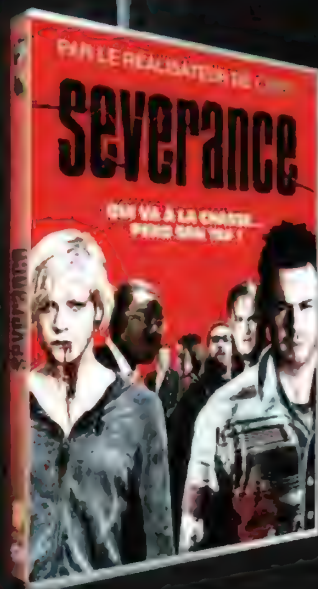
■ Les aficionados du Marché du Film de Cannes n'ont pu manquer de passer devant le gigantesque affiché du nouveau Kim Jee-woon, nommé *The Good, the Bad, and the Weird*. Le film est actuellement en préproduction (il affiche en question se permet du coup de reprendre un visuel d'*A Bittersweet Life*), mais cela n'a bien sûr pas empêché nombre d'acheteurs internationaux de se ruer dessus. Bien évidemment, les droits français ont été vendus pour une somme astronomique. Lorsque l'on voit les résultats au box-office du précédent métrage de Kim, on se demande si tout cela est bien sérieux...



JEU GRATUIT

# SEVERANCE

A L'OCCASION DE SA SORTIE  
EN DVD LE 19 AVRIL



30 DVD A GAGNER  
D'UNE VALEUR DE 19,99 €



Cochez les bonnes réponses et renvoyez le coupon à l'adresse suivante :  
**MAD MOVIES JEU GRATUIT Severance** - 6 rue Rodier, 75009 Paris

1/ Quel était le film précédent de Christopher Smith ?

■ Crypte ■ The Crêpe ■ Creep

2/ Quel est le milieu passé au crible dans Severance ?

■ L'école ■ L'entreprise ■ L'église

NOM \_\_\_\_\_ PRENOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
CODE POSTAL \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_ TEL. \_\_\_\_\_

Règles du jeu : Les participants ont jusqu'au 15/04/2007 pour renvoyer ce coupon à l'adresse suivante : MAD MOVIES JEU GRATUIT Severance - 6 rue Rodier, 75009 Paris. Les participants ont jusqu'au 15/04/2007 pour renvoyer ce coupon à l'adresse suivante : MAD MOVIES JEU GRATUIT Severance - 6 rue Rodier, 75009 Paris. Les participants ont jusqu'au 15/04/2007 pour renvoyer ce coupon à l'adresse suivante : MAD MOVIES JEU GRATUIT Severance - 6 rue Rodier, 75009 Paris.

Les gagnants du jeu ont jusqu'au 15/04/2007 pour renvoyer ce coupon à l'adresse suivante : MAD MOVIES JEU GRATUIT Severance - 6 rue Rodier, 75009 Paris. Les participants ont jusqu'au 15/04/2007 pour renvoyer ce coupon à l'adresse suivante : MAD MOVIES JEU GRATUIT Severance - 6 rue Rodier, 75009 Paris.





# 25<sup>e</sup> Brussels International Festival of Fantastic Film

Festival gargantuesque s'il en est, le BIFFF s'est tenu cette année du 5 au 17 avril, avec au programme pas loin de cent projections en tous genres : films inédits, grosses machines, épisodes de séries télé, raretés, nuits thématiques... L'amateur de fantastique ne pouvait qu'être aux anges face à une sélection rendant hommage à toutes les facettes du cinoche qu'on aime tant !

Commençons par la fin : le palmarès. Le jury, où l'on croisait du beau monde (entre autres : William Lustig, James Gunn, Brian Yuzna, Shusuke Kaneko, Dominique « *Qu'est-ce que je me m'emmerde* » Pinon...), a décerné la plus haute récompense – le Golden Raven – à *The Host*, tandis qu'ont également été honorés *Black Sheep*, *The Restless*, *Death Note*, *Dead in 3 Days* et *Brand Upon the Brain* de Guy Maddin, bien connus de nos services pour la plupart. Tout comme les *Hot Fuzz*, *Nightmare Detective*, *Dog Bite Dog*, *The Return*, *La Colline à des yeux 2*, *Poultrygeist* (cf. preview dans ce numéro), *Retribution* ou *Re-Cycle*, projetés dans le cadre du festival. Des bandes déjà abordées dans ces pages, ou vouées à l'être dans un futur proche.

## BOFFF

Mais l'intérêt d'un festival comme le BIFFF est ailleurs, dans des productions moins connues et souvent inédites. Parmi elles, des perles, des bouses, ou tout simplement des œuvres imparfaites mais attachantes. Certaines étaient attendues avec une certaine impatience, et n'ont pas tenu leurs promesses. C'est le cas d'*I.D.* de Kei Fujiwara (*Organ*), pendant féminin de Shinya Tsukamoto. Sorte de *Dodes'Kaden* décadent à la sauce auteuro-trash, *I.D.* alterne séquences coups de poing et saynètes abscones. Si le dispositif cinématographique de la réalisatrice est rôdé et efficace (image sale, filmage chaotique, visions gore et dérangelantes), la narration ultra-heurtée et l'approche à la limite de l'autisme demandent un

minimum (voire un maximum) de prédispositions de la part du spectateur. Plus abordable mais tout aussi décevant fut le *End of the Line* de Maurice Slashers Devereaux. Sur une trame bien bandante (un groupe de personnages est enfermé dans les couloirs du métro alors que des fanatiques religieux déchaînent l'apocalypse), le Canadien ne parvient jamais à retrouver l'efficacité de son précédent effort, et filme principalement des acteurs courant dans des tunnels.

Encore plus décevants, parce que ne s'extirpant jamais des carcans auxquels les vouent leurs pitches, *The Kovak Box* et *Espectro* reçoivent la mention spéciale « ouah, j'ai bien dormi » de ce festival (Sévéon et Herment peuvent en témoigner, et s'ils vous disent le contraire, et ben c'est des gros menteurs !). Le premier, une production Filmmax signée Daniel *Le Cœur du guerrier* Monzon, lorgne du côté du thriller hitchcockien tendance fantastique, sans toutefois réussir à se dépatouiller d'une mise en scène routinière et d'un scénario faussement malin. Le second, première réalisation du brésilien Juan Felipe Orozco, entend bouleverser les codes de l'horreur asiatique... en les reproduisant servilement, avec le twist bidon de rigueur !

Bien plus intéressant dans son approche, mais malheureusement guère probant dans son exécution, est le *Roman* d'Angela Bettis. Qualifiable de « reflet dans le miroir » de *May* (Lucky McKee joue le rôle principal, l'histoire traite de solitude et d'amour sur fond de meurtre...), le film souffre d'un script finalement peu audacieux





(pourtant signé par le réalisateur de **The Woods**). Restent les rapports étroits et passionnants qui lient le métrage de Bettis à celui de McKee.

### GENIALFFF !

Cette 25<sup>e</sup> édition du BIFFF a également permis de prendre le pouls de la production de genre indépendante US. Ressortent clairement deux excellentes surprises : **Special** et **Gruesome**. Le premier, réalisé par Hal Haberman et Jeremy Passmore, se veut une variation réaliste sur le thème du super-héros. Le film profite de la prestation de l'attachant Michael Rapaport, et confronte avec finesse et humanité le concept du surhomme invincible à la dure réalité de nos sociétés modernes. Un petit bijou qu'on espère voir un jour débarquer par chez nous. Même constat pour **Gruesome** (aka **Salvage**) de Jeff et Josh Crook. Derrière un pitch qui pourrait prêter à sourire (en gros, c'est **Un jour sans fin** version psycho-killer, puisqu'une jeune fille revit en boucle le jour où elle fut torturée et tuée par un taré) se cache une œuvre joliment angoissante portée par des comédiens impeccables. Mais c'est vraiment la révélation finale qui donne à **Gruesome** toute sa puissance, forçant le spectateur – et c'est à ça qu'on reconnaît un twist de qualité, ma bonne dame – à reconsidérer l'ensemble du métrage après coup.

Autre excellente surprise, le taïwanais **Silk** tente, à l'instar d'**Espectro**, de revisiter le film de fantôme asiatique. Mais loin de se la jouer « petit malin », Su Chao-Bin ose le mélange des genres (SF, fantastique, polar, drame) avec bonheur. Bourré de bonnes idées et de séquences de haute volée, **Silk** souffre parfois de son statut hybride, mais parvient tout de même à se forger une identité propre. Si les USA et Taïwan ont su conquérir le cœur des festivaliers, c'est bien la Russie qui s'est cette année particulièrement distinguée. Tout d'abord avec **Day Watch**, la suite de **Night Watch**. Pas forcément attendu, le métrage de Timur Bekmambetov réussit le tour de force de légitimer les éléments qui pouvaient laisser perplexe à

la vision du premier opus. L'aspect naguère bordélique de la mise en scène devient ici carrément jouissif, les brusques changements de ton apportent une humanité bienvenue au récit, et le scénario cimente les enjeux évoqués dans **Night Watch**, mettant en parallèle une lutte cataclysmique entre l'ombre et la lumière et la relation déchirante entre un père et son fils. Drôle, touchant, trépidant et parfois sacrément impressionnant, **Day Watch** est un pur moment de cinoche dont on ressort exalté. Merci Tibur !

Autre production issue de l'ex-URSS, **The Sword Bearer** de Filipp Yankovsky fut le véritable coup de cœur du festival. Imaginez un film narrant sur un mode intimiste l'histoire de Wolverine si celui-ci n'avait jamais rencontré les X-Men et avait dû fuir le monde des humains « normaux », tout en essayant de préserver l'amour de sa vie... Particulièrement intelligent dans sa gestion du statut surhumain de son personnage central (on ne voit rien de son pouvoir pendant une bonne moitié du métrage) et dans sa façon d'aborder le genre super-héroïque, **The Sword Bearer** est surtout un grand drame flamboyant et romanesque, shooté dans un Scope absolument somptueux. Russia rules !

### ENCOREFFF !!

Outre les films susmentionnés, le festival a offert à ses visiteurs moult rétrospectives et autres séances spéciales (nuit Sogo Ishii, nuit **Masters of Horror II** en présence de Dario Argento, après-midi **Masters of Science-Fiction**...), ainsi que quelques manifestations de bon aloi (cosplay, convention **Star Wars**...). Mais le BIFFF ne serait pas ce qu'il est sans son public déchaîné (parfois trop, mais mieux vaut ça que l'inverse) et son staff, aussi serviable que professionnel. Bref, le paradis du fantasticophile, en quelque sorte !

Laurent DUROCHE

Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas : **Silk**, **The Sword Bearer**, **Hot Fuzz**, **Gruesome** et **Day Watch**.



# GRANDEUR ET DECADENCE

rendre hommage à Sergio Leone, et ce y compris à travers des personnages qui ne cessent de se trahir pour servir leurs propres intérêts. On saluera également l'énergie de Keira Knightley (belle à en crever !), Orlando Bloom s'emparant quant à lui des séquences finales avec une ardeur telle qu'il semble être Tyrone Power réincarné. Sinon, c'est comme le 2 : Depp assure, le spectacle est souvent impressionnant, mais une heure en moins n'aurait pas été de refus ! C.D.

# DERIVE MORTELLE

## OCEAN'S SIX

en a pleins le col ? Attendez les  
autres... Pris de revers, l'un  
des personnages avait abîmé sa  
plumette... En voit, le bonnet, il est  
paré tout à fait... Filles et hommes dans  
de la vraie rue avec des vrais gens  
qui savent tout. Direys mortelle, ça  
remonte à plus de cent ans. Et c'est  
pas très compliqué.



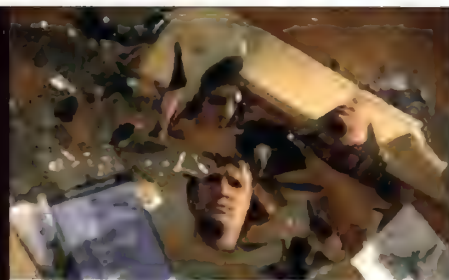
# GRADIVA

## DANY LA RAVAGEUSE

Au moins ne pourra-t-on pas reprocher à Alain Robbe-Grillet, pape du Nouveau Roman mais cinéaste contesté, de renier son inspiration. Avec un mépris hautain pour l'évolution des modes, il nous balance avec ce *Gradiva* au titre incertain une perle arty comme on n'en fait plus... comme IL n'en fait plus, depuis l'époque faste de *L'Éden et après* (1971) et *Glissements progressifs du plaisir* (1974), dont on voit ici de brefs extraits. Parti sur les traces du voyage de Delacroix au Maroc, un orientaliste croise une femme mystérieuse, qui semble être le fantôme de la maîtresse assassinée du peintre. Sa quête le mène dans un monde interlope de ruines désertes, maisons closes et autres théâtres érotiques, malgré les imprécations d'une jeune servante amoureuse. La rêverie plastique est bien sûr prétexte à tout un fatras de procédés modernistes (scènes oniriques, flashes mentaux, tableaux SM plus ou moins réussis), mais l'ensemble échappe au carnaval fétichiste grâce à l'interprétation féminine. D'un côté, la Dombasle, aussi géniale qu'à l'habitude, bat en brèche les poncifs du spectre éthéré via de longues tirades à l'humour mordant. De l'autre, Dany Verissimo démontre l'étendue de son registre en endossant un triple rôle qui la met au centre d'un étonnant jeu de miroirs, jusqu'à un final vraiment déchirant. Preuve est ainsi faite qu'elle est davantage qu'une ex-hardeuse pour talk-shows vulgus : on attend maintenant qu'un autre cinéaste audacieux lui permette de donner toute sa mesure.

G.E.

**GRADIVA (C'EST GRADIVA QUI VOUS APPELLE)** FRANCE/BELGIQUE. 2006. REAL. ALAIN ROBBE-GRILLET. SCÉN. ALAIN ROBBE-GRILLET D'APRÈS L'ŒUVRE DE WILHELM JENSEN. DIR. PHOT. DOMINIQUE COLIN. PROD. PASCAL JUDELEWICZ ET KRISTINA LARSEN POUR LES FILMS DU LENDEMAIN ET Z COMPANY. INT. ARIELLE DOMBASLE, JAMES WILBY, DANY VERISSIMO, MARIE ESPINOSA... DUR. 1H50. DIST. ZOOTOPE. SORTI LE 9 MAI 2007.



# LA VOIX DES MORTS : LA LUMIÈRE

## LES FANTOMES DE L'ECRAN

La multiplication des sorties à la sauvette fait perdre beaucoup de son lustre au métier de journaliste. Oubliés les plannings fièrement annoncés par les distributeurs, les attachées de presse caressantes, les dossiers sur papier glacé... L'allié le plus sûr du critique est dorénavant *L'Officiel des spectacles*, où on peut lire à propos du titre qui nous intéresse : « *Ce film est la suite indirecte de La Voix des morts réalisé en 2004 par Geoffrey Sax.* ». Munis de cette précieuse information, nous arrivons dans la salle 2 de l'UGC Orient Express qui offrait déjà *American Haunting* il y a quelques semaines, et qui semble donc en passe de devenir le dernier refuge de ces bandes diffusées sans publicité, et surtout sans projection préalable. Mais pourquoi tant de haine ? D'accord, l'histoire (après un suicide raté, un type voit une curieuse lumière nimer les personnes qui vont bientôt clamer) est l'objet d'une énième resucée des fantômes nippons, avec force revenants, crisements de bande-son et scènes-chocs éventées. Mais ceux qui ont le courage de supporter les 40 premières minutes voient ensuite émerger un thème rigolo (contrarier le destin en sauvant la vie des gens bouscule un équilibre que la Grande Faucheuse se charge de rétablir) engendrant un suspens qui, après tout, en vaut bien un autre. Qu'importe, de toute façon, puisque ce texte revient aussi de l'au-delà : au moment où vous le lirez, *La Voix des morts : la lumière* ne sera plus à l'affiche depuis longtemps.

G.E.

**WHITE NOISE 2 : THE LIGHT.** CANADA/USA. 2006. REAL. PATRICK LUSSIER. SCÉN. MATT VENNE. DIR. PHOT. BRIAN PEARSON. MUS. HAL BECKETT ET TOM ELKINS. PROD. SHAWN WILLIAMSON POUR GOLD CIRCLE FILMS ET BRIGHTLIGHT PICTURES. INT. NATHAN FILLION, KATEE SACKHOFF, ED ANDERS, CRAIG FAIRBRASS... DUR. 1H39. DIST. PARAMOUNT PICTURES FRANCE. SORTI LE 9 MAI 2007.







## ZODIAC UNE AFFAIRE PRIVEE

*Panic Room* avait suscité une certaine déception chez les fans hardcore de David Fincher. Si l'on y retrouvait tout le perfectionnisme d'un des plus grands formalistes en activité à Hollywood, le film ne dépassait jamais le stade du thriller efficace mais finalement assez convenu, prétexte à expérimenter des mouvements de caméra alambiqués et gratuits. Autrement plus mature et réfléchi, *Zodiac* annonce clairement sa note d'intention (pour ne jamais la trahir) dès l'apparition de l'ancien logo de la Paramount : une volonté de retrouver l'esprit et le rythme des films d'enquête des années 70, et surtout de coller au plus près à une affaire sordide qui a marqué l'enfance du cinéaste. Basé sur les bouquins de Robert Graysmith, *Zodiac* retrace sur près de 20 ans la traque du serial killer éponyme, responsable d'au moins 37 meurtres entre 1969 et 1978. Évitant avec brio la reconstitution pastiche, Fincher n'a pas lésiné sur les moyens pour recréer une époque révolue et restituer un authentique feeling urbain, dans lequel se démène Graysmith (Jake « ready for Spidey » Gyllenhaal), petit illustrateur aidé de mauvaise grâce par l'inspecteur Toschi (Mark Ruffalo, impeccable), et dont la ténacité va virer à l'obsession. En effet, idée forte du scénario, le *Zodiac* a également fait un certain nombre de victimes « indirectes », en devenant l'épicentre de l'existence de ces dernières, irrémédiablement détruites par le traitement médiatique réservé à l'affaire (la déchéance sociale du journaliste Paul Avery campé par Robert Downey Jr.). Fincher stigmatise également le manque total de coordination entre les différents services de police, du fait de l'absence de techniques de communication modernes. Contre toute attente, en dépit de ce foutoir administratif et de sa vie privée sacrifiée, Graysmith fournira des éléments de réponse qui confondront un suspect déjà retenu au début de l'enquête, à la différence de *Se7en* où John Doe restera jusqu'au bout anonyme. C'est d'ailleurs là que se situe l'enjeu principal du film : Fincher se livre à une véritable démythification de l'image fascinante du serial killer, et ne fait jamais basculer son métrage dans l'archétypal. Ici, pas de péchés capitaux ni de volonté de créer du sens en

ritualisant les meurtres. Le *Zodiac* présumé se révèle être un individu médiocre qui frappe de manière indifférenciée, sans logique apparente, uniquement pour donner libre cours à son sadisme. À l'opposé de l'immense *Se7en*, les meurtres sont montrés en temps réel. Leur macabre exécution est dénuée de tout artifice, Fincher se refusant à styliser la violence en la montrant de la manière la plus banale qui soit.

Cette quête de réalisme est en outre parfaitement restituée par l'utilisation de la caméra HD Viper (la même que celle utilisée par Michael Mann sur *Collateral* et *Miami Vice*, rappelons-le) et la photo granuleuse d'Harris Savides. Cependant, l'aspect documentaire résultant de ce parti pris fait de *Zodiac* une œuvre difficile à suivre et assez froide d'un point de vue émotionnel. De plus, les nombreuses coupures imposées par les projections-tests ont malheureusement fait disparaître des scènes importantes, entravant légèrement la pleine compréhension de l'histoire. Espérons que nous aurons un jour l'occasion de visionner le fameux director's cut...

Malgré ces menus défauts, *Zodiac* reste une traque fascinante, une enquête à la densité hors norme dont l'irrésolution officielle procure un sentiment de trouble, ainsi qu'une vrate amertume. Retrouver Fincher à un tel niveau d'excellence est une excellente surprise, qui ne peut qu'augurer du meilleur pour son *The Curious Case of Benjamin Button*, ambitieuse adaptation du roman fantastique de F. Scott Fitzgerald, prévue pour la fin de l'année prochaine. D.D.

USA. 2006. REAL.: DAVID FINCHER. SCEN.: JAMES VANDERBILT D'APRES L'ŒUVRE DE ROBERT GRAYSMITH. DIR. PHOT.: HARRIS SAVIDES. MUS.: DAVID SHIRE. PROD.: CEAN CHAFFIN, BRAD FISCHER, MIKE MEDAVOY, ARNOLD MESSER ET JAMES VANDERBILT POUR WARNER BROS. PICTURES, PARAMOUNT PICTURES ET PHOENIX PICTURES. INT.: JAKE GYLLENHAAL, MARK RUFFALO, ANTHONY EDWARDS, ROBERT DOWNEY JR., BRIAN COX, JOHN CARROLL LYNCH, CHLOE SEVIGNY... DUR.: 2H36. DIST.: WARNER BROS. SORTI LE 17 MAI 2007.



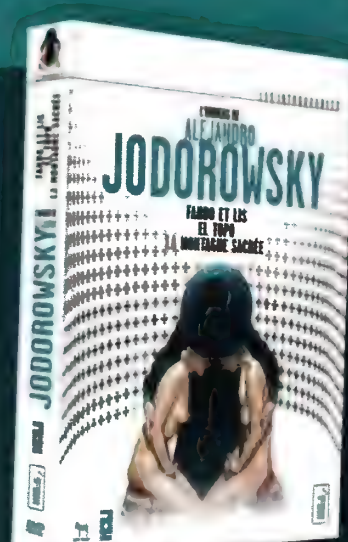
# ALEJANDRO JODOROWSKY : OSEZ UNE EXPÉRIENCE UNIQUE !

**ALEJANDRO JODOROWSKY** est l'artiste qui a porté la notion de Liberté jusqu'à des sommets inexplorés. Acteur, poète, mime, scénariste de bandes dessinées (*L'Incal* avec Moebius, *La Caste des Méta-Barons* ou encore *Boussier*), il fut aussi un réalisateur hors normes : son premier film, *FANDO ET LIS*, est une sorte de divine comédie surréaliste, un film qui provoqua un scandale mémorable lors de sa sortie. En 1970, Jodorowsky réalise *EL TOPO*, western mystique à l'origine du mouvement **MIDNIGHT MOVIES**. C'est grâce à **JOHN LENNON** que "Jodo" réalisera ensuite *LA MONTAGNE SACRÉE*, film de science-fiction contestataire, véritable voyage métaphysique à la recherche de l'Absolu.

## 3 FILMS INOUBLIABLES, CULTES ET ENCORE INÉDITS EN DVD...



**COMPLÉMENTS (2 H) :**  
*Midnight Movies* (documentaire  
sur les films cultes des années 70),  
Entretien avec Jodorowsky,  
Court-métrage...



**COMPLÉMENTS (3 H 30) :**  
3 Documentaires exclusifs  
(inclus : *Midnight Movies*),  
Entretien avec Jodorowsky,  
Court-métrage...

## EN ÉDITION COLLECTOR 2 DVD & COFFRET 4 DVD

Libération.fr

evene.fr

inrockuptibles

RADIO  
**nova**  
www.novaplanet.com



GAGNEZ DES CADEAUX SUR [WWW.JODOROWSKY-DVD.FR](http://WWW.JODOROWSKY-DVD.FR)

L'INCAL

LA CASTE DES  
META-BARONS

BOUSCER

Découvrez tout l'univers de **JODOROWSKY** en bande dessinée  
dans la collection **Humano Pocket**.

Dans chaque volume, retrouvez 3 tomes de la série,  
pour **9,90€** seulement !

DISPONIBLES EN LIBRAIRIE

[WWW.HUMANO.COM](http://WWW.HUMANO.COM)



# Avis chiffrés

0 nul  
1 très mauvais  
2 mauvais  
3 moyen  
4 bon  
5 très bon  
6 chef-d'œuvre

									
	DIDIER ALLOUCH	CÉDRIC DELELÉE	DAVID DOUKHAN	LAURENT BUROCHE	GILLES ESPOSITO	FAUSTO FASULO	JEAN-BAPTISTE HERMENT	STÉPHANE MOÏSSAKIS	JULIEN SÉVÉN
<b>300</b>	6 Le meilleur film d'horreur fantasy depuis... En non, le meilleur tout court...	5 Audacieux et lyrique, viril et belliqueux, avec un Gerry Butler impérial. Sparta forever!	5 Snyder n'avait pas menti!	5 Un peu comme les peis de Pamela Anderson à 99 % de synthétique, mais bien ce que c'est beau et excitant!	0 Baisard, poitrinant, visuellement hideux; trois fois zéro.	5 Quand je serai grand, moi aussi je serai Spartiate! (Fausto, N'ami)	5 Cette saveur, c'est Ruffier!	1 Totalement adapté aux anabaptistes qu'on dirait le flanellet de Last Action Hero, mais au premier degré et mal filmé.	
<b>ABANDON-NEE</b>	3 C'est pas du balapuro, mais ça fonctionne bien...	4 Bourré de basses de rythme dues à un script trop peu étoilé, ce bel hommage à Folsi reste une sacrée claque visuelle et la révélation d'un vrai cinéaste.	5 L'excellence libérique à encore frappé.	5 Labyrinthique et éprouvant. Un grand moment d'horreur viscérale et réflexive.	5 Et tu vietas dans la terreur...	5 Et un nouveau talent venu d'Espagne qui coiffe encore tout le monde au poteau!	6 Le cinéma espagnol fantastique a désormais son An-déjà...	4 Un peu léger au niveau du scénario, mais l'ambiance est à couper au couteau!	
<b>A L'INTERIEUR</b>		5 Et si je ne mets pas 6, c'est uniquement pour les encourager à faire encore mieux la prochaine fois! Le film de genre français a désormais son étendard.	5 L'esprit Mad sanctifié avec rage et intensité instantanément culte.	5 Un vrai film d'horreur, transgressif et crépusculaire, qui a les cojones d'aller jusqu'au bout de son traitement. Chapeau, les mecs.	6 On attendait juste un chocer amusant, et on se retrouve embarqué dans un voyage au bout de la nuit.	5 Vous allez enfin comprendre le véritable sens du mot « viscéral ».	5 Visuellement impressionnant, tendu à craquer et d'une mélancolie rare. Malheureusement, le film perd (un peu) de sa superbe lors de son dernier acte: beaucoup trop grand-quiproquois.	4 Un gore outrancier très bien maîtrisé. Il mais formellement déconseillé aux jeunes parents.	
<b>THE BACKWOODS</b>		4 Une solide relecture western des Chiens de paille transcendue par la présence atonale de Virginie Ledoyen.	5 Une réflexion implacable sur l'escalade de la violence. Oldman et Considine portent le film.	4 L'influence des Chiens de paille est un peu trop marquée, mais le récit est bien conduit. Les personnages forts, et le duel final est monstrueux.		5 Plus qu'un simple hommage au cinéma des 70's, un vrai film tabou, sincère et fortement efficace. Et des comme ça, c'est quand qu'il y en aura chez nous?	5 Tendu comme un arc et plastiquement irréprochable, The Backwoods a rien à envier à ses glorieux aînés.		
<b>BOULEVARD DE LA MORT</b>			3 Très verbeux et un peu chiant. On voulait plus de Stuntman Mike, bordel!		2 Des cascades de malade, mais soignées dans un projet conceptuel et des dialogues insupportables.	5 Tarantino gicle le concept grandiose pour livrer un film personnel, éreintant par moments, mais vraiment jubilatoire!	1 Un slasher avec une voiture, ça? On n'a pas dû voir le même film! Je retourne mater Highwaymen, moi...	4	4 Sympa, mais c'était quand même mieux dans les 70's...
<b>LA COLLINE A DES YEUX 2</b>		2 On dirait un DVD distribué en salles par inadvertance tellement c'est cheap, crié et grélu. Mais du coup, c'est plutôt rigolo si on est de bonne humeur. Et j'ai l'air de bonne humeur.	4 Forcément dans l'ombre de son prédécesseur, mais carrément jouissif. Et puis y'a pas de flash-back du chien, quoi...	2 Bruno Martini ne pouvait rêver plus bel hommage... sa relève est assurée!	1 Laissez donc Bruno Martini reposer en paix!	3 Un mix entre du Matthei, du Frangaso et du Uwe Boll. Restez jusqu'au bout pour écouter le générique final tout droit sorti des années 80!	4 Pas le gros Z annoncé, mais un petit survival sans prétention et plutôt mûssé.	0 Outre quelques scènes gères pour 10/20 de vide abstrait, à peine ratée, la franchise se fait déjà massacrer. Bien joué, Wes!	
<b>HITCHER</b>	1 Le remake le plus inutile et le plus naze du monde. Le « 1 », c'est pour la culture de la jeune demoiselle...	0 Noël 2007. Rulger Hauer, bilare, offre le DVD du remake de Hitcher à Robert Harmon, qui lui dit en se marant: « Oh, l'es con, arrête! ».		1 Pour se faire pardonner, Michael Bay devrait envoyer un DVD de l'original à tous ceux qui ont payé pour voir cet étron. Et le 1, c'est pour la jolie photo de James Hankinson.	3 Un survival monstrueux qui explose mille fois l'original... nan, je déconne!!!	0 Le pire remake de film culte jamais réalisé, et la première grosse erreur de Michael Bay producteur.	1 Un remake inutile, tape-à-l'œil et d'une laïma crasse.	0 Je ne comprends pas très bien: le but, c'est de refaire plus ou moins le même film, mais en mal filmé cette fois?	
<b>SPIDER-MAN 3</b>			6 Tout simplement le meilleur opus de la trilogie, ce qui n'est pas peu dire, et les scènes d'action importent TOUT sur leur passage!	4 C'est bien simple, le film contient à la fois la plus belle séquence jamais filmée par Ikami, mais aussi la pire!	6 En mêlant intimement blockbuster d'action, drame et comédie, Ikami compose un spectacle total.			6 Des débuts visibles, certes, mais oxyés par des partis pris gonflés et tenus de bout en bout (voir le monstrueux climax). Tout simplement énorme!	
<b>SUNSHINE</b>	4 Improbable mélange entre Armageddon et Silent Running. Passionnant quand ça reste contemplatif. Mais un dernier acte complètement foiré.	4 Chouette film de SF entre 2010 et Event Horizon. Et Chris Evans est vachement bien!	5 Le meilleur film de Boyle depuis Trainspotting. De la SF de haute volée.	5 De la bonne SF, aussi classique qu'intelligente. Ça taisait longtemps! Seul regret: la réa impose sur la fin, gâchant un twist par ailleurs sympathique.	2 Boyle essaie de livrer son Mission to Mars, mais n'arrive même pas à refaire correctement Crâblure.	4 Un sujet casse-gueule, mais un traitement intelligent et pertinent qui tire clairement le métrage vers le haut. Le meilleur film de Boyle, tout simplement.	4 Si la première heure est de haute volée, Boyle et Garland se mélangent un peu les pinceaux lors du dernier acte. Comme sur La Plage et 28 jours plus tard, biens!	3 De bonne facture, malgré un troisième acte totalement ridicule susceptible de saper l'enthousiasme.	
<b>ZODIAC</b>		5 Dommage que le film ne soit pas plus long, tant il est passionnant. Friedkin, Pollack et Pakula n'auraient pas fait mieux, et surtout, quel soundtrack!	5 Fincher is back in town.	5 Plus qu'un thriller, la reconstitution clinique d'une traque obsessionnelle mise en scène avec une rigueur qui force le respect. Fincher n'a pas fini de nous étonner...	5 Long, répétitif, frustrant... Mais ça colle parfaitement au sujet choisi par Fincher.				



QU'EST-CE QUE  
 J'APPRENDS ?!  
 MAD MOVIES N'EST PAS  
 RÉSERVÉ QU'À LA  
 JEUNESSE ?!  
 SAPERLIPOPETTE,  
 JE ME SUIS DONC  
 TAPÉ UNE CRISE  
 D'URTICAIRE POUR  
 RIEN EN PENSANT  
 NE JAMAIS AVOIR  
 DROIT À CETTE SAINTE  
 REVUE !

## Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS

**28 % D'ECONOMIE**

Soit 35 € pour 11 n° (participation aux frais de port inclus)

OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE\*

**9€ PAR TRIMESTRE**

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :  
**DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19.** (Tél.: 01 44 84 85 04)

Je m'abonne à Mad Movies pour 11 numéros et je choisis l'offre spéciale  
 abonnement avec 28 % de réduction pour 11 numéros

Je profite de la nouvelle facilité de paiement de 9 € par trimestre\*.  
 Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB  
 (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).  
 Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

NOM \_\_\_\_\_  
 PRÉNOM \_\_\_\_\_  
 ADRESSE \_\_\_\_\_  
 \_\_\_\_\_  
 CODE POSTAL \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_  
 PAYS \_\_\_\_\_

**BONNEMENT POUR L'ETRANGER.** Europe (par voie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. Hors Europe / DOM-TOM (par avion) : 11 n° : 45 €.

**PAYEZ PAR PRÉLEVEMENT AUTOMATIQUE PRÉSENTÉ PAR MAD MOVIES**

**AUTORISATION DE PRÉLEVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE**

réconduit tacitement sauf demande contraire adressée à DIP/Mad Movies, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER

Prénom : \_\_\_\_\_

Rue : \_\_\_\_\_

Localité : \_\_\_\_\_

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER

Code \_\_\_\_\_ Guichet \_\_\_\_\_ N° de Compte \_\_\_\_\_

Chiffre RIB \_\_\_\_\_

Je soussigné teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine Mad Movies.

ORGANISME CRÉANCIER **CPF/MAD MOVIES**  
 6 rue Rodier - 75009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR  
 493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)

Nom de l'établissement : \_\_\_\_\_ N° : \_\_\_\_\_ Rue : \_\_\_\_\_

Code Postal : \_\_\_\_\_ Localité : \_\_\_\_\_

Date : \_\_\_\_\_

Votre signature obligatoire :

Je préfère régler mon abonnement en une seule fois

par carte bancaire ou postal, libellé à l'ordre de **CPF/MAD MOVIES**

Carte bancaire n° \_\_\_\_\_ Date d'expiration \_\_\_\_\_  
 Contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre carte, près de la signature.

Date et signature obligatoires

Conformément à la loi sur l'Informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27) vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénoms, adresse et numéro d'abonné ou de cocher la case ci-dessous.





# LE MASQUE

**QUE SE CACHE-T-IL DERRIÈRE LE MASQUE DU DÉMON ? TOUT SIMPLEMENT UNE SUPERBE DÉCLARATION D'AMOUR DE LA PART DU GRAND MAÎTRE DU FANTASTIQUE ITALIEN ENVERS CE GENRE QU'IL A SI NOBLEMENT SERVI TOUTE SA VIE DURANT. DÉMONSTRATION, IMAGES À L'APPUI !**

Dès le générique, *Le Masque du démon* nous plonge au cœur de ces contrées mystérieuses de l'Europe Centrale, lieu de toutes les légendes modernes dont s'est maintes fois emparé le cinéma. On y croise Dracula, Frankenstein, le Golem et aujourd'hui la légende de Javutich. Ce sont les immigrants d'Hollywood, russes et juifs, acteurs, producteurs et scénaristes, qui ont emporté dans leur exil toutes ces histoires héritées de leurs parents. Ils ont trouvé dans le 7e Art un formidable écho, et créé ainsi le film fantastique. Dans les années 60, les Anglais, au travers des productions de la Hammer, et ensuite les Italiens, vont perpétuer cette culture alors que le cinéma américain semble s'en détourner pour se recentrer sur une problématique plus contemporaine. Mario Bava va en renouveler l'esthétique grâce à une perception visuelle extrêmement originale et une lecture toute personnelle de ces mythes. Il dépoussiérera le fantastique comme, quelques années plus tard, Sergio

Leone, le western. Parce qu'ils ont eu la curiosité de visiter la crypte où reposait la dépouille d'Asa, exécutée il y a deux siècles pour sorcellerie, les docteurs Kruvajan et Gorobec vont « réactiver » accidentellement la malédiction qui pesait sur la famille Vejda. Tout va se nouer le soir venu près de l'auberge où ils ont fait escale. Alors qu'il vient de finir son dîner, le docteur Gorobec est témoin d'une dispute familiale (1). La fille de la maison, qui a peur de sortir la nuit tombée pour aller traire la vache, se fait gronder par sa mère. Pris à partie, le docteur encourage l'enfant à surmonter ses craintes et à accomplir sa tâche. Elle finit par accepter (2). Nous allons la suivre jusqu'à l'étable. Alors qu'elle vient de claquer la porte de l'auberge, la voilée dehors, seule dans la nuit qu'elle redoutait tant, et dont le silence soudain semble à lui seul contenir toutes les promesses d'une peur indicible. Si Mario Bava s'est contenté d'un banal champ/contre-champ pour la séquence précédente, la suite va lui offrir de

quoi radicaliser son style. Au-delà de l'esthétique incroyablement accomplie du film (peu de réalisateurs maîtrisent mieux que Bava le noir et blanc), c'est bien l'inventivité de sa mise en scène qui nous intéresse aujourd'hui. Nous sommes en plan large devant l'auberge (3). La jeune fille, loin de nous, finit par se rapprocher. Elle en vient presque à toucher la caméra. Elle s'arrête un instant, et hésitante, regarde de gauche à droite avant de reprendre sa marche en avant (4). Un travelling arrière la précède, et nous fait pénétrer sous une voûte de feuillages, loin désormais, de l'auberge. Le réalisateur va ainsi enchaîner quatre travellings arrière dans ce tunnel d'arbres et de buissons, passage symbolique entre la réalité et un onirisme débridé. La contre-plongée nous permet de vivre frontalement l'angoisse de son héroïne. Nous pouvons à la fois lire la frayeur sur son visage et deviner le monstre inquiétant qu'elle traverse. Quelques branches frôlant sa chevelure ou un crapaud suffisent à la faire sursauter. Le metteur en scène, par trois courts





# DU DEMON

plans subjectifs, désamorce la tension naissante. Ces peurs sont celles d'un enfant, rien de plus. L'enjeu de cette séquence est ailleurs. En s'éloignant de l'auberge, la rumeur de la salle de restaurant disparaît au profit d'une musique sourde et angoissante qui démarre avec le premier travelling, et dans laquelle le compositeur a également orchestré des bruitages (pas, cris d'animaux, fruissements de feuilles). La scène, et donc le film, devient expressionniste (5). Encore quelques mètres à parcourir et la jeune fille sera sauvée. Dans un plan sec, contre-champ du dernier travelling, nous apercevons la fin de son épreuve : l'étable. Mais aussi, en arrière-plan, dans la même image : le cimetière (6). La jeune fille entre dans l'étable protectrice, presque utérine. La voilà sauvée. Elle peut calmer et accomplir sa tâche. Nous finissons alors qu'elle n'a jamais été aussi proche d'un vrai danger, dont l'immensité passe son imagination. Elle est aussi mature dans ses peurs qu'elle l'est dans sa tranquillité (7).

Répondant aux appels de la sorcière, soudainement, les éléments se déchaînent. Un orage éclate, annonçant le réveil de Javutich, enterré au cimetière (8, 9). Étrangement sereine, notre adolescente jette un coup d'œil distrait au-dehors par une sorte de meurtrière avant de reprendre son travail. Nous l'accompagnons par un court travelling afin de nous positionner par-dessus son épaule. Nous découvrons alors le cimetière par ses yeux (10). Et nous faisons le chemin inverse lorsqu'elle revient auprès de la vache. Mais Mario Bava nous impose un retour vers la petite ouverture par le même mouvement de caméra. Il nous oblige à regarder ce que la jeune fille n'a pas su voir. Un raccord dans l'axe nous approche de la tombe du prince maudit (11). La terre se soulève, et bientôt, une main apparaît (12). Javutich échappe à sa sépulture et se fond dans la nuit. La malédiction vient de s'accomplir sous nos yeux (13, 14). Pour la première fois, alors qu'il s'était appliqué à suivre précisément chacune de ses déambulations, le réalisateur italien a abandonné brutalement son

héroïne. Il nous suggère ainsi qu'un même mouvement d'appareil peut avoir deux significations. Si nous suivons un personnage, instinctivement nous épousons son point de vue. Par exemple, nous aurons peur avec lui. Si la caméra se déplace par la seule volonté du cinéaste, « à vide », c'est sa vision qu'il nous offre. C'est lui qui, à présent, mène la danse. Cette jeune fille, c'est nous, spectateurs de cinéma, guidés par le réalisateur, au-delà de nos frayeurs enfantines, vers un monde secret et subtil, celui de son imagination. Il nous demande d'avoir confiance et de l'accompagner sans réticence. Tant pis si la chaleur d'une étable nous suffit à oublier nos peurs. Tant pis si nous n'avons pas le courage d'admirer la beauté étrange de sa création. Mario Bava attise notre curiosité et nous ouvre son cœur de façon presque impudique. Le film fantastique est pour lui une lecture perspicace et appliquée de l'univers qui nous entoure et dont il nous donne, à chacune de ses œuvres, les clés.

Laurent BARÈS

**LA MASCHERA DEL DEMONIO.**  
1960. ITALIE. REAL.: MARIO BAVA.  
SCEN.: ENNIO DE CONCINI,  
MARIO SERANDREI ET MARIO BAVA  
D'APRÈS L'ŒUVRE DE NIKOLAI  
GOGOL. DIR. PHOT.: MARIO BAVA.  
PROD.: MASSIMO DE RITA POUR  
GALATEA FILM ET JOLLY FILM.  
INT.: BARBARA STEELE, JOHN  
RICHARDSON, ANDREA CHECCHI,  
IVO GARRANI, ARTURO DOMINICI..  
DUR.: 1H27. DISPONIBLE EN  
DVD ZONE 2 CHEZ FILMS SANS  
FRONTIÈRES.





# CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR

**DESCENDU PAR LES FANS DU FEUILLETON, ÉCHEC PUBLIC ET CRITIQUE À SA SORTIE, CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR A DEPUIS PRESQUE UNE DÉCENNIE LA RÉPUTATION D'ÊTRE L'UNE DES PIRES ADAPTATIONS DE SÉRIE TÉLÉ SUR GRAND ÉCRAN. ET À MOINS D'UN MIRACLE, CELA N'EST PAS PRÈS DE CHANGER...**

AOÛT 1998. Le long-métrage de Jeremiah Chechik sort sur la plupart des écrans mondiaux et se prend une belle veste au box-office, avec un bouche à oreille catastrophique et une presse désastreuse. Depuis quelques mois déjà, la rumeur annonçait le film comme un ratage complet. Le remplacement de Michael Kamen à la musique et le remontage sauvage après quelques projections-tests acheveront de ternir la réputation du métrage avant même sa sortie. Histoire de limiter les dégâts, la Warner annule toutes les projections de presse. Pourtant, après dix années de développement hell, *Chapeau melon et bottes de cuir* est annoncé en 1998 comme l'un des blockbusters de l'été américain par la studio et le producteur Jerry Weintraub, qui a su patienter pour mener le projet à terme. Bien sûr, la décision de confier la mise en scène à Jeremiah Chechik (*Diabolique*, *Le Sapin à les boules*) ne laisse pas de surprendre, et les fans crient au scandale lors de l'annonce du casting final de John Steed et Emma Peel. Mais la présence de Sean Connery dans le rôle du méchant fait en revanche l'unanimité, et rassure quelque peu ces mêmes fans.

## ACTION, COUPEZ !

Mais tous les espoirs de Weintraub et Chechik sont anéantis après quelques projections-tests décriés en 1998 dans plusieurs villes des États-Unis. Les

effets spéciaux ne sont alors pas totalement terminés, mais visiblement, le public ne comprend rien au ton du film, ni au scénario, et ignore même qu'une série télé est à l'origine de toute cette affaire. La Warner décide tout d'abord de virer le compositeur Michael Kamen pour le remplacer par Joe McNeely, qui a jusqu'ici œuvré sur quelques pros Lucasfilm (TV et jeux vidéo) et signé le score de *Terminal Velocity*. McNeely propose alors de nouvelles musiques et introduit, le temps d'une séquence, le thème original de Laurie Johnson, ce que Kamen n'avait pas fait. Pour ramener le métrage à une durée plus conventionnelle, les sempiternelles 90 minutes, la Warner rabote ici et là quelques scènes, comme la fin de la discussion entre le majordome du club de Steed et Emma Peel (photo 1), et surtout supprime le prologue montrant l'attaque du complexe météorologique Prospero par l'Evil Emma Peel, qui doit ouvrir le film. On y voit celle-ci arriver en laguar près d'une cabine téléphonique (photo 2, 3, 4, 5 et 6) et s'introduire dans le complexe Prospero. Après s'être débarrassée de quelques scientifiques, elle s'attaque à des membres de sécurité (photos 7, 8, 9 et 10) avant de faire exploser la base (photo 11). Ce passage est donc supprimé du montage final (très tardivement, McNeely ayant même composé une musique, que l'on retrouvera ensuite sur le score). Mais le studio a également abondamment saupoudré la première





# CUIR

bande-annonce du film, d'extraits de cette scène d'action, qui est censée être l'un des clous du métrage (1).

La seule trace visible de ce prologue sera le visionnage des caméras de sécurité par Mère-Grand, en présence de Steed et Mrs. Peel. Quelques brefs moments pour une séquence qui aurait coûté près d'un million de dollars.

## LES ENJEUX EN JEU

Outre cette scène d'action, la véritable obsession que nourrit Sir August de Wynter (Sean Connery) à l'égard d'Emma Peel disparaît purement et simplement du montage final. Toutes les références à la fabrication et aux motivations du clone Evil Emma Peel sont donc supprimées, comme la jalousie que ce dernier éprouve vis-à-vis de son « modèle ». Une jalousie notamment visible à travers une nouvelle bagarre entre les deux femmes située dans la cellule de la vraie Mrs. Peel (photo 12). Les tentatives de de Wynter pour la séduire sont atténuées, et une scène comme celle où il l'abandonne sur le lit est raccourcie. On ne voit plus désormais de Wynter descendre légèrement la fermeture éclair du gilet de la belle Peel (photo 13). Et le passage où il la retrouve après que celle-ci soit arrivée sur l'île Serpentine dans les bulles géantes a disparu. Cette séquence intervenait entre le moment où Emma s'éloigne de Steed pour voir les corps sans vie des scientifiques déguisés en ours en peluche, et l'appel de Steed : « Mrs. Peel, we're needed », une référence à la série. Cette simplification des enjeux et des motivations de chacun laisse une impression d'inachevé et de grande confusion à l'écran, les événements s'en-

chaînant désormais mécaniquement. Pourtant, le métrage débutait sur un ton léger, avec notamment la visite chez le tailleur de Steed ou la scène du thé chez Mère-Grand alors qu'une menace s'abat sur le monde. Des passages qui laissent alors augurer que l'ambiance de la série originale sera respectée. Des séquences comme la réunion au sommet des ours en peluche, le combat de Steed à l'aide de son parapluie ou l'attaque des insectes mécaniques, ainsi que l'absence de figurants dans les rues de Londres et bien sûr les allusions et sous-entendus parsemant les dialogues, évoquent évidemment les délires et extravagances du show télévisé. D'ailleurs, le scénario s'inspire de l'épisode *Dans sept jours le déluge*, et quelques scènes font penser à *L'Héritage diabolique* et à *Voyage sans retour*.

## UN JOUR PEUT-ÊTRE...

S'il est difficile de savoir si un nouveau cut incluant les scènes coupées permettrait d'améliorer la cote de *Chapeau melon et bottes de cuir* auprès des fans de la série, il est évident que derrière le montage que l'on connaît depuis maintenant dix ans se cache un meilleur film. Et s'il est encore trop tôt pour espérer un director's cut, la Warner venant de confirmer que rien ne se ferait autour du dixième anniversaire du métrage, il est possible qu'avec le temps, les choses changent. Même le mélo de Tony Scott, *Revenge*, échec commercial à la réputation désastreuse, a désormais droit à son director's cut.

Jérôme WYBON

(1) Cette bande-annonce est présente sur le DVD Zone 1 du film, mais pas sur le Zone 2 sorti en France et en Europe.

**THE AVENGERS** 1998, USA. RÉAL. JEREMIAH CHECHIK. SCÉN. DON MACPHERSON. DIR. PHOT. ROGER PRATT. MUS. JOEL MCNEELY. PROD. JERRY WEINTRAUB POUR JERRY WEINTRAUB PRODUCTIONS ET WARNER BROS PICTURES. INT. RALPH FIENNES, UMA THURMAN, SEAN CONNERY, JIM BROADBENT... DUR. 1H30. DISPONIBLE EN DVD ZONE 2 CHEZ WARNER.



**THE TRIPPER** DE DAVID ARQUETTE

# WOODSTOCK DE VIANDE FRAICHE

Encore un acteur qui passe à la mise en scène. Mais pas n'importe lequel, puisque David Arquette surkiffe les slashers et compte bien le démontrer dans la joie, la bonne humeur et le rock'n'roll !

À la base, pas de quoi bondir telle une antilope à l'annonce d'un métrage réalisé par David Arquette. Acteur sympathique à la carrière en dents de scie surtout connu pour avoir incarné Dewey, le shérif abruti de la trilogie **Scream**, l'homme apprécie les films de genre, aucun doute là-dessus, sa filmo en regorge. La version cinoche de **Buffy** (sans Sarah Michelle Gellar mais écrite par Joss Whedon), **Wild Bill** (passionnant et méconnu western de Walter Hill), **Roadracers** (un téléfilm « grindhouse » de Robert Rodriguez, après qu'on ne vienne pas taxer le Mexicain d'opportunisme), **Vorace** (un chef-d'œuvre), **Destination : Graceland** (OVNI jouissif avec Costner en bad guy fan d'Elvis), **Arac Attack** (avec Scarlett Johansson courcée par des araignées géantes), **Riding the Bullet** (d'après Stephen King)... Arquette n'a peur de rien, enquille les séries B avec un enthousiasme évident à l'écran... Bref, le mec est fun. Et, qui plus est, marié à la charmante et un peu timbrée Courteney Cox, **Friends**-girl qu'il rencontre sur le plateau de **Scream**. Au vu d'une telle carrière, on eût pu craindre que l'homme essaye, pour sa première mise en scène, d'obtenir un statut d'auteur respectable, comme c'est parfois le cas chez certains comédiens frustrés. Mais non. Arquette n'est pas de ceux-là. Au contraire, il enfonce le clou, et à coups de hache !

## SOUVENIRS ORGIAQUES

C'est après avoir assisté à un festival de reggae en plein air durant tout un week-end que l'idée lui vient : « L'ambiance était imprévisible, explosive », se souvient-il. « Quand la nuit est tombée, aucun de mes potes n'avait de lampe-torche et j'ai commencé à penser : « Ce serait vraiment dingue si quelqu'un pétait les plombs et décidait de massacrer tous ces hip-pies ! ». » Déjà réalisateur d'un court-métrage pour MTV qui mélangeait animation et prises de vue réelles, Arquette entreprend alors de tirer un script de cette expérience nocturne, sous la forme d'un slasher qu'il veut avant tout parodique. « Travailler sur les **Scream** a fait mon éducation. L'approche ironique (euh, cynique, Dave... – ndlr) de Wes Craven et de Kevin Williamson m'a vraiment beaucoup plu, et c'est ce que j'ai voulu reproduire dans **The Tripper**. » Tel est le titre d'un film dont les références avouées ne sont pas là pour nous rassurer... Mais accordons à Arquette le bénéfice du doute, d'autant qu'il poursuit en ces termes : « Wes Craven a été super, et ce, à plusieurs stades de ma vie. Il m'a souvent remis la tête sur les épaules quand je commençais à l'avoir trop grosse. C'est un mec adorable, très pro, et c'est à lui qu'on doit un film terrifiant comme **La Dernière maison sur la gauche**, que j'ai regardé juste avant de tourner **The Tripper** afin de m'en







THE TRIPPER



inspirer visuellement et au niveau de l'ambiance. Et puis, le voir évoluer sur un plateau, régler les prises de vue, préparer ses plans, sourire aux projections quand le public sursaute... C'est ce que j'ai toujours eu envie de faire. La combinaison de hurlements et de rires, c'est trop fun ! ». C'est une évidence, David Arquette est aussi modeste que motivé. La preuve, il poursuit en chantant les louanges d'un autre de ses camarades, Mick Garris, adaptateur quasi officiel de Stephen King (avec notamment *Riding the Bullet*, où Arquette cabotinait comme un fou) et producteur des *Masters of Horror*. « Mick m'a prêté *Écriture*, l'essai de Stephen King, et m'a conseillé d'en tirer les leçons nécessaires à la rédaction de mon script. C'est d'ailleurs sur *Riding the Bullet* que j'ai rencontré les futurs maquilleurs de mon film, Howard Berger et Garrett Immel, qui m'ont beaucoup aidé sur le plateau. Ils m'ont aussi fait découvrir des films comme *Ne vous retournez pas*, *Phantasm* et *Massacre à la tronçonneuse 2*. » Des titres aussi variés qu'inattendus dont Arquette reconnaît l'influence sur *The Tripper*, et qui laissent supposer un mélange audacieux entre tripaille, hystérie et surréalisme. Enfin, pour ce qui est de la mise en scène, Arquette s'en remet aux conseils d'un sage, Joel Silver : « Moins de prises, plus d'angles » lui déclare un jour le fameux producteur. Et l'élève d'appliquer la méthode à la lettre, en se couvrant un maximum pour effectuer les choix définitifs au cours du montage assuré par Glenn Garland, à qui l'on doit celui, ébouriffant, de *The Devil's Rejects*.

#### LA FAMILLE AVANT TOUT

L'histoire de *The Tripper* se résume à peu de choses : un psychopathe se déguise en Ronald Reagan et part trucher des hippies lors d'un concert. Clair, simple, net et précis. Reste à justifier le choix de l'ex-président des USA comme emblème de la folie meurtrière, là où l'on aurait plutôt imaginé l'actuel locataire de la Maison Blanche. Issu d'une famille d'artistes activistes de gauche, Arquette s'explique à ce sujet : « J'ai grandi à Los Angeles, où Reagan était gouverneur avant d'accéder à de plus hautes fonctions. J'ai constaté les résultats désastreux de sa politique tout autour de moi, comme la présence de plus en plus de sans-abris dans les rues. C'était vraiment la merde. Cela dit, je l'admire pour avoir fait certaines choses par la suite. De toute façon, en politique, il est impossible de ne pas être amené à commettre des saloperies, mais je crois qu'en tant qu'homme, il était intéressant. N'oublions pas que c'était un acteur ! ». Avec 125 pages de script sous le bras, Arquette va donc voir son ami producteur Evan Astrowsky (*Cabin Fever*), qui le met en contact avec Joe Harris, auteur de *Nuits de terreur*. Celui-ci taille dans le lard et charpente la structure du scénario tout en étoffant le message politique, afin que le projet puisse trouver preneur. Et, dans cette recherche ardue, autant s'adresser à ses proches, surtout quand ils sont du métier. C'est ainsi qu'Arquette fait lire *The Tripper* à sa sœur Patricia qui le refile direct à son mari, l'acteur Thomas Jane (*Punisher*). Ni une ni deux, celui-ci appelle son partenaire Steve Niles avec qui il lance une petite boîte de production (Raw Entertainment), et les voilà partis à la chasse au pognon, d'autant que Jane veut jouer dans le film. Les deux hommes profitent d'un deal qu'ils ont signé avec le distributeur Lionsgate pour leur transmettre le script de *The Tripper* et, sachant que Courteney Cox souhaite y figurer et le coproduire, l'affaire est prestement emballée, le métrage étant à la base destiné à être inclus dans la série DTV *8 Films To Die For*.

#### HARDI BUCHERON !

Qu'on se rassure, Thomas Jane ne tient pas ici le rôle du bad guy masqué, mais celui, plus gratifiant, du shérif de la petite ville où a lieu le concert. Un événement qu'il appréhende contraint et forcé, très mécontent qu'une bande de dégénérés carburant à la bière, au joint et à l'amour libre vienne per-





**« THE TRIPPER EST UN PUR PRODUIT D'EXPLOITATION À LA ROGER CORMAN, DANS LE GENRE DE THE TRIP ET DE TOUTES CES BANDES TARÉES RÉALISÉES AVEC DEUX DOLLARS CINQUANTE DANS LES 60'S. »**

turber la saine quiétude de sa paroisse. « J'ai adoré incarner ce personnage, sorti tout droit d'un western, et j'ai tenté d'adopter un jeu très premier degré, pas du tout dans le ton de la comédie » raconte l'acteur, garant d'un aspect redneck des plus réjouissants dans un film décidément 100 % américain. Outre David Arquette, le reste du casting part dans tous les sens : Lukas Haas (*Mars Attacks !*), Balthazar Getty (*Lost Highway, Feast*), Jason Mewes (*Clerks*), Jaime King (*Sin City*) et surtout Paul Reubens (ben oui, Pee Wee !) en manager du concert, l'occasion lui étant ici donnée de retrouver Arquette et Jane, croisés à l'affiche de *Buffy, tueuse de vampires*, il y a quinze ans (où cachetonnaient également les géniaux et bedonnants Rutger Hauer et Donald Sutherland, la tueuse étant jouée par la bien dodue Kristy Swanson, cela dit sacrément bandante dans *Le Fantôme du Bengale*, mais ne digressons point). Très impliqué dans le projet, Jane poursuit : « *The Tripper* est un pur produit d'exploitation à la Roger Corman, dans le genre de *The Trip* qu'il avait shooté avec Jack Nicholson, et de toutes ces bandes tarées réalisées avec deux dollars cinquante dans les 60's. ». Tourné en 21 jours en super 16 dans un parc national à la végétation luxuriante (« Je voulais ouiller toute cette beauté inviolée par le sang » clame Arquette), le film donne logiquement le beau rôle au sadique de service, campé par Christopher Allen Nelson, technicien des effets spéciaux de maquillage chez KNB et acteur occasionnel (il était le fiancé de Beatrix dans *Kill Bill*). Et pas question pour lui de ngoler : « On a déjà vu tellement de tueurs au cinéma, avec leurs masques et leurs armes, que j'ai essayé d'aborder le personnage avant tout comme un homme en proie à

de graves troubles psychologiques. En outre, s'il y a bien un truc qui m'agace dans bon nombre de slashers, c'est de voir tous ces outils potentiellement meurtriers utilisés n'importe comment, alors que bon, les gars qui s'en servent, ce sont des tueurs, et ils sont censés les manier à la perfection ! Du coup, que ce soit pour le lancer de couteau ou de hache, je me suis entraîné à fond afin de rendre le personnage encore plus crédible. ». Voilà un bûcheron qui aime manifestement sectionner les troncs !

#### **SÉQUELLE PRESIDENT APRES ?**

On attend donc de voir le résultat à l'écran, même si les premiers échos témoignent d'un film ultra-sympathique, bien troussé et généreux en effets gore, malgré un humour bardé de références politiques purement US auxquelles le public européen risque de ne pas adhérer. Pour le jeune cinéaste (qui, depuis, a réalisé un épisode de *Médium*, la série dont sa sœur est la vedette), l'expérience semble avoir été suffisamment positive pour qu'il envisage de remplir avec une séquelle d'ores et déjà intitulée *The Tripper 2 : Burning Bush*, où le shérif campé par Thomas Jane part à la recherche de son frère, disparu lors d'un festival de rock au Nevada, et se retrouve face à un psychopathe déguisé en président Bush qui taille des haies dans la foule en délire. Le début d'une petite franchise appelée à rameuter les trognes les plus mémorables de l'administration US ? Dommage, en tout cas, qu'on ne puisse rêver à des versions starring Jean-Marie avec ses dobermans bouffant les cadavres ou Ségolène avec son tailleur Chanel éclaboussé de sang !

Sur cette double-page :  
Quand Ronnie décide de remettre dans le droit chemin une bande de hippies dégénérés, la tronçonneuse s'impose !

Cédric DELELÉE, a voté



PREVIEW





**POULTRYGEIST :  
NIGHT OF THE CHICKEN  
DEAD** DE LLOYD KAUFMAN

# C'EST TOUT CE QU'ON AIME !

Chaque nouveau film de Lloyd Kaufman est un événement. L'assurance, pendant 90 minutes, de voir se déverser à l'écran un tombereau d'insultes, des litres de sang et autres matières corporelles, des dizaines de paires de nichons indécentes, et des kilomètres de dialogues oscillants entre le politiquement engagé et le non-sensique. Tout ça, et plus encore, on le trouve dans *Poultrygeist : Night of the Chicken Dead*, qui aura mis le feu au BIFFF 2007 lors de sa projection. Mais ce qu'il y a de bien avec les productions Troma (et surtout celles réalisées par Kaufman), c'est que leur genèse est au moins aussi barge, tortueuse et hilarante que le film en lui-même !

*Poultrygeist* raconte comment le jeune Arbie (Jason Yachanin) décide de travailler pour le nouveau fast-food American Chicken Bunker qui vient d'ouvrir dans sa ville. Non pas pour gagner de l'argent de poche, mais pour contrarier son premier et unique amour, Wendy (Kate Graham), qui est devenue lesbienne et activiste de gauche. Cette dernière participe, avec sa petite amie, à une manifestation contre l'ouverture du restaurant, construit sur un ancien cimetière indien, celui-là même où Arbie et sa douce ont échangé leurs fluides intimes pour la première fois ! Tout ce petit monde va rapidement être confronté à une invasion de zombies-poulets, suite à l'ingestion par les clients du fast-food de denrées possédées par les fantômes des locataires du cimetière profané... Comment a bien pu naître un scénario aussi taré ? Lloyd Kaufman nous l'explique : « McDonald's a ouvert un fast-food à côté du building Troma, et tout de suite, des rats gros comme des chiens ont envahi notre cave ! Gabriel Friedman (collaborateur régulier de Troma depuis dix ans et ici coscénariste - ndr) et moi sommes descendus dans cette cave, où est entassée toute l'histoire de Troma, et les rats mangeaient tout, chialaient partout... C'était horrible ! Après ça, Gabe m'a dit qu'il avait travaillé dans un fast-food, et que c'était vraiment dégueulasse. Les employés pissent et crachent dans la nourriture... Il m'a également donné un livre sensationnel, qui s'appelle *Fast Food Nation*. Au final, donc, l'idée vient surtout de Gabe ».

#### TOURNAGE COMMANDO

Dernière ce script délirant, propice à une critique assassine de l'industrie de la restauration rapide et à une charge en règle contre à peu près tous les aspects peu reluisants de la société américaine, se cache une préproduction cataclysmique et un tournage chaotique. À l'heure où les majors dégagent semaine après semaine des blockbusters universels qui fracassent les box-office du monde entier, mettre sur pieds une prod aussi barrée et sans le sou que *Poultrygeist* relève de l'opération commando. La seule recherche d'un lieu de tournage adéquat fut un cauchemar, comme l'explique Lloyd Kaufman :



Sur cette double-  
page :  
Excès en tous  
genres pour une  
pure production  
Troma mêlant  
avec un bonheur  
non feint la satire  
politique au gore  
potache.

« Nous avons cherché dans tous les Etats-Unis un restaurant qui puisse nous accueillir. Soit ils ne pouvaient pas, soit ils ne voulaient rien avoir à faire avec un film critiquant l'univers de la restauration rapide. Heureusement, nous avons eu la chance de trouver à Buffalo une franchise de McDonald's qui avait fait faillite. Tout était encore là, la décoration, le matériel... Nous avons créé la devanture, et les menus, mais c'est tout. ». Ce que ce cher Lloyd oublie de dire, c'est que cet ancien McDo est dans un piteux état. Le plafond menace de s'écrouler suite à une fuite jamais réparée, tandis que la cave doit être vidée d'hectolitres de flotte, résultat d'une inondation... Pire, le quartier de Buffalo où doit se tourner le film n'est pas précisément un havre de paix. C'est ainsi qu'un fan de Troma envoie un mail à la production pour les prévenir des risques encourus : « Je suis inquiet, car vous avez choisi de vous installer dans le pire quartier de la ville. Tous les jours, s'y déroulent des fusillades, des vols et des meurtres. C'est l'une des principales raisons pour lesquelles ce McDonald's est fermé : il s'est maintes fois fait braquer ! J'ai vécu toute ma vie à Buffalo, et je connais bien ma ville. Si vous avez choisi de tourner ici pour des raisons budgétaires, je vous recommande vivement de dépenser un peu plus d'argent, mais ailleurs. Parce que les économies que vous ferez ne compenseront jamais le fait de vous faire tabasser ou de vous faire voler votre équipement. ». Charmant !

#### LA BASSE-COUR DES MIRACLES

Mais le boss de la Troma compte sur autre chose pour donner corps à sa vision : l'indéfectible amour que portent des gens du monde entier aux métrages de la firme et à l'esprit qui s'en dégage. Ainsi, 90 % de l'hétéroclite équipe de Poultrygeist a

travaillé gratuitement, dans des conditions pour le moins... précaires. « Buffalo est une ville très pauvre, beaucoup de personnes sont au chômage. Du coup, ils sont venus participer au tournage. Des gens du monde entier sont également venus, du Japon, de la France, de l'Australie... Nous avons loué une église désaffectée, qui a fait office de bureau, de cantine et de dortoir. Les gens dormaient par terre, et on a dû apprendre à chier dans un sac en papier ! Tout ça pour créer un esprit de cohésion. Tous ces gens sont restés dans cette église trois mois durant, sans être payés, ils étaient vraiment dévoués au film » se rappelle Lloyd. Shooté pour un budget estimé à 500 000 dollars (« Tout l'argent de Poultrygeist vient de ma femme et moi, Troma n'a rien versé » dit Kaufman), le métrage doit de fait beaucoup à ces anonymes venus donner leur temps et leur énergie pour faire vivre le rêve d'un cinéma indépendant irrévérencieux et rigolard. Un jeune homme a même réussi à obtenir un prêt de sa banque pour arrêter de travailler pendant trois mois, et venir ainsi participer au tournage ! À l'opposé, certains s'imaginent que la Troma a les moyens de payer l'intégralité de son équipe, comme ce « producteur » briguant un poste sur le film moyennant 1600 \$ par semaine ! Réponse laconique de Kaufman par e-mail : « Euh, désolé, nous n'avons pas les moyens de vous payer cette somme. Allez voir Michael Bay

**« C'EST GRACE AUX FANS QUE TROMA CONTINUE D'EXISTER, TOUTES LES AUTRES SOCIÉTÉS INDÉPENDANTES SE CASSENT LA GUEULE DANS CE MONDE DE MONOPOLE ET DE MEGA-CONGLOMERATS. »**





Mais malgré toute la bonne volonté du monde, les problèmes s'accumulent : à deux mois du tournage, certains effets spéciaux mécaniques sont saisis par la douane, suspectés d'être des substances toxiques liées à un attentat terroriste en préparation, et Kaufman n'a toujours pas trouvé ses acteurs principaux. Le père du Toxic Avenger se lamente alors quotidiennement : « Ce film tient principalement à deux choses : les effets spéciaux et de jolis jeunes gens. Et nous n'avons ni l'un ni l'autre ! »

Bon an, mal an, grâce aux efforts de l'équipe de bénévoles et de semi-professionnels qui s'active à Buffalo pour préparer le tournage, le film prend forme. Kaufman déniché enfin ses deux acteurs principaux, Jason Yachanin et Kate Graham. « Jason et Kate sont vraiment très intelligents », s'exclame le cinéaste. « Ils ont un instinct et un timing incroyables. Ils sont très drôles, surtout Jason. Nous avons pris six semaines de répétition, et avons beaucoup discuté du scénario. Quand nous avons enfin tourné, il y a eu beaucoup d'improvisation, mais ils pouvaient se le permettre, car ils étaient très bien préparés. Ils sont vraiment très doués, comme tous les acteurs du film d'ailleurs ! » Parmi le casting, on retrouve notamment Ron Jeremy, légende vivante du X (dans une courte apparition) et Kaufman lui-même. Signalons également la performance d'une inconnue, Rose Ghavami (jusqu'ici simple employée de chez Troma), qui incarne Humus, une musulmane portant constamment la burqa et travaillant aux côtés d'Archie chez American Chicken Bunker. Un rôle hilarant, qui malmène avec férocité le stéréotype oriental solidement enraciné dans la mentalité américaine depuis (et même avant) le 11 septembre 2001.

#### EN AVANT LA MUSIQUE !

Mais si *Poultrygeist* se veut un délire horrifique au discours socialement et politiquement engagé, c'est aussi... une comédie musicale ! Enfin, pas exactement, selon Kaufman : « À l'inverse de *Cannibal ! The Musical*, *Poultrygeist* n'est pas une comédie musicale, il y a quelques chansons, c'est tout. Nous nous sommes beaucoup inspirés de *The Happiness of the Katakuris* de Takashi Miike. Rien de plus logique, car Miike adore Troma, et dit lui-même être très influencé par notre travail. ». Au final, les quelques chansons parsemant le film sont autant de passages mémorables aux paroles jubilatoires. « Duggie Banas a écrit les mélodies. C'est suite à une annonce sur notre site, qui disait « Lloyd Kaufman va tourner un film, il a besoin de musique, mais il ne peut pas payer », qu'il nous a contactés. Et il a écrit toute la musique gratuitement. Je l'ai sucé, mais je ne lui ai pas donné d'argent, seulement mes lèvres de femme. Gabriel Friedman et moi avons écrit les paroles » raconte Kaufman. Enfin, dernière difficulté, voulue celle-ci, le tournage en 35 mm. Car là où nombre de petites (et même de grosses) productions recourent au numérique pour minimiser les coûts, la Troma met un point d'honneur à filmer ses chefs-d'œuvre sur pellicule. « Parce que je respecte les fans. Ils veulent vivre le film en salles, sur grand écran, avec leurs amis. C'est grâce aux fans que Troma continue d'exister, toutes les autres sociétés indépendantes se cassent la gueule dans ce monde de monopole et de méga-conglomérats. Je le dois aux fans. Et puis, moi-même, j'aime beaucoup le 35 mm. ». Reste la question de l'exploitation du film. Présent à Cannes au moment de l'écriture de ces lignes dans l'espoir de convaincre des distributeurs étrangers, Kaufman a déjà tout prévu pour la carrière de *Poultrygeist* aux États-Unis : « Le métrage sera présenté dans environ 300 cinémas, mais pas simultanément. Nous allons tirer quelque chose comme 15 copies, et nous allons les envoyer un peu partout dans le pays, puis elles circuleront de ville en ville. ». Un beau voyage en perspective, pour un film certes brinquebalant, mais toujours sincère et drôle, qui mérite définitivement de trouver son public, ne serait-ce que pour saluer l'effort de toutes ces personnes ayant sué sang et eau pour pérenniser l'esprit Troma. À vot' bon cœur, m'sieurs dames !

Laurent DUROCHE (Propos recueillis au BIFF 2007 par Jean-Baptiste HERMENT et Laurent DUROCHE)





PLANÈTE TERREUR DE ROBERT RODRIGUEZ

# BLOODY INVASION

Les spectateurs français devront patienter jusqu'à une date encore indéterminée pour découvrir la seconde partie de *Grindhouse*. En attendant, voici un petit topo sur ce que Robert Rodriguez nous a concocté pour son segment de l'hommage anthologique au cinéma d'exploitation.

« Il a été très tôt question de scinder *Grindhouse* en deux pour distribuer *Boulevard de la mort* et *Planète terreur* séparément, mais à l'époque, nous cherchions encore à maintenir une sortie pour Noël. Quand nous avons vu qu'il ne serait pas possible de terminer *Grindhouse* pour décembre et qu'il a été décidé de le sortir en avril, le problème n'a plus été soulevé. Certains distributeurs étrangers nous ont clairement précisé qu'ils voulaient exploiter les films séparément, car il n'y avait pas chez eux de culture du double programme. Nous avons donc conclu qu'il s'agissait d'une expérience typiquement américaine, et il était important pour nous de la préserver dans les pays anglophones, même s'il fallait contenter les autres pays et proposer les deux films séparément » explique Robert Rodriguez. Bien sûr, on peut clairement questionner cette logique de distribution internationale. D'une part, des pays comme la France ont connu des salles de quartier projetant des doubles programmes (rien qu'à Paris, on retient le Brady et le Hollywood Boulevard). D'autre part, le but initial du projet initié par Quentin Tarantino et Robert Rodriguez est de proposer la recréation d'une expérience cinématographique désormais révolue. Pourtant, même si cette décision a été prise depuis quelques mois déjà, il faut se rendre à l'évidence : le bide sévère et inattendu de *Grindhouse* aux États-Unis n'a pas favorisé la sortie du film sous sa forme originelle dans les autres territoires du monde entier. Cette désertion du public en masse peut, a posteriori, s'expliquer de plusieurs façons. On peut ainsi mettre en avant un budget pharaonique quasiment équivalent à celui du catalogue complet de la firme AIP (100 millions de dollars, promo comprise !), une durée de plus de 3 heures limitant le nombre de séances par jour, une sortie en contre-programmation durant le week-end familial de Pâques, une mauvaise communication quant au concept général (par exemple, plusieurs spectateurs ont quitté la salle sans savoir qu'il y avait un second métrage), voire même un

désintérêt flagrant de la part du grand public pour ce qui reste avant tout un hommage à un pan entier du cinéma américain désormais tombé aux oubliettes, ou tout simplement considéré avec dédain. La nécessité de sortir *Grindhouse* en deux temps sur les territoires étrangers pour le vendre sur le nom de ses deux réalisateurs vedettes fait donc office d'opération de la dernière chance, surtout pour un studio aussi récent que The Weinstein Company, dont les reins ne sont pas encore assez solides pour supporter un four aussi cinglant.

## ZOMBIES OR NOT ZOMBIES ?

Si *Boulevard de la mort* sort chez nous en premier (popularité de Tarantino et projection à Cannes obligent), il faudra cependant attendre le mois de septembre pour découvrir le segment de Rodriguez. Bien entendu, la séparation des deux métrages atténue la dimension post-moderne de l'expérience (les spectateurs américains ont même eu droit à des pubs pour des bars tex-mex fictifs servant de décors aux films !), mais *Planète terreur* ne devrait pas trop souffrir de cette décision, d'autant que sa conception n'est pas intimement liée au projet *Grindhouse*, mais date en fait de l'époque de *The Faculty* : « Je me souviens avoir dit à Elijah Wood et Josh Hartnett que le genre du film de zombies était mort depuis un moment, et qu'il n'allait pas tarder à revenir en force, précisément parce qu'il avait été absent des écrans pendant très longtemps » raconte le réalisateur. « Je leur ai dit que nous devions être les premiers à le faire revenir sur le devant de la scène, et j'ai commencé à écrire un script. Au bout d'une trentaine de pages, je leur ai montré leurs personnages, et tout le monde s'est pris de passion pour le scénario. Mais je ne savais pas vraiment dans quelle direction aller après cette introduction, je me suis donc concentré sur d'autres projets. Depuis, le genre est revenu à la mode avec des métrages comme *L'Armée des morts*, et je me suis mordu les doigts de ne pas avoir fait mon









film de zombies ! » Quelques *Spy Kids* et autre *Sin City* plus tard, Rodriguez décide de reprendre son idée en la modifiant, et fait de ses morts-vivants des personnes infectées par un dangereux virus du nom de DC2, récupéré sur le cadavre de Ben Laden et ramené aux États-Unis par des troupes menées par Bruce Willis. Toujours est-il que son intrigue foisonne de rôles, et que le fait de jouer sur les genres (zombies ou infectés ?) ne garantit pas au réalisateur la direction à prendre. Jusqu'au jour où... « J'avais besoin d'images fortes pour donner envie aux spectateurs de venir voir le film », raconte Rodriguez. « Un jour, j'étais coincé dans un embouteillage, et j'ai soudain eu un flash. Dans ma première version, le personnage de Cherry, incarné par Rose McGowan, avait une jambe de bois, et je me suis dit qu'elle allait la remplacer avec une mitrailleuse. Je l'imaginais en train de faire des mouvements sexy avec sa jambe. C'était une image tellement étrange... J'ai pensé que ce serait forcément du jamais vu pour les spectateurs. Et c'est cette idée qui m'a permis de terminer le scénario, car en tirant une force de ses faiblesses, Cherry devenait enfin l'héroïne que je cherchais à dépeindre dans mon film. » Et Rodriguez a raison sur un point : si l'image de Rose McGowan brandissant sa jambe armée n'a pas forcément attiré les spectateurs lambdas, elle est tout de même parvenue à unir les geeks les plus récalcitrants à ceux qui attendaient déjà le film la bave aux lèvres !

#### DU CONCRET

Il y a également d'autres raisons d'attendre le métrage et de penser que Rodriguez peut s'acheter une nouvelle conduite cinématographique avec *Planète terreur*. D'une part, son style définitivement cheap colle à l'esprit du projet. Ensuite, il s'agit du premier film du réalisateur tourné « en dur » (comprendre avec de vrais extérieurs et de vrais décors) depuis *Spy Kids*, ce

LE DOUBLE PROGRAMME NOUS  
EXPERIENCE TYPIQUEMENT AM-  
IMPORTANT DE LA PRESERVER







EST APPARU COMME UNE  
ERISAINNE, ET IL ÉTAIT  
DANS LES PAYS ANGLOPHONES.



qui devrait donner un peu de vie au résultat. Enfin, l'actrice Marley Shelton confirme la présence assez envahissante de Tarantino sur le plateau : « Quentin et Robert ont vraiment coréalisé *Planète terreur*. Le premier était souvent présent et prenait des notes tout le temps, pour ajuster les performances de chacun et changer les dialogues de temps à autre. Bien sûr, il rendait des comptes à Robert, mais il s'agit vraiment de leur bébé à eux deux. ». Rose McGowan renchérit quant à elle sur la complémentarité des deux cinéastes, d'autant qu'elle apparaît à la fois dans *Boulevard de la mort* et *Planète terreur* : « Robert est très calme et concentré, probablement parce qu'il pense déjà au montage quand il tourne. Le soir, une fois rentré chez lui, il peut monter ce qu'il a filmé dans la journée. Sur le plateau, toute l'équipe reste silencieuse et respectueuse. Ça m'a fait un peu peur au départ, mais je me suis adaptée. Du coup, j'ai mis du temps à me « décoincer » sur le tournage de Quentin, qui est à l'opposé total de Robert. Très bruyant et très fun ! ». Reste qu'un tournage en extérieur, de nuit, aux alentours d'Austin au Texas et avec un énorme casting, s'avère plus difficile à gérer que prévu. À tel point que ledit tournage sera suspendu pendant un mois entier, le temps que Rodriguez puisse reprendre sa vie en main (le réalisateur et sa femme et productrice attitrée Elizabeth Avellan se sont séparés durant cette période). De là à expliquer le budget inflationniste du film, il n'y a qu'un pas...

Sur cette double-page : Face aux infectés pustuleux et purulents de Rodriguez, de sacrées trognes du cinéma qu'on aime : Bruce Willis, Tom Savini et Michael Biehn.

#### POSTPRODUCTION DU POST-MODERNE ?

Même séparé du film de Tarantino, *Planète terreur* devrait offrir quelques frissons à ceux qui ont connu les peu ragoûtantes salles projetant des doubles programmes. Contrairement à *Boulevard de la mort*, le métrage de Rodriguez est numériquement marqué par l'épreuve du temps (des scratches et des brûlures de péloche ont été rajoutés en postprod) et sortira dans la même version qu'aux États-Unis, à savoir volontairement tronqué. Rodriguez s'explique : « Nous étions en plein montage de *Grindhouse*. Quentin allait me montrer un polar italien avec Oliver Reed quand il m'a précisé qu'il manquait une bobine dans sa copie. Pour lui, cela rendait le film très intéressant, car après la bobine manquante, il ne savait pas si le personnage de Reed avait couché avec la fille ou pas. Dans cette version, on sait juste qu'elle prétend que c'est le cas, et lui clame le contraire, ce qui sème le doute. Pourtant, le film fonctionne, même avec ces vingt minutes manquantes. Je me suis alors dit que c'était exactement ce que nous devions faire. Nous devions enlever une bobine de notre métrage. À un moment donné, le film saute, un encart indique l'absence de ladite bobine, et quand l'image revient, nous sommes déjà au troisième acte ! ». Gageons que l'édition DVD saura nous éclairer sur ce passage manquant. Passionné par l'idée du double programme, Robert Rodriguez aura même conçu quelques posters à usage exclusif de l'équipe du film en puisant son inspiration dans les centaines d'affiches qu'il possède : « Les posters des films d'exploitation étaient souvent bien meilleurs que les œuvres elles-mêmes. Mais notre but était de faire de bons films, des films qui font honneur à l'envie suscitée par nos affiches ! ». Ne reste plus qu'à attendre la sortie pour le découvrir.

Stéphane MOISSAKIS







TOUT DANS LA MOUSTACHE !

# MACHETE

Il est baraqué, il est tatoué, il porte ses couteaux en bandoulière et tue tous les empaillés qui lui passent sous le nez. Lui, c'est Machete, et vous l'avez sûrement déjà croisé au détour d'un film : en version hardcore (dans *Desperado*, où il se nommait encore Navajas, l'équivalent de « couteaux » en espagnol) ou en version Bisounours (dans les *Spy Kids*). Issu de l'imagination de Robert Rodriguez, Machete est incarné par cette bonne vieille trogne moustachue de Danny Trejo. « À l'époque de *Desperado*, en 1993, je me disais que Danny Trejo pourrait avoir sa propre franchise, un peu comme Charles Bronson dans les années 80, qui faisait alors un film par an », précise Rodriguez. « C'est avec cette idée en tête que j'ai créé le personnage de Machete, que j'imaginais bien en héros de mexploitation ! » L'idée aura fait son petit bonhomme de chemin pour devenir aujourd'hui l'une des quatre bandes-annonces (avec *Thanksgiving* d'Elia Roth, *Werewolf Women of the S.S.* de Rob Zombie et *Don't* d'Edgar Wright) diffusées pendant la projection de *Grindhouse* aux États-Unis. Celle de Machete devrait logiquement se retrouver devant chaque copie de *Planète terreur* en France. Et c'est bien évidemment la version hardcore qui nous est servie ici, puisque le fier Mexicain s'amuse à éventrer les malfrats, quand il ne se fait pas un malin plaisir de besogner la femme et la fille de l'un d'entre eux !

« Quand j'ai montré la bande-annonce de Machete à mes amis, ils m'ont dit que cela leur donnait vraiment envie de voir le long-métrage », explique le réalisateur. « Même Bob Weinstein voulait le voir, je me suis donc dit qu'il fallait faire ce film. » Il n'en faut pas plus pour lancer l'idée d'un direct-to-DVD mettant en scène les aventures sanglantes de Machete. En fait, le long-métrage lui-même racontera ce qui est dévoilé dans la bande-annonce. Sorte de mercenaire adepte de l'arme blanche, Machete est recruté par un homme d'affaires propre sur lui (Jeff Fahey) pour assassiner un sénateur prônant l'immigration choisie (ça ne s'invente pas !). Quand il se rend compte qu'il a été piégé, Machete décide de rendre les coups, avec l'aide de son frère (Cheech Marin), un homme d'église partisan du tromblon dans la trombine ! « En fait, Robert a déjà tourné l'équivalent de 40 minutes de métrage pour pouvoir monter la bande-annonce », explique Quentin Tarantino. « Dans le plus pur esprit du cinéma d'exploitation, je lui donnerais six jours de tournage supplémentaires pour emballer le film comme il se doit ! » Il faudra peut-être plus de temps à Rodriguez pour aboutir à un film en bonne et due forme, d'autant que le cinéaste possède un planning déjà très chargé. « Je vais tourner *Machete* en même temps que *Sin City 2* », avoue le réalisateur. « L'idée serait que le film soit prêt pour la sortie de *Grindhouse* en DVD. » Espérons que le bide du double programme de Rodriguez et Tarantino aux États-Unis ne mettra pas un frein à ce projet qui n'a déjà plus besoin de nous être vendu !

Stéphane MOISSAKIS





ACTUALITÉ SORTI LE 6 JUIN

**BOULEVARD DE LA MORT**  
DE QUENTIN TARANTINO

# MACADAM PSYCHO

Une bagnole aux allures de cercueil ambulancier, un boogeyman charmeur, des victimes aux courbes chialoupées et à la gouaille bien trempée, *Boulevard de la mort*, c'est tout ça, mais c'est aussi un bel exemple de concept totalement vampirisé par un réalisateur star-aussi cool qu'égocentrique.

Le projet a excité tous les geeks de la Terre pendant plusieurs mois : affiches somptueuses révélées piano piano, bandes-annonces survoltées dévoilant des images qu'on pensait réservées aux films fous des 70's, clique de réels en odeur de sainteté rattachée à l'affaire, le compte est bon, *Grindhouse* s'annonçait dantesque. « S'annonçait », car pour des raisons obscures de distribution, le concept de double programme à l'origine même du métrage s'est vu dynamité sans sommation. Premier rescapé de cette scission dommageable, Quentin Tarantino tire son épingle du jeu grâce à son aura culte, et bénéficie d'un traitement de faveur lui permettant de sortir son *Boulevard de la mort* en grande pompe sur le territoire européen. Présentation à Cannes en compétition officielle (1), version gonflée d'une vingtaine de minutes par rapport au montage américain, soutien médiatique parfois risible (on a lu presque tout et n'importe quoi sur le slasher, genre abordé ici par Tarantino (1)), la machine *Grindhouse* a beau fonctionner sur un seul de ses poulains, elle tente coûte que coûte de ne pas réitérer l'échec retentissant qu'elle a connu au box-office américain. Victime désignée de cette séparation, Robert Rodriguez fait profil bas et attend son tour sans sourciller. Est-ce le début d'un clash entre les deux frères de pellicule autrefois si complices ? Possible, si on en croit certaines rumeurs et la

mine déconchite de Rodriguez durant la conférence de presse du film à Cannes. En même temps, se la jouer solo sur une idée portée à quatre bras, ce n'est pas très sport, n'est-ce pas Quentin ? Mais, si l'on peut condamner cet opportunisme pas très finaud (et apparemment récurrent dans la carrière de Tarantino), force est d'admettre que le résultat a de la gueule, et tient en parole ses promesses. Au rayon des déceptions notables, on remarquera l'absence des faux trailers fantasmagiques pondus par Rodriguez, Rob Zombie, Eli Roth et Edgar Wright. Dommage, une de ces gourmandises bis n'aurait fait de mal à personne en début ou fin de métrage... On regrettera aussi que Tarantino n'ait pas suivi à la lettre le cahier des charges prévu. Ainsi, les deux films *Grindhouse* devaient être bardés de faux raccords, de désynchronisations sonores, de rayures d'image ou de jump cut intempestifs afin de coller le plus fidèlement possible aux œuvres de référence. Au final, le réalisateur de *Kill Bill* ne respecte la règle qu'au début du métrage, et trahit sans vergogne l'esprit bicolé qui devait habiter son film tout du long. Mais si Tarantino ne peut s'empêcher de céder à la logorrhée de ses personnages (certains dialogues sont parfois horripilants), il cadre ses interprètes avec un amour sans borne, iconisant son anti-héros (Kurt Russell, inquiétant, magnétique, sublime (2)) et son arme absolue (sa voiture à





l'épreuve de la mort. Les fameuses bloody girls du film sont elles aussi shootées avec une sensualité et un érotisme très personnels : si Russ Meyer aimait les poitrines et Tinto Brass les postérieurs, Tarantino, lui, préfère les pieds. C'est à partir d'un esprit fun et détendu que notre réalisateur fait évoluer ses protagonistes jusqu'à un monumental point de rupture : un crash full frontal entre une petite voiture mignonnnette remplie de filles en furie et l'engin de mort de Kurt Russell lancé à toute berzingue. Régulé avec inventivité (la scène compte autant de points de vue que de victimes) et un souci du détail morbide (les chairs se déchirent dans une orgie de métaux et d'organes made in KNB), ce monument de tuerie bitumée est sans conteste LE grand choc de **Boulevard de la mort**. Dans sa deuxième partie, le film ploie sous quelques gimmicks tarantiniens redondants (un passage en noir et blanc très moche, une conversation cinéphilique et vaine entre pimbèches dans une cafétéria), mais regorge encore une fois de morceaux de bravoure référentiels titillant la fibre émotionnelle du cinéphage. Arrivée de Kurt sur un rock de Willy DeVille tiré de la B.O. de **Cruising**, séquence voyeuriste à la De Palma bercée par les sonorités morriconiennes de **L'Oiseau au plumage de cristal**, poursuite finale convoquant tous les classiques du car-chase flick (**Point limite zéro**, **Larry le dingue**, **Mary la garche**, **The**

**Driver**, 60 secondes chrono, **Macadam à deux voies**...) et ultime image purement grindhouse donnent clairement le ton de ce second chapitre bien plus énergique. Alors si l'on peut reprocher à Tarantino sa propension à tirer la couverture et à se regarder filmer, dans **Boulevard de la mort**, il n'a pas oublié le principal : faire jouir le spectateur et imprimer ses réflexes d'images inoubliables.

Fausto FASULO

(1) On a pu, entre autres, lire que **Massacre à la tronçonneuse** était un slasher, et que Tarantino rendait hommage à la série Z dans **Boulevard de la mort** !

(2) À noter que Mickey Rourke était pressenti pour endosser la veste du boogeyman cascadeur. Le mystère plane sur la défection de l'acteur, et même Tarantino évacue le problème quand on lui pose la question.

**DEATH PROOF** USA, 2006. REAL. SCEN. ET DIR. PHOT. QUENTIN TARANTINO. MUS. DIVERS. PROD. ELIZABETH AVELLAN, ROBERT RODRIGUEZ, ÉRICA STEINBERG ET QUENTIN TARANTINO POUR DIMENSION FILMS, A BAND APART, EYETRONICS USA, RODRIGUEZ INTERNATIONAL PICTURES, TROUBLEMAKER STUDIOS ET THE WEINSTEIN COMPANY. INT. KURT RUSSELL, MELISSA ARCARO, ZOE BELL, ROSARIO DAWSON, OMAR DOOM, VANESSA FERLITO, SYDNEY TAMIJA POITIER... DUR. : 1H50. DIST. : TFM DISTRIBUTION. SORTI LE 6 JUIN 2007.





entretien

## QUENTIN TARANTINO

RÉALISATEUR, SCÉNARISTE

TROIS ANS APRÈS KILL BILL : VOLUME 2, QUENTIN TARANTINO REVIENT SUR LA CROISSETTE AVEC SA VISION GLOBALE DU CINÉMA D'EXPLOITATION. ÉCOUTONS CE QU'IL A À DIRE SUR LE SUJET !

## À propos du casting féminin

« J'ai des amis hommes, mais ces dernières années, j'ai plus facilement entraîné avec un groupe de jeunes femmes. J'ai eu le droit d'entendre leurs sujets de conversations, de rire à leurs vanes et de constater leur camaraderie. En fait, la plupart des femmes dans le film sont inspirées de personnes que je connais. Quand j'ai commencé à écrire *Boulevard de la mort*, je savais que je voulais suivre ce groupe de filles. Je suis écrivain, c'est mon métier de m'immerger de ce que je vis. Après, il faut bien que j'en tire quelque chose. Dans le cas présent, j'aimais l'idée de faire une véritable série B montrant des femmes fortes capables de prendre les devants. Comme mon film utilise la structure très codifiée d'un slasher, on retrouve forcément un troisième acte dans lequel les filles les plus balaises s'en prennent au croquemitaine pour lui botter le cul. »

## À propos du cinéma d'exploitation

« Ce que j'aime dans les films d'exploitation, c'est qu'à un moment, les personnages finissent par compter. Ils rendent le film crédible, quel que soit le postulat de base, aussi extravagant soit-il. D'un coup d'un seul, on s'attache à eux, et on commence à en avoir quelque chose à foutre. Chaque fois que je montre un film d'exploitation à un ami, je lui demande explicitement de ne pas prendre le film de haut, mais au contraire de se laisser faire et de s'amuser avec lui. Si on résiste à la tentation de ridiculiser ces films, on peut vraiment être surpris par ce qu'ils proposent. »

## À propos du concept de Grindhouse

« Je me suis rendu compte que je n'avais jamais réalisé de film d'exploitation auparavant. Et pendant le tournage, je ne pouvais m'empêcher de me demander quelle aurait été ma façon de procéder si j'avais été en 1977 et que j'avais seulement 20 jours pour boucler le métrage. Et ça m'a fait penser aux films que j'aurais pu faire si j'avais été cinéaste dans les années 70. Le concept de *Grindhouse* me permet de caresser l'idée de faire un blaxploitation ou un western spaghetti, et cela sans avoir à reinventer le cinéma pour y parvenir. Je n'ai plus qu'à le faire ! »

## À propos des sous-genres

« C'est amusant, parce que les gens pensent que je réfléchis en terme de genres. Par exemple, ils s'imaginent que je passe mon temps à me demander quel genre de film je n'ai pas encore fait, mais je ne fonctionne pas comme ça. Je fonctionne en terme de sous-genres, en fait ! Par exemple, tout le monde s'accorde à dire que le film de Robert Rodriguez est un film de zombies, mais c'est faux. En fait, il s'agit d'un film d'infectes, qui est un genre à l'intérieur du genre « zombie ». Ce n'est pas tout à fait la même chose, même s'il est vrai qu'ils appartiennent à une catégorie similaire. »

## À propos du « Quentinverse »

« Avec *Kill Bill*, j'ai créé un univers proche du fantastique. De la sorte, je pouvais faire intervenir une séquence animée, ou alors montrer que les avions pos-

LE CONCEPT DE GRINDHOUSE ME PERMET DE CARESSER  
QU'UN WESTERN SPAGHETTI, ET CELA SANS AVOIR À REI







## ISTE ET DIRECTEUR PHOTO GLORIOUS BASTARD

sèdent des emplacements pour ranger son sabre. Il n'y a rien de tout cela dans **Boulevard de la mort**. C'est un film ancré dans la réalité. Ici, Stuntman Mike pourrait très bien croiser Butch, le personnage de Bruce Willis dans **Pulp Fiction**, ou alors n'importe lequel des personnages de **Reservoir Dogs** encore vivants. En fait, il serait impossible de faire une référence à **Pulp Fiction** et **Reservoir Dogs** en tant que films, parce qu'ils n'existent pas dans mon univers. Au contraire, ce qu'ils racontent ne tient pas de l'ordre du cinéma, mais s'est vraiment déroulé. Tout comme c'est le cas dans **Boulevard de la mort**. Il est parfaitement possible de prendre une voiture et de lui faire accomplir les cascades du film. Il n'y a rien de fantaisiste à cela, et aucun des personnages féminins ne rencontrerait Bill ou la Mariée, parce qu'ils ne font pas partie du même univers. »

### À propos de la version européenne

« Nous avons d'abord monté **Boulevard de la mort** dans sa version complète, sa version « artistique », si vous préférez, celle qui a été projetée à Cannes. Ensuite, pour obtenir la version montrée en double programme aux États-Unis, j'ai agi comme si j'étais un producteur de série B qui devait charcuter le film pour pouvoir le diffuser dans les drive-in. En gros, j'ai fait le métrage que je voulais faire, et ensuite, je l'ai transformé en gros film d'exploitation ! »

Propos traduits et mis en forme par Stéphane MOISSANIS

Ci-dessus, de gauche à droite : Le crash atomique et gore du film.

Stuntman Mike (Kurt Russell) séduit la belle Jungle Julia (Sydney Tamiia Poitier).

Ci-contre : Shanna (Jordan Ladd), après l'accident... Miami !

L'IDEE DE FAIRE UN BLAXPLOITATION  
NVENTER LE CINEMA POUR Y PARVENIR



entretien

## KURT RUSSELL ACTEUR CALL ME MIKE !

DE PLUS EN PLUS RARE EN SALLES (DIX FILMS EN DIX ANS, DONT TROIS COMÉDIES FAMILIALES INÉDITES CHEZ NOUS !), KURT RUSSELL REVIENT TEL QU'ON L'AIME, À SAVOIR DANS UN RÔLE « BADASS » CONVENANT PARFAITEMENT À SON CHARISME BURINÉ. ENFIN !

## À propos de son rôle dans Boulevard de la mort

« J'étais en vacances à Tahiti quand j'ai reçu un message de Freddy Rodríguez, avec qui je venais de tourner le remake de *L'Aventure du Poséidon*. Il me racontait qu'il était en train de tourner le film de Robert Rodriguez, et qu'il avait entendu dire que Quentin Tarantino allait m'appeler pour me proposer un rôle dans son propre film. Quand il m'a parlé du concept de double programme, j'ai trouvé ça intéressant, mais il me prévenait également que d'autres acteurs étaient en lice pour le même rôle, notamment Mickey Rourke et Ving Rhames.

J'ai immédiatement saisi l'essence du personnage, et quand j'ai enfin reçu les messages de Quentin, je lui ai répondu qu'il était temps qu'on collabore ensemble. Quentin connaît mon travail sur le bout des doigts, et c'est quelqu'un que j'admire vraiment, mais j'avais une certaine appréhension à l'idée de travailler avec lui. Non pas à cause de son talent, mais simplement parce qu'il arrive qu'on veuille vraiment travailler avec un réalisateur, mais pas sur n'importe quel rôle. Par exemple, je n'aurais pas aimé faire le joyeux drille chez Sam Peckinpah, avec lequel j'aurais pourtant adoré tourner. Quand j'ai fini par lire le scénario, j'étais soulagé de

me dire que le rôle convenait non seulement à mes attentes, mais que je convenais également au rôle. J'ai accepté de faire le film immédiatement après, en disant à Quentin que c'était où il voulait et quand il voulait ! »

## À propos de son image

« À une époque, j'ai eu la possibilité de me façonner une image durable, indélébile même, mais j'ai tout fait pour l'éviter. Je savais qu'en faisant ça, je me couperais de certains rôles intéressants. Et pourtant, ça m'a coûté de fonctionner de la sorte, car je n'ai jamais vraiment fait partie d'une certaine communauté. En fait, personne n'arrive à me cerner, encore aujourd'hui. Chaque fois que je travaille sur un film, quel qu'il soit, les gens de l'équipe viennent me voir pour me dire qu'ils s'attendaient à une personnalité différente. Aujourd'hui encore plus qu'avant, je ne me soucie plus de mes choix en termes de carrière. Je peux obtenir un premier rôle ou jouer seulement trois lignes, si j'ai envie de le faire, je le fais ! »

## À propos du remake de New York 1997

« Quand les gens viennent me voir et me disent que j'ai joué Snake Plissken, je réponds que ce n'est pas le cas : j'ai créé Snake Plissken, point barre ! Et je ne ferai certainement pas de caméo dans le remake avec Gerard Butler, c'est hors de question. Je suis Plissken, c'est tout. Ce serait comme si Sean Connery venait faire une pantofole à chaque fois qu'un petit nouveau endosse le rôle de James Bond. Une chose est certaine : notre version sera toujours là, et ce remake sera clairement comparé au travail que John Carpenter et moi avons accompli ! »

Propos traduits et  
mis en forme  
par Stéphane  
MOÏSSAKIS







## interview **TRACIE THOMS ET ZOE BELL** ACTRICES **DEATH CONZESSES**

RELATIVEMENT INCONNUES, TRACIE THOMS ET ZOE BELL PRÊTENT LEURS TRAITS À DEUX DES QUATRE HÉROÏNES DU DEUXIÈME SEGMENT DE **BOULEVARD DE LA MORT** (À VOS CALCULETTES). APRÈS SON RÔLE HARDCORE DANS **DESCENT**, LA PREMIÈRE Y INCARNE UN HOMMAGE VIVANT À LA BLAXPLOITATION, TANDIS QUE LA SECONDE, CASCADEUSE DE GRAND TALENT ET DOUBLURE D'UMA THURMAN SUR **KILL BILL**, JOUE SON PROPRE RÔLE. AVANT MÊME LA PREMIÈRE QUESTION, ROSARIO DAWSON PASSE PAR LÀ, L'OCCASION POUR ZOE BELL DE LUI METTRE LA MAIN AU CUL, ET DE S'ÉCRIER : « OOPS, DÉSOLÉE, J'AI MIS MON DOIGT DIRECTEMENT DANS TON TROU... ». HOLLYWOOD GLAMOUR, QUOI !

***Vous faites preuve d'une sacrée complicité à l'écran, mais c'est probablement grâce à Quentin, et peut-être vous détestez-vous en réalité...***

T.T.: On ne se supporte pas !

Z.B.: Le simple fait d'être assise à côté d'elle est insupportable.

T.T.: Elle pue ! Plus sérieusement, l'alchimie à l'écran n'a rien de faux, elle est même réelle. Et puis, Zoe joue son propre rôle, ou une version vierge d'elle-même, donc...

Z.B.: Nous avons découvert que nous aimions bien travailler ensemble, même lorsque nous ne répétons pas. Nous avons pas mal de trucs en commun.

T.T.: C'est typique de Quentin. Il choisit le cast en fonction de l'alchimie qui, d'après lui, s'en dégagera. (À Zoe) Je t'aime bien, ma fille, tu sais.

Z.B.: Tu n'es pas si mal non plus...

***Il y a un paquet de dialogues dans Boulevard de la mort, encore plus que dans les autres Tarantino. Y'a-t-il une part d'improvisation ?***

T.T.: 99 % des dialogues étaient écrits. Il a fallu durement négocier pour changer un ou deux mots.

Z.B.: C'est intéressant de travailler avec quelqu'un pour qui les dialogues sont si importants...

T.T.: Moi, je suis plutôt habituée aux rôles avec des dialogues relativement rigides, de par mon expérience au théâtre. On n'improvise pas sur du Shakespeare...

Z.B.: Ah ah, une impro sur Shakespeare !

T.T.: Je me sens plutôt à l'aise au sein d'une structure établie.

***Mais cette obsession du dialogue parfait chez Tarantino vous laisse-t-elle quand même un peu de marge pour développer vous-même votre personnage ?***

T.T.: Oui, Quentin a un tel talent d'écriture qu'il est très agréable de se balader dans cet univers. Ses dialogues sont un peu comme de la musique : ils ont une certaine mélodie.

Z.B.: Il y a beaucoup de discussions entre Quentin et les acteurs, sur le passé des personnages, les relations qu'ils entretiennent entre eux. En fait, Quentin changerait volontiers quelques passages, mais c'est souvent nous qui ne voulons pas !

***Zoe, vous avez fait des milliers de cascades auparavant...***

Z.B.: (exagérant le ton) Oui, des milliers !

***Peut-être même des millions... Avez-vous considéré le fait de jouer la comédie comme votre ultime cascade ?***

Z.B.: En effet, c'est certainement l'un des trucs les plus difficiles que j'aie eu à faire. Il a fallu que je sorte de ma « zone de confort » habituelle. Mais une fois ceci fait, ça m'a bien fait déliner.

***Vous bottez le cul de Kurt Russell dans le métrage. N'avez-vous donc pas honte de vous en prendre à une telle icône ?***

T.T.: Nous en sommes fières ! C'est un tel salaud dans **Boulevard de la mort** que nous sommes plutôt contentes de nous. (rires) Kurt est incroyable, c'est un cascadeur né. Il a fait tellement de films d'action qu'il appréhende les cascades de façon tout à fait naturelle. Mais j'avoue que c'est assez marrant de se réveiller le matin et de se dire « Qu'est-ce que je dois faire aujourd'hui ? Ah oui, botter le cul de Kurt Russell ! » et d'aller au boulot !

***Il s'est à ce point impliqué dans les cascades ?***

Z.B.: Kurt et moi avons fait un paquet de nos propres cascades, notamment plusieurs scènes de poursuite en voiture et de baston. C'est un pilote incroyable.

T.T.: Il a été pilote de course...

Z.B.: C'est appréciable de tourner les cascades avec les vrais acteurs plutôt qu'avec des doublures, ça permet de mieux se fondre dans son personnage. En fait, quand on conduit, on ne pense plus trop à jouer la comédie.

T.T.: Le tournage de la scène de poursuite a duré six semaines, et parfois, je me mettais réellement à paniquer. Quand je voyais Zoe accrochée au capot comme ça, je me disais : « Mon dieu, je ne pourrai jamais la sauver ! ». Je ne m'y attendais pas, contrairement à Quentin.

***Avant le tournage, Tarantino vous a demandé de visionner des films grindhouse. Étiez-vous familières de ce genre ?***

Z.B.: J'en ai vu quelques-uns, mais je ne suis pas une aficionada comme Quentin. Il m'a vraiment éduquée, en quelque sorte. Il m'a montré beaucoup de bandes-annonces, et des trucs comme **Point limite zéro**. Il a organisé des séances de visionnage chez lui, 2h30 de bandes-annonces d'un coup...

***C'était un cauchemar pour vous ?***

T.T.: C'était plutôt marrant, en fait ! En plus, avant de projeter un film, il fait toujours une petite présentation, ce qui est cool.





ACTUALITE SORTIE LE 13 JUIN





# DANS MA PEAU

## A L'INTERIEUR

DE JULIEN MAURY ET ALEXANDRE BUSTILLO

Oubliez tout ce que vous avez pu voir comme « films de genre » français, et préparez-vous à prendre en pleine gueule le thriller d'épouvante le plus radical jamais produit dans notre pays. Plus qu'une réussite : une date dans l'Histoire du cinéma d'horreur !

Le défi était de taille : donner au cinéma français son premier VRAI film d'horreur. **Haute tension** l'avait déjà brillamment relevé, sans toutefois tenir toutes ses promesses. C'est dire avec quelle impatience on attendait cette nouvelle tentative, a fortiori quand on sait que le scénariste et coréalisateur d'**À l'intérieur**, Alexandre Bustillo, a toujours ardemment défendu ce genre lorsqu'il officiait au sein de Mad Movies. Ce qui nous oblige, par ailleurs, à être totalement objectifs !

Mais voilà : **À l'intérieur** n'est pas seulement qu'un « bon premier film ». C'est tout simplement le meilleur premier long-métrage français qu'on ait vu depuis des lustres, et surtout un film d'horreur tétanisant, qui le propulse d'emblée au sein même d'une Olympe occupée par des œuvres aussi extrêmes que **Wolf Creek** ou **Hostel**, à la différence près que la violence est ici poussée à un tel degré qu'elle en devient lyrique. Dès lors, on songe aux outrances gore du bis italien, d'autant que le métrage rend fréquemment hommage au giallo (et, par extension, au **Halloween** de Carpenter), que ce soit à travers le choix des éclairages et des décors ou le modus operandi des meurtres. Avec quelque chose en plus : l'émotion. Car loin de n'être qu'un shocker gore où le sang gicle telle une éjac' faciale, **À l'intérieur** est avant tout une histoire, un conte pour adultes d'une tristesse abyssale où la souffrance règne en maîtresse absolue.

Le ton est donné dès l'ouverture : un accident de la route, un père qui meurt avant de voir naître son enfant, tandis que Sarah (Alysson Paradis), sa compagne, seule survivante du crash, se retrouve seule et traumatisée, enceinte d'une petite fille. Quelques mois plus tard, le soir du réveillon, alors qu'elle est sur le point d'accoucher, elle reste seule dans son pavillon de banlieue en attendant qu'on vienne la chercher à l'aube pour se rendre à la clinique. Rongée par le chagrin et la solitude, elle souffre en silence. C'est alors qu'une femme (Beatrice Dalle) sonne à la porte : vêtue de noir, le regard vénéneux, elle veut entrer. Pour arracher à Sarah le bébé qu'elle porte...

Dès qu'elle parvient à pénétrer dans la maison, la folie et la fureur se déclenchent, avec une brutalité inouïe. On est alors plongé tête la première en plein survival, sur un rythme n'autorisant aucun répit, si ce n'est celui apporté par des interventions

extérieures qui se soldent toutes par un bain de sang, avant qu'une révélation finale ne vienne totalement modifier notre perception des personnages. Et si ceux-ci sont aussi crédibles, c'est parce qu'ils sont incarnés par deux actrices incroyables. Beatrice Dalle est une ogresse sanguinaire terrifiante, quelque part entre la Barbara Steele du **Masque du démon** et le Pinhead de **Hellraiser**, et déploie sa présence spectrale avec une gestuelle hypnotique rappelant celle de Michael Myers dans **Halloween**. Quant à Alysson Paradis, dont c'est ici le premier grand rôle, elle porte littéralement le film sur ses gracieuses épaules avec une hargne, un naturel et une justesse qui font d'elle la comédienne la plus prometteuse apparue depuis... Beatrice Dalle, justement ! Passant du statut ingrat de victime terrorisée à celui d'amazone guerrière, elle atomise – en un seul métrage – la totalité des jeunes actrices françaises, dans un rôle d'une exigence émotionnelle et physique apte à en refroidir plus d'une.

Comme tout premier long, le film n'est bien sûr pas parfait : les dialogues auraient gagné à être plus travaillés, le carnage final manque un peu d'ampleur, mais les autres maladresses sont tuées dans l'œuf alors même qu'on les découvre. La preuve d'une écriture très rigoureuse et d'une mise en scène précise et verrouillée à bloc, dont les prouesses visuelles ne sont là que pour servir l'histoire, par ailleurs riche en moments de pure malice et de tension : l'infirmière qui parle à Sarah à la clinique, les rencontres entre « La Femme » et la police ou le patron de Sarah... De l'humour ? Non. Et c'est justement ce qui permet au film d'être plus qu'un thriller, plus qu'un drame : une tragédie. Une de celles qui ne sont citées que dans les faits-divers, alors que l'enfer s'y est déchaîné avec ses torrents de sang et de larmes. Et **À l'intérieur**, dans son réalisme effrayant, va jusqu'au bout des ténèbres, celles dont on ne revient jamais.

Cédric DELLEEE

FRANCE, 2007. REAL : JULIEN MAURY ET ALEXANDRE BUSTILLO. SCÉN : ALEXANDRE BUSTILLO. DIR. PHOT : LAURENT BAKES. MUS : FRANÇOIS-EUDES CHANFRAULT. PROD : VERANE FREDIANI ET FRANCK RIBIERE POUR LA FABRIQUE DE FILMS. INT : ALYSSON PARADIS, BEATRICE DALLE, NICOLAS DUVAUCHELLE, FRANÇOIS REGIS MARCHASSON... DUR : 1H20. DIST : LA FABRIQUE DE FILMS. SORTIE LE 13 JUIN 2007.





# INTERVIEW

## JULIEN MAURY RÉALISATEUR ALEXANDRE BUSTILLO RÉALISATEUR ET SCÉNARISTE **YOUNG GUNS**

ILS SONT JEUNES, ILS SONT BEAUX, ET GENTILS COMME TOUT. JULIEN MAURY, RÉALISATEUR, ET ALEXANDRE BUSTILLO, SCÉNARISTE ET CORÉALISATEUR, NOUS LIVRENT TOUS LES SECRETS DU TOURNAGE COMMANDO DU THRILLER LE PLUS DARK ET LE PLUS HARGNEUX DU CINOCHÉ FRANÇAIS.

Sur cette double-page :  
Chairs meurtries  
et perforations en  
tous genres... Le  
gore à l'italienne  
renaît de ses  
cendres... en  
France !

Quel a été votre parcours avant de réaliser **À l'intérieur** ?

J.M. : Je suis sorti de l'ESRA à Paris et je me suis mis à bosser pour la télé comme technicien de plateau, sur *Un gars une fille*, par exemple. Ça avait beau être alimentaire, ça m'a permis de me faire la main, de manipuler des caméras. Et puis j'ai eu envie de réaliser, j'ai donc commencé à tourner des courts-métrages autoproduits avec mes potes. Il y en a un qui a vraiment bien marché, qui s'appelle *Pizza à l'œil*, et grâce auquel j'ai pu trouver un agent.

A.B. : Ben, moi, j'ai eu mon Bac ! Après, j'ai fait des études de cinéma en fac jusqu'à la maîtrise, mais je n'ai pas été admis en DEA. Bon, je m'étais déjà un peu fait

remarquer, vu que mon sujet de fin de DEUG était la nécrophilie au cinéma, ça a dû jouer un peu... Après, j'ai été projectionniste et j'ai commencé à écrire dans *Mad Movies*. J'ai ensuite arrêté la projection pour me consacrer entièrement au journalisme et à l'écriture de mes projets, dont un qui a beaucoup plu à Canal +. Ils m'ont demandé de le développer, mais finalement, je me suis grillé tout seul, parce qu'entretemps, je leur avais envoyé un autre script racontant l'histoire d'une tueuse en série âgée de cinq ans qui se masturbe avec des oiseaux et assassine sa grand-mère paralysée à coups de fourchette. Ça les a tellement faits flipper qu'ils m'ont appelé pour me dire d'arrêter de leur envoyer des trucs ! Mais ça me motivait qu'on me dise que mes idées étaient trop trash. Ensuite, j'ai écrit un *survival* qui se déroulait entièrement dans un parking souterrain, et ça m'a permis, à moi aussi, de trouver un agent. C'est d'ailleurs avec lui que nous avons développé **À l'intérieur**. C'est un ami commun







qui nous a présentés, parce que Julien aimait bien ce que j'écrivais dans *Mad*. J'avais déjà terminé une première version d'**À l'intérieur**, et je cherchais un jeune réalisateur apte à le mettre en scène, parce que ça permettait de présenter le projet aux producteurs comme un vrai package, avec un script, un réal... Et j'avais adoré **Pizza à l'œil**, avec ce plan-séquence hallucinant où un mec est défenestré et où la caméra le suit dans sa chute tout le long de la façade d'un immeuble pour arriver sur la montre du livreur de pizza ! Je me suis dit : « Ce mec, avec 150 euros, il fait mieux que Tsui Hark dans *Time and Tide* ! » J'ai tout de suite compris que c'était lui qu'il me fallait, nous nous sommes très vite liés d'amitié, et voilà.

**À l'intérieur est typiquement le genre de projet qui effraie les producteurs français, comment êtes-vous parvenus à trouver l'argent pour le monter ?**

A.B. : Tout est allé très vite. Grâce à notre agent d'abord, Lionel Amant, qui l'a proposé à La Fabrique de Films, qui souhaitait s'investir dans le cinéma de genre. Ça leur a plu, et du coup, le montage financier s'est fait très rapidement, même si nous n'avons pas eu l'aide des chaînes de télé, puisqu'elles ne financent que des films suscepti-

bles d'être diffusés en prime-time. En fait, il s'est passé un an entre le moment où nous avons commencé à chercher un producteur et le début du tournage. Pour ce qui est de l'écriture, j'ai bossé dessus à temps plein pendant un mois et demi, et pendant que notre agent démarchait les prods avec cette première version, nous avons continué à travailler sur le script avec Julien.

**Julien, tu as donc collaboré activement au scénario, en fait ?**

J.M. : Comme il y a une vraie émulation entre Alexandre et moi, nous nous sommes réunis pour des sessions de travail où chacun apportait ses idées, même si c'est Alexandre qui mettait tout sur le papier ensuite. Donc, oui, il y a sans doute un peu de moi dans cette histoire...

A.B. : Julien a eu un vrai apport scénaristique, la scène d'ouverture où l'on voit le crash de la voiture avec la réaction du bébé, c'est à lui qu'on la doit, pour ne citer que celle-là.

**La production vous a-t-elle imposé des choses que vous ne souhaitiez pas faire, ou demandé d'en retirer ?**

J.M. : Non, ça a été une vraie collaboration, et ils n'ont

jamais mis de veto sur le script ou la violence. Ils nous ont même encouragés à ne pas du tout tenir compte des réactions de rejet que ça pourrait provoquer, et à nous concentrer sur la crédibilité des rapports entre les personnages.

#### ATTENTION SPOILER

A.B. : Les seules limites au niveau de la violence sont celles du script, et ils l'ont très bien compris. Et puis il aurait été mensonger de vendre un film avec une telle accroche (« *Ouvre-moi ta porte que je t'ouvre le ventre* ») pour qu'à l'arrivée, ce ne soit pas dans le métrage. Par contre, à l'origine, la fin était différente, mais comme personne ne la comprenait, nous ne l'avons pas utilisée. On y voyait une adolescente, la fille de Sarah en fait, qui venait sonner à la porte de la maison comme le fait *La Femme* au début du film, et qui s'avancait religieusement, dans un silence de mort, pour contempler l'escalier où était morte sa mère et où elle était née quinze ans plus tôt. Mais la fin actuelle nous convient parfaitement.

**Comment s'est déroulée la phase du casting ?**

A.B. : Pour Sarah, nous voulions vraiment une jeune







inconnue. Nous avions une liste de noms, mais nous avons essayé plusieurs refus, il y en a même une qui nous a jeté le scénario à la queue ! Puis nous avons rencontré Alysson Paradis, et ça n'a même pas été la peine de lui faire passer des essais : dès que nous l'avons vue, nous avons su qu'elle était parfaite pour le rôle. Elle a ce côté « girl next door » qui permet de s'identifier immédiatement au personnage. Rien à voir avec les habituelles bimbo de films d'horreur. Pour Béatrice Dalle, étant donné que nous avions un petit budget et que nous n'avions rien fait avant, nous n'osions même pas en rêver. Au départ, on voulait Sylvia Kristel, qui a refusé pour plein de raisons. Dalle, pour nous, c'était inaccessible, même si son nom avait été évoqué. Mais nos producteurs ont trouvé le moyen de lui faire passer le script directement, et elle a appelé pour dire qu'elle était intéressée. La rencontre a été un bonheur, c'est une femme adorable, rien à voir avec l'image qu'elle tréballe. Elle fonctionne au feeling : s'il n'y en a pas, elle ne fait pas le film. Comme le courant est bien passé... On est tombé amoureux, quoi !

#### Par quels films avez-vous été influencés dans vos choix de mise en scène ?

A.B. : Mort un dimanche de pluie, Calvaire, Halloween bien sûr, le giallo, mais aussi Jeepers Creepers, pour le personnage de La Femme qui renifle des vêtements avant de passer à l'attaque... Mais notre référence directe, c'est Haute tension, parce que c'est gore, décomplexé, et réalisé par de vrais fans du genre. C'est aussi pour ça que nous voulions travailler avec Baxter, le monteur d'Alexandre Aja. Il a le sens du rythme adéquat, et pas question pour nous d'avoir un montage ultra-cut à la Saw, nous voulions quelque chose de très posé tout en étant très efficace. Et pour ça, il n'y a pas meilleur que lui.

J.M. : De toute façon, vu qu'on aime le genre, le film est forcément bourré d'influences. Mais nous n'avons pas tenté de reproduire quoi que ce soit. C'est plutôt quelque chose qui est ancré en nous et ressurgit sous différents aspects, que ce soit dans la mise en scène, le choix des costumes...

#### Où s'est déroulé le tournage ?

A.B. : Nous avons fait un casting de maisons, et nous en avons trouvé une à Plaisir, en banlieue parisienne, qui était très proche de celle que nous avions imaginée. Le seul truc, c'est que tout était inversé par rapport au story-board. C'était un vrai casse-tête, parce qu'il fallait préparer chaque plan en tenant compte du fait que ce qui était dessiné à droite se retrouvait à gauche, etc.

#### Comment vous êtes-vous réparti les tâches au niveau de la réalisation ?

A.B. : Nous avons tourné toutes les scènes ensemble. Il y a une telle entente entre nous que ça n'a jamais posé le moindre problème. Et puis, nous avons été aidés par notre chef-op' Laurent Barès, auquel nous nous référons constamment pour tel cadre ou tel plan. Nous avons donc travaillé main dans la main tous les trois. Nous n'allions pas débouler en étant ultra-directifs et sourds aux suggestions alors que c'était notre premier film ! Il y a eu la même collaboration avec les actrices, qui ont beaucoup apporté à leurs personnages.

#### Quelle a été la scène la plus difficile à tourner ?

A.B. : Sans hésiter, celle dans l'escalier, à la fin. Nous devions la filmer en deux jours, mais nous n'avons eu qu'une journée, la dernière du tournage dans la maison. Les conditions étaient effroyables : nous étions épuisés, Béatrice commençait à vraiment souffrir sous le maquillage, Alysson avait le dos fracassé à force d'être allongée sur les marches, nos pieds collaient au faux sang répandu dans toute la pièce... En outre, tout le film n'a été shooté qu'avec une seule caméra HD, ce qui est très contraignant. Mais c'est notre petite victoire à nous...

#### Avez-vous coupé des scènes importantes au montage ?

A.B. : Nous en avons raccourci quelques unes, dont une scène d'« exploration » avec un plan séquence. Notre monteur nous a gentiment fait comprendre que c'était très beau, mais qu'on se faisait royale-

ment chier ! Et puis, nous avons modifié la mort d'un des personnages, qui était un hommage direct au 13<sup>ème</sup> quartier. Mais comme au final, ça ressemblait plus à Donjons & dragons qu'à du McTiernan, on a préféré la virer !

#### Comment situez-vous À l'intérieur par rapport à la vague actuelle de films très violents comme Saw ou Hostel ?

A.B. : Je ne pense pas qu'on soit dans le même registre. Il n'y a pas de contexte sexuel, ni de tortures, à l'instar des métrages que tu cites qui sont, comme Massacre à la tronçonneuse dans les années 70, le reflet de la société dans laquelle nous vivons. À l'intérieur est conçu comme une légende urbaine, un conte macabre, qui de réaliste devient surréaliste, voire onirique. Et notre intention était de faire basculer la compassion des spectateurs du personnage de Sarah à celui de La Femme. Pour nous, le film se termine bien.

J.M. : En outre, Saw ou Hostel sont des œuvres qui font leur réputation sur cette violence très démonstrative, et sont vendues là-dessus. C'est aussi le cas d'À l'intérieur, mais ça n'a pas été notre démarche, l'aspect marketing arrive après. Nous n'avons jamais fait le film dans le but de choquer, mais pour raconter une histoire, et le gore ne sort jamais du cadre du récit. Nous adorons les films de genre et d'horreur, nous voulons en faire d'autres, mais parce que nous aimons ça, pas pour nous faire remarquer.

#### Vous avez déjà des projets ?

A.B. : Rien de signé, mais nous avons lu pas mal de scénarios venus des États-Unis. Même si nous préférons continuer à travailler en France, c'est très gratifiant que les Américains s'intéressent à nous. Mais pour l'instant, rien de concret.

J.M. : Moi, j'ai un projet, là, tout de suite : aller m'acheter la version longue des Ailes de l'enfer qui vient de sortir en DVD !



Sur cette double-  
page :  
Entre Sarah  
(Alysson Paradis)  
et La Femme  
(Béatrice Dalle),  
une lutte à mort  
s'engage, malgré  
l'intervention  
des forces de  
l'ordre (Emmanuel  
« Manu » Lanzi  
et Nicolas  
Duvauchelle).



**« A L'INTERIEUR EST CONÇU COMME  
UNE LEGENDE URBAINE, UN CONTE MACABRE, QUI DE REALISTE  
DEVIENT SURREALISTE, VOIRE ONIRIQUE. »**





## LA COLLINE A DES YEUX 2

DE MARTIN WEISZ

# TROUFFIONS CONTRE SAUVAGEONS

Estampillé « série Z » par la majorité de la presse anglo-saxonne, *La Colline a des yeux 2* vaut mieux que sa triste réputation. Pour peu que l'on oublie (ou que l'on conchie) le premier volet sorti il y a un an, ce faux remake du nanar de Wes Craven serait plutôt une agréable surprise. Même si les fans d'Aja risquent de faire la queue...

Un groupe de jeunes recrues de la Garde Nationale se rend dans une base du Nouveau-Mexique afin d'y livrer du matériel scientifique. Arrivés sur place, les militaires constatent à leur grande surprise que les lieux sont déserts. Après avoir reçu un message d'appel à l'aide, ils se décident à accomplir une mission de sauvetage et partent dans les collines à la recherche des scientifiques disparus. Malheureusement pour eux, ces collines sont celles où la famille Carter s'est fait massacrer un an plus tôt par un clan de cannibales dont les survivants vivent reclus à l'intérieur de mines abandonnées. Menée par l'immense et dangereux Papa Hades, cette bande de tarés compte bien liquider un par un le groupe d'intrus venu souiller leur territoire...

Martin Weisz ne s'en est jamais caché – et ce résumé en atteste : l'influence majeure de *La Colline a des yeux 2* est à chercher du côté de l'*Aliens* de James Cameron. Prenant logiquement ses distances avec l'original de 1986, dont il est supposé être le remake (*La Colline a des yeux 2* de Wes Craven, donc), *La Colline a des yeux 2* version Weisz s'oriente vers le film horrifique à consonance guerrière, comme *La Tranchée* ou *Dog Soldiers* l'ont fait avant lui. Si la formule est éprouvée et ne révolutionnera pas le genre, l'introduction discrète, par Wes Craven et son fils Jonathan (ici scénaristes), d'une légère dose de satire et d'ironie tout au long du métrage (ah, ce bye-bye avec un bras coupé !) emporte l'adhésion. Bien que suggéré, ce second degré sous-jacent crée un décalage constant entre l'horreur de la situation et l'humour involontaire dégagé par la troupe de bidasses en goguette censée représenter la force et l'autorité. Ne devant rien au film initial de Craven, *La Colline a des yeux 2* devient au bout du compte beaucoup moins prévisible que le remake d'Aja, qui se contentait de reprendre la trame de l'original (parfois au plan près), annihilant ainsi toute idée de suspens. Dans le genre script écrit en à peine un mois, on a vu bien pire (qui a dit *Saw III* ?)... Pour son deuxième long après *Grimm Love* (cf. encadré),

Martin Weisz change de style et abandonne le look lèché de son premier métrage pour une forme plus brute de décoffrage. Bien moins complaisant qu'Aja avant lui, Weisz ne prend jamais la pose, refuse de servir la soupe à son public, ne s'attardant pas gratuitement sur les – excellents – effets spéciaux de KNB qui peuplent son métrage. Un choix plutôt osé, qui lui aura valu une volée de bois vert aux États-Unis, où certaines personnes, apparemment de très mauvaise foi, reprocheront à *La Colline 2* son absence de gore ! De la même manière que la qualité d'un porno ne se mesure pas à la quantité de sperme déversé à l'écran, un film d'horreur ne peut être jugé sur la masse de viscères qu'il répand. A trop jouer la carte facile du gore pour le gore, la lassitude guette, et le genre pourrait y laisser des plumes.

Bien aidé par une photo faussement naturaliste et des décors naturels toujours aussi cinégéniques, *La Colline a des yeux 2* contient au final assez de passages angoissants (notamment la dernière partie dans les mines, très claustro), de moments fous (la découverte d'un survivant coincé dans des toilettes !) et d'attaques-chocs (l'apparition du mutant durant la pause pipi, qui renvoie encore une fois à *Aliens*) pour réjouir les aficionados sur plus d'une heure et demie. Si certains pesteront sans relâche contre la fadeur de la majorité du casting, les entorses à l'univers militaire et les quelques fâcheux raccourcis scénaristiques inhérents à tout survival qui se respecte, ceux qui accepteront de jouer le jeu devraient largement y trouver leur compte.

Jean-Baptiste HERMENT

THE HILLS HAVE EYES II. 2007. REAL : MARTIN WEISZ. SCEN : JONATHAN CRAVEN ET WES CRAVEN. DIR. PHOTO : SAM MCCURDY. MUS : TREVOR MORRIS. PROD : WES CRAVEN, PETER LOCKE ET MARIANNE MADDALENA POUR 20TH CENTURY FOX ET FOX ATOMIC. INT : MICHAEL MCMILLIAN, JESSICA STROUP, DANIELLA ALONSO, JACOB VARGAS, MICHAEL BAILEY SMITH... DUR : 1H30. DIST : 20TH CENTURY FOX. SORTIE LE 20 JUIN 2007







entretien

# MARTIN WEISZ REALISATEUR TEMPETE DU DESERT

MALGRÉ UN PARCOURS IMPRESSIONNANT DANS LE CLIP VIDÉO (IL EN A SIGNÉ PLUS DE 350, DONT CERTAINS POUR PUFF DADDY, KORN OU LIVE), LE RÉALISATEUR ALLEMAND MARTIN WEISZ N'EST PAS ÉTRANGER AU CINÉMA D'HORREUR, PUISQU'IL A DÉJÀ MIS EN SCÈNE GRIMM LOVE, UN PREMIER LONG-MÉTRAGE INÉDIT TOURNANT AUTOUR DU CANNIBALISME. UN BON TREMPIN POUR PRENDRE EN MAIN LA SUITE DE LA COLLINE A DES YEUX, DONT IL NOUS PARLE ICI.

## À propos de son expérience dans le vidéo-clip

« Je parle au nom de tous les réalisateurs de clips : si vous travaillez, comme c'est mon cas, dans ce milieu depuis 15 ans, vous avez beaucoup de jours de tournage au compteur, et vous avez forcément fait beaucoup d'erreurs. Même si vous ne tournez que trois ou quatre jours d'affilée sur un clip vidéo, les erreurs que vous avez commises vous sautent aux yeux, et vous allez tout faire pour les corriger dès le clip suivant. Je pense que c'est comme ça qu'un réalisateur progresse, en tournant sans cesse. Il n'y a rien de glorieux là-dedans, il faut juste travailler très dur pour acquérir une certaine expérience. C'est cette pratique qui aide les réalisateurs à gérer les tournages de cinéma les plus complexes. »

## À propos du style du film

« Je pense qu'il y a moyen d'expérimenter au cinéma, y compris dans le genre horrifique. Tout ce que j'ai tenté sur *La Colline a des yeux 2* n'a pas forcément été utilisé, mais l'expérimentation n'implique pas uniquement de tenter des choses nouvelles. Cela peut aussi vouloir dire qu'on cherche à revenir aux racines du genre. Par exemple, *La Colline a des yeux 2* n'est pas forcément un film foncièrement unique dans le cinéma d'horreur en général, mais il diffère clairement de ce qui se fait actuellement dans le genre, en cherchant à revenir aux sources de l'horreur. Dès le début, nous avons cherché, mon directeur de la photo et moi-même, à nous référer

aux classiques comme *Alien*, *Massacre à la tronçonneuse* ou *Shining*. Nous avons regardé une dizaine de films d'horreur récents, et nous avons remarqué qu'ils avaient tous une chose en commun : ils ont un look très polissé, très reconnaissable, et ils se réclament tous de la culture de la génération X. Le genre horrifique est très apprécié, et son public est très fidèle, il connaît ses classiques. Nous avons donc cherché à voir ce qui faisait la saveur des films d'horreur plus anciens. Et les différences sont parlantes : avant, les plans étaient plus longs. On voyait les morts de façon frontale, les émotions étaient mises en avant avec des gros plans sur les visages des victimes. Et c'est ce que nous avons essayé de faire, ce qui nous différencie un peu de la production horrifique actuelle. Nous n'avons pas fait qu'un petit film du samedi soir, je pense... »

## À propos de Wes Craven

« J'étais très impatient à l'idée de travailler avec Wes Craven. Il a écrit le script du film en collaboration avec son fils, mais c'est également un metteur en scène, ce qui le place à un autre niveau que les autres producteurs. De plus, travailler avec un producteur qui est à la fois scénariste, mais également l'un des plus grands réalisateurs de films d'horreur, est plutôt intimidant. Je m'y suis fait, même si c'est dur de défendre son territoire avec quelqu'un d'aussi expert dans le genre. Il était sur le plateau uniquement les deux dernières semaines de tournage, et encore, on devait se parler environ deux à trois fois par jour, le matin en général, parce qu'il dirigeait la seconde équipe qui avait pris du retard. Autant dire que j'ai eu les coudées franches, même s'il s'est fait présent pendant toute la postpro-

## Sur cette double-page :

Les mutants cannibales de *La Colline a des yeux 2* en pleine action.





duction. Mais c'est normal, un producteur a toujours le dernier mot sur le montage final. Travailler avec lui a été un challenge intéressant. »

#### À propos de Michael Bailey Smith

« Michael Bailey Smith adore faire peur ! Dans le rôle du mutant en chef, il s'éclate comme un malade. Et je peux vous dire que quand il vous poursuit, il vous fait peur ! Nous avons séparé les acteurs qui jouent les mutants de ceux qui jouent les soldats pour plus d'efficacité dans leurs scènes communes. Mais même ceux qui connaissaient Michael sans le maquillage avaient une trouille bleue. Le pire, c'est qu'en dehors du tournage, c'est une crème. Et c'est probablement la raison pour laquelle il préfère rester dans son personnage entre les prises. À tel point qu'à chaque fois que je lui en demandais une nouvelle, il s'énervait à l'idée de devoir rejouer la scène et le faisait remarquer avec une agressivité qui faisait froid dans le dos. Ces séquences sont d'ailleurs les seules où les producteurs me demandaient de passer rapidement à autre chose ! »

#### À propos du tournage

« Les producteurs ont décidé de tourner le film au Maroc, car celui d'Alexandre Aja avait également été tourné là-bas. Cela donne une sorte de connexion entre les deux métrages, car même si nous n'avons pas utilisé les mêmes décors, le désert marocain est très identifiable. Cela a facilité le tournage pour les producteurs, qui savaient comment optimiser notre budget. Mais je peux vous dire que les prises de vue n'ont pas été de tout repos. Le climat a été particulièrement difficile à tourner. Nous avions quatre jours pour tout mettre en boîte, ce qui est peu quand on a prévu 120 mises en place. De plus, le tournage a connu des problèmes. Persuadés de se faire avoir par les producteurs, les membres de l'équipe technique ont décidé de se mettre en grève. La production a décidé de renégocier les contrats de chacun pendant la dernière semaine, et nous avons pu terminer le film, mais ce fut très harassant pour tout le monde. »

#### À propos de l'influence de la guerre en Irak

« Bien sûr, nous y faisons référence, puisque nous montrons comment les soldats de la Garde Nationale sont entraînés en vue de leur départ pour l'Irak. Mais le film en lui-même n'aborde pas le sujet à proprement parler. Nous sommes toujours au Nouveau-Mexique, sur un terrain qui a servi à des essais nucléaires. Cela dit, il est vrai que nous nous sommes inspirés de certaines situations. Les soldats du film ne sont pas correctement entraînés, et l'idée était de montrer comment ils utilisent leur éducation militaire contre les mutants. Il est effectivement intéressant de comparer ça avec ce qui se passe en ce moment en Irak. »

Propos traduits et mis en forme par Stéphane MOÏSSANIS

## GRIMM LOVE

Avant d'être embauché par Wes Craven pour la suite de *La Colline à des yeux* d'Alexandre Aja, Martin Weisz s'était fait un petit nom en signant quelques clips de métal plutôt efficaces (*Somebody's someone* pour Korn, *Halo* pour Soil), ainsi que ce *Grimm Love* (*Rohitenburg*, 2006) à la sulfureuse réputation. Inspiré de l'histoire vraie du cannibale de Rohitenburg (un homme passe une annonce sur Internet pour trouver un compagnon acceptant de se faire dévorer), *Grimm Love* n'est jamais à la hauteur de son sujet. Handicapé par un script trop scolaire et une interprétation fonctionnelle, le premier film de Weisz rationalise à outrance les actes de ses personnages (flashs-back lourdement explicatifs, voix off paraphrasant ce que l'on sait déjà) et ne laisse jamais le spectateur se faire sa propre idée, provoquant, au final l'effet inverse de celui souhaité. Au lieu de chercher à retracer le « comment », *Grimm Love* perd une heure à expliquer le « pourquoi » et, au final, se trompe de sujet. Seul bon point, Weisz évite l'écueil du film complaisant auquel on pouvait s'attendre grâce à une mise en scène solennelle et stylisée, sachant s'effacer quand nécessaire et s'autorisant même quelques élans de lyrisme réussis, dans un contexte qui ne s'y prête guère...

J.B.H.

« JE PENSE QUE LA COLLINE À DES YEUX 2 N'EST PAS QU'UN PETIT FILM DU SAMEDI SOIR... »



# MANIAC DIRECTOR

Réalisateur de *Maniac*, *Vigilante* et des deux premiers *Maniac Cop*, William Lustig est l'un des auteurs les plus importants du cinéma horrifique américain des années 80. Présent au BIFFF en tant que membre du Jury, le cinéaste s'est prêté avec franchise et humour au jeu de l'interview carrière.

*Avant de réaliser Maniac, vous avez œuvré, sous le pseudonyme de Billy Bagg, dans le milieu du film pornographique avec Hot Honey et The Violation of Claudia (1977). Qu'avez-vous retenu de cette expérience ?*

C'était comme aller à la fac. On tournait beaucoup de films pour adultes à New York. Ces productions étaient toutes en 35 mm. J'ai ainsi appris le travail de la lumière, du son, comment régler une caméra... C'était la meilleure école de cinéma au monde ! Et je n'avais même pas vingt ans ! J'ai commencé à bosser dans le X à dix-sept ans. J'ai aussi collaboré aux effets spéciaux d'*Alice, Sweet Alice* d'Alfred Sole. J'ai travaillé sur *Police puissance 7*, sur un film grindhouse avec Yaphet Kotto, sur *Un justicier dans la ville* et sur bien d'autres métrages encore. Et quand j'ai réalisé mon premier film, ce fut un peu comme un examen de fin d'année. Sur *Hot Honey*, j'ai quasiment tout fait.

*Comment vous est venue l'idée de Maniac ? Le métrage est évidemment un hommage aux gialli à la Argento et aux films de psycho-killer à la Psychose...*

C'est une combinaison de plusieurs éléments. Chaque plan de *Maniac* est tiré d'un autre métrage. Quand j'ai rencontré Alexandre Aja dans un avion, il m'a dit que

son film (*Haute tension* - ndr) reprenait un passage de *Maniac*. Et moi, je lui ai répondu que j'avais piqué ce passage à *Massacre à la tronçonneuse*, lors de la scène où l'héroïne se cache dans la station-service. Au final, on vole tous des choses aux autres !

*Maniac marque votre première collaboration avec votre ami, Joe Spinell. Comment vous êtes-vous rencontrés ?*

J'ai rencontré Joe sur le film *Police puissance 7*. Il y tenait un rôle secondaire. C'était un gars tellement drôle et sympathique. Il faisait partie de la bande, si vous voyez ce que je veux dire. Il traînait aussi bien avec le réalisateur qu'avec les autres membres de l'équipe. Il s'intéressait à tout : comment placer une caméra, comment éclairer une scène... Il n'était pas du genre à rester dans sa caravane. Quel curieux ! Moi, en tant que jeune apprenti, j'étais comme lui. Et puis, lui aussi adorait les films d'horreur. Notre amitié est née en allant voir des doubles programmes ensemble. Joe était un oiseau de nuit, il n'arrivait pas à dormir. Il errait dans les rues et cherchait les embrouilles. Souvent, il me passait un coup de fil dans la nuit et me faisait : « *Eh, Bill, je suis sur la 42<sup>e</sup> rue, ils passent The Hollywood Hillside Strangler. Tu viens ?* ». Et moi, je m'habillais en vitesse pour le rejoindre ! (rires).

*Tout le monde avait l'air d'être fou de lui. Il suffit de regarder le documentaire sur le DVD de Maniac pour voir à quel point les gens l'adoraient. Au final, Joe Spinell n'est pas très éloigné de Frank Zito (le nom du tueur joué par Spinell dans Maniac - ndr). C'était un fou, un homme à la fois gentil et séduisant mais aussi porté sur l'autodestruction...*

Écoutez, je vais vous dire la dernière image que j'ai de lui, et je crois qu'elle résume bien le personnage qu'était Joe. Ça se passait dans un hôtel de New York, alors qu'il vivait toujours chez sa mère en banlieue. Joe, habillé en costard, était accompagné d'une de ses voisines, une femme âgée. Elle portait sa plus belle robe et lui servait de compagne pour la soirée. Il était clair que les problèmes d'alcool et de drogue de Joe avaient empiré. Il avait une grosse bedaine et mauvaise mine... (silence) Mais il avait toujours ce rire merveilleux et cette personnalité géniale. Arrivé dans un bar, il a demandé à sa compagne de chanter pour lui. Elle s'est mise à fredonner, la tête de Joe sur son épaule... C'était une image très triste. Quand nous sommes sortis, il m'a ensuite demandé de l'argent. Il faut savoir que Joe n'avait jamais un rond sur lui, même quand il touchait de bons cachets ! Pendant notre balade, nous sommes passés devant un banc sur lequel dormait un SDF. Et là, sans que le gars ne s'en rende compte, Joe







lui a glissé dans la main le billet que je lui avais donné ! C'est la dernière fois que j'ai vu Joe en vie. C'était un homme sensible et certaines personnes ont tendance à l'oublier, (silence) On dit que les meilleurs partent en premier, c'est bien vrai...

**Vous avez pourtant dû vous battre pour l'imposer sur Maniac. Joe faisant partie de la SAG (Screen Actors Guild, le syndicat des acteurs - ndr), vous avez dû leur jouer un petit tour pour qu'il puisse collaborer au film...**

Ah oui, ça a été très marrant ! Voilà ce qu'on a fait : j'avais produit un film X en accord avec la SAG, et nous nous en étions vantés sur l'affiche en écrivant : « Le premier film X tourné par une équipe de syndiqués ! ». Le problème, c'est qu'ils n'ont pas du tout apprécié, ils ont donc instauré une règle selon laquelle la SAG ne collaborerait jamais à un film classé X. Je me suis dit que c'était l'occasion rêvée. Avec Joe, nous avons donc écrit une version super hard de *Maniac*, une version classée X bourrée de détails bien crades rajoutés dans le seul but de les effrayer. Nous avons ensuite donné ce script à la SAG en leur demandant de collaborer, et bien sûr, ils l'ont refusé ! Ce petit tour de passe-passe nous a permis de bosser avec Joe et les autres acteurs syndiqués sans le moindre problème ! Et puis, quand le film est sorti, le boss de la SAG m'a appelé en me disant : « Tu nous a bien bernés ! ». Il savait que nous l'avions ridiculisé. Je lui ai répondu : « Mais non, on ne s'est pas foutu de vous ! Le film est bien interdit aux mineurs, c'est marqué dessus ! ».

**Bien joué !**

(rires) C'est vrai, mais vous savez, ils se sont bien vengés sur *Vigilante* !

**Comment ?**

Oh... Je pourrais vous dresser une liste sans fin... J'ai été obligé de travailler avec eux sur ce film. Mon nom était dans leur carnet noir, ils ont voulu me donner une petite leçon.

***Vigilante* est rempli de « gueules » et d'acteurs de talent, ça a dû être un plaisir de bosser avec eux !**

Tout le monde a été merveilleux. Toutefois, Joe allait vraiment mal à cette époque. Il avait une scène à faire, celle du tribunal, et il ne s'est pas pointé. Ça ne lui était jamais arrivé avant. Sa dépendance aux substances illicites et à l'alcool n'avait jamais affecté son travail et... (il s'interrompt) Salut Lloyd ! (Lustig vient de reconnaître Lloyd Kaufman, interviewé non loin de notre table - ndr). *Vigilante* était mon hommage aux polars italiens à la Lenz et aux westerns de Sergio Leone. Le tournage a été un peu difficile parce que j'étais très ambitieux, et vu les délais et le budget dont je disposais, je n'ai pas toujours pu accomplir ce que je voulais. Mais au final, j'aime bien le résultat.

**Votre film suivant, *Maniac Cop*, marque votre première collaboration avec le prolifique Larry Cohen. Le connaissiez-vous déjà ? Tout comme vous, c'est un cinéaste issu de la scène new-yorkaise...**

Oui, nous nous connaissions déjà. Nous étions tous les deux des réalisateurs rebelles. Nous nous sommes rencontrés quand je shootais *Vigilante* et lui. Épouvante sur New York. Nous avons des sensibilités très proches. Nous n'aimons pas suivre les règles et nous n'en faisons qu'à notre tête. C'est ça que j'aime chez



**« J'AI RENCONTRE ALEXANDRE AJA DANS UN AVION ET IL M'A DIT QUE HAUTE TENSION REPRENAIT UN PASSAGE DE MANIAC. ET MOI JE LUI AI REPONDU QUE J'AVAIS PIQUE CE PASSAGE A MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE ! »**



Larry. Après que nous nous soyons perdus de vue, il s'est fait jeter d'un film avec Billy Dee Williams dont j'ai oublié le nom, et nous nous sommes retrouvés. Nous avons alors bossé sur un truc qui est devenu *Maniac Cop*.

***Maniac Cop* est encore une fois un métrage aux influences diverses. C'est autant un film d'action qu'un thriller, sans oublier la petite touche de giallo...**

Le script est un mélange de nos deux personnalités, à Larry et à moi. J'adore le film noir. J'aime quand un

personnage devient un héros parce qu'il a accompli une mauvaise action au début de l'histoire. Dans *Maniac Cop*, Bruce Campbell trompe sa femme et c'est à cause de sa liaison qu'on va l'accuser du meurtre de son épouse. Mais c'est aussi à cause de ça qu'il va devoir prouver son innocence. C'est un peu comme dans les vieux RKO que j'adore. *Maniac Cop* est mon hommage aux films noirs, le tout avec un emballage de bande horripilante. C'est un métrage un peu fou, mais divertissant.

**Tout comme la majorité des œuvres de Larry Cohen, *Maniac Cop* est bourré d'ironie...**



Larry est quelqu'un de très malin, il a créé un univers génial, et je me suis occupé de transformer tout ça en film noir un peu déjanté ! Je voulais une distribution de qualité : William Smith, Richard Roundtree, Tom Atkins... Atkins est excellent en héros !

**Et c'est une bande à l'esprit très grindhouse. On sent d'avance que le public va réagir à tel ou tel passage...**

C'est vrai, et j'ai eu tellement de chance que **Maniac Cop** puisse sortir en salles. C'est le dernier de mes films que j'ai pu voir en public. La projection s'est faite dans ce grand cinéma de Times Square, et tout s'est parfaitement déroulé. Ce jour est sans doute le summum de toute ma carrière, et je serais resté tout le week-end dans la salle si j'avais su que ce serait ma dernière expérience de ce genre. Après ça, mes autres métrages n'ont pas eu autant de succès. J'ai bien fait **Psycho Killer** après, qui est sorti en salles, mais ce n'était pas pareil. Pour moi, c'était plus un téléfilm HBO qu'autre chose, un petit film sans prétention.

**Au même moment que Psycho Killer, vous avez tourné Hit List.**

Oui, le film a eu droit à une petite sortie salles. Il a été plutôt bien reçu.

**Comment était-ce de travailler avec Jan-Michael Vincent, Charles Napier et Lance Henriksen. Ce sont des acteurs aux caractères bien trempés, qui auraient pu vous donner du fil à retordre...**

Le travail a surtout été difficile avec Jan-Michael Vin-

cent, à cause de ses problèmes d'alcool. Il a fallu beaucoup de temps et de patience pour obtenir ce que nous voulions. Mais travailler avec des gars comme Lance Henriksen ou Charles Napier, c'est le pied. Bosser avec Rip Torn, c'était génial aussi. En fait, réaliser des films est pour moi le moyen de côtoyer mes idoles. Vous savez, **Hit List** a été greenlighté une fois. Jan-Michael Vincent engagé. Son rôle, selon moi, était le moins intéressant de tous, mais ça m'a permis d'embaucher tous les autres acteurs que je désirais, sans qu'on me pose de questions, donc.

**Étiez-vous chaud à l'idée de faire Maniac Cop 2 ?**

J'étais ravi ! En fait, une clause donnait aux producteurs le droit de tourner eux-mêmes la suite pendant une certaine période, et s'ils n'en faisaient rien, Larry et moi récupérions le projet. Sans trop entrer dans les détails, le premier **Maniac Cop** a été le film le plus rentable de la boîte qui l'a produit. Le problème, c'est que le patron de cette compagnie était aussi cinéaste, et comme il était jaloux de notre succès, il a tout fait pour ralentir le projet. Alors Larry et moi avons démarché d'autres investisseurs, sur la base du pitch que nous avions imaginé.

**Comment vous y êtes-vous pris pour éviter de livrer une copie de l'original ?**

Si **Maniac Cop 2** est toujours un film noir, c'est aussi, quelque part, la rencontre entre **Frankenstein** et **French connection**.

Le personnage de Leo Rossi est inspiré de celui de Bela Lugosi dans **Le Fils de Frankenstein**. Le souterrain dans lequel le Maniac Cop vit est très proche dans son architecture de celui des **Frankenstein**. Voilà comment j'ai pensé le film.

**Et vous êtes satisfait du résultat ?**

Oui. Je pense que c'est mon meilleur film. En y réfléchissant, je pense que c'est le métrage sur lequel j'ai pu accomplir le plus de choses. J'en suis très fier.

**La scène de la poursuite avec la fille menottée à la voiture est dingue. C'était votre idée ?**

C'est l'idée de Larry, mais j'ai moi-même poussé cette séquence dans cette direction en l'allongeant et en la rendant plus folle. Nous nous sommes bien marrés à la faire, même si ça représentait beaucoup de travail.

**Cette expérience agréable contraste avec le calvaire que fut Maniac Cop 3...**

Oui. Larry a quitté le projet avant le début du tournage... À tort ou à raison, Larry et moi faisons ce que nous voulions sur les deux premiers opus... Sur **Maniac Cop 3**, nous pensions que les gens nous diraient : « Vous connaissez la formule, voilà votre budget, on vous laisse tranquilles. ». Le problème, c'est que lui et moi sommes de très mauvais employés. Nous sommes des patrons. Ça a été très difficile à vivre pour moi.

**Page de gauche : Joe Spinell et sa première victime dans Maniac.**

**Des pourris et des putes dans Vigilante.**

**Ci-dessous : Le climax de Vigilante. Explosif !**







**Vous êtes parti avant la fin du tournage.**

Oui, j'ai perdu mon intérêt pour le film. Ils nous ont empêchés de le tourner comme nous le voulions. Nous désirions filmer à Harlem, notamment dans des tunnels, comme c'était stipulé dans le script. On nous a forcés à tourner à Los Angeles. C'était comme de faire ces films d'horreur canadiens qui n'ont aucune identité. Je n'aurais peut-être pas dû quitter le tournage, ce n'était pas très professionnel de ma part, je ne sais pas... J'en étais arrivé à un point où plutôt que de regarder mon cinéma, je regardais le *Saturday Night Live* sur la télé juste à côté. Ça en dit long sur mon état d'esprit !

**On vous a imposé Robert Davi dans le rôle du héros...**

À la base, le héros devait être un Noir et je voulais quelqu'un comme Forest Whitaker. Le film se passant à Harlem, c'était logique. Mais les producteurs ont pris peur, ils me disaient : « Si on prend un acteur noir, on ne pourra pas vendre le film au Japon ! ». (silence) Vous savez, parfois, il faut payer les factures, alors on accepte certaines choses. Si on pouvait tourner le script tel que Larry l'avait écrit, ça ferait un sacré bon film. Bien meilleur que celui que vous avez vu, en tout cas !

**Avez-vous vu le résultat final ?**

Oui, on nous l'a projeté à Larry et moi. Nous n'aurions peut-être pas dû le regarder... Il y a toujours des trucs bien dedans, mais bon...

**À l'origine, vous deviez réaliser True Romance. Pouvez-vous nous expliquer comment vous avez été débarqué du projet ?**

J'ai optionné le script à Quentin et j'ai fait toute la préproduction. Et puis un jour, Quentin a montré son scénario à Tony Scott pour pouvoir bosser sur *USS Alabama*, et Scott s'est intéressé à *True Romance*. À deux semaines du tournage, mon petit film à deux millions de dollars s'est vu chamboulé par l'arrivée de ce réalisateur à succès. On m'a donc payé et mis dehors. (silence) Ça a été très difficile à vivre. J'adorais le script et j'étais tellement content de m'atteler à ce tournage... (nouveau silence) C'est un peu comme faire des préliminaires et ne pas

pouvoir conclure... J'ai tout fait pour sortir le film de ma tête et me remettre de cette expérience. Un jour, je suis pourtant allé le voir en salles, je ne sais pas pourquoi...

**Ils ont gardé votre fin...**

Cette fin était une blague à l'origine. Je ne comprends pas pourquoi ils ne s'en sont pas débarrassés !

**C'est Tony Scott qui a voulu la garder. Il s'était tellement amouraché de ses personnages qu'il a préféré conserver le happy end plutôt que la fin originale.**

Cette fin est mot pour mot celle que nous avions écrite avec Roger Avary. Ils ont même conservé le nom d'Elvis pour le même !

**Vous avez ensuite retrouvé Larry Cohen sur Uncle Sam.**

En fait, nous avons bossé sur un autre film (*The Expert* - *ndlr*) avant ça. Encore une expérience qui ne s'est pas bien passée à cause des financiers. Ils ont modifié le film que nous voulions faire, et j'ai fini par retirer mon nom du générique. Sur *Uncle Sam*, ça n'a pas été aussi difficile, mais on nous a pas mis en difficulté. On nous disait encore quoi faire. Dans le contrat, il était stipulé que je devais faire un film classe R, donc je me suis restreint au niveau de la violence, car les producteurs craignaient un truc trop gore. Et au final, quand ils ont vu le film, ils m'ont dit : « Mais il n'y a pas assez de gore ! ».

**Uncle Sam est un film d'horreur très satirique. Il est toujours d'actualité...**

Je trouve le résultat plutôt pas mal, mais ça met du temps à démarrer. Nous aurions dû corriger ça pendant l'écriture. Le métrage n'est pas aussi bon qu'il aurait pu l'être. Je pense que c'est de notre faute, à Larry et moi.

**Vous avez fait un commentaire très franc pour l'édition DVD.**

Oui, et je pense que les commentaires sont formidables pour ça. Ça ne sert à rien de se voiler la face, les bons commentaires audio sont ceux où l'on apprend quelque chose.

**Comptez-vous revenir à la mise en scène un jour ?**

Oui. J'attends le projet idéal. Larry et moi, nous avons quelque chose en tête...

**Votre filmographie est entièrement dédiée à la série B. Pourquoi êtes-vous si attiré par cet univers ?**

Dans l'Histoire du cinéma, les séries B ont toujours eu plus de longévité. Universal a fait bien d'autres métrages

**JE PENSE QUE MANIAC COP 2 EST MON MEILLEUR FILM.**







gés en plus des **Dracula** et **Frankenstein**. Pourtant, quand on parle des œuvres qu'ils ont produites, ce sont celles-là dont on se souvient. Les séries B sont les seuls films qui osent traiter de certains tabous. Aujourd'hui, plus personne n'essaye de repousser les limites du sexe et de la violence.

**Vous n'aimez pas ce qu'on voit actuellement ? Des films comme *Saw*, *Massacre à la tronçonneuse* ou *Hostel* vont quand même assez loin...**

J'aime beaucoup *Saw*. Par contre, j'ai détesté le remake de *Massacre à la tronçonneuse*. Au bout de dix minutes, j'ai arrêté tellement j'adore l'original. Je n'ai même pas vu la préquelle... Peu important tous les SFX

et les CGI du monde, tout ça ne peut égaler la folie qui imprégnait l'original !

**Comment définiriez-vous votre travail au sein de *Blue Underground* ?**

Avec *Blue Underground*, j'ai trouvé le moyen de combler mon amour du cinéma et de rendre hommage aux œuvres que j'aime. J'essaie de mettre la main sur les meilleures copies possible et de retrouver les gens qui ont collaboré à ces œuvres afin de donner à mes films de chevet des éditions dignes de ce nom.

**Que peut-on attendre de l'édition spéciale du *Syn-drome de Stendhal* que vous sortirez à la rentrée ?**

La semaine prochaine, David Gregory, qui bosse pour moi, va interviewer Dario et Asia Argento, ainsi que Franco Ferrini, pour le documentaire qui sera présent sur le DVD. Cette édition sera superbe et bien meilleure que le disque italien. Notre master est tiré d'une copie Haute Définition, supervisée par Giuseppe Rotunno (*le chef-opérateur du film - ndr*) et sera au format original 1.66, contrairement au disque Medusa qui était en 1.77. On y trouvera une piste anglaise en DTS et la version italienne en 5.1. Ce sera l'équivalent de l'édition de *L'Oiseau au plumage de cristal*, dont je suis très fier.

Propos recueillis et traduits par Jean-Baptiste HERMENT  
au BIFFF 2007

**CELUI OU J'AI PU ACCOMPLIR LE PLUS DE CHOSES. J'EN SUIS TRÈS FIER.**



Sur cette double-page : La trilogie **Maniac Cop** dans toute son ampleur ! Robert Z'Dar, l'homme d'un seul rôle, mais quel rôle !





# MOVIES 2000

*La librairie du cinéma*



La vente par correspondance est désormais assurée. Appelez le 01 45 26 81 20.

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (METRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)

TEL. : 01 45 26 81 20

OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 14H30 A 20H

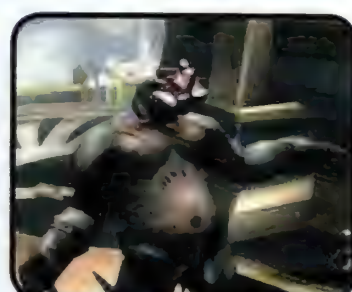
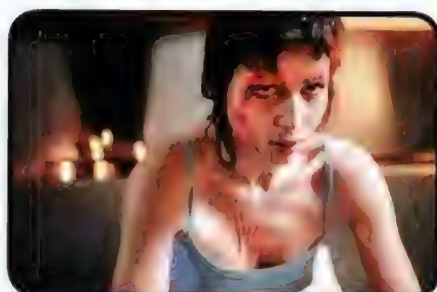
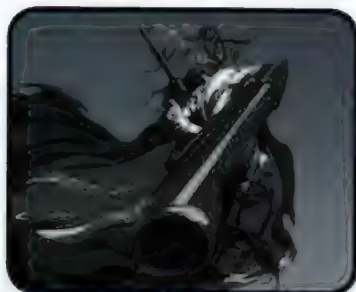


# MAD magazine

DVD • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

## LA GRANDE BOUFFE

72 DVD  
86 TELEMANIAC  
88 PLAYMAD  
88 ANIME NATION  
82 MELOMAD  
84 MAD IN FRANCE







# TO THE LIMITS

(COFFRET TRILOGIE PUSHER)

**APRÈS UNE MICRO SORTIE SCANDALEUSE EN SALLES (DEUX MISÉRABLES ÉCRANS À L'UGC LES HALLES, SUPER...), L'INCONTOURNABLE TRILOGIE PUSHER, RÉCITS URBAINS DÉPEIGNANT L'UNIVERS GRATINÉ DES TRUANDS DE COPENHAGUE AVEC L'ÉNERGIE RAGEUSE D'UN SCORSESE, DÉBARQUE ENFIN EN DVD ! PRÉPAREZ-VOUS À UN CHOC CINÉMATOGRAPHIQUE, UN VRAI.**

Débutée en 1996 par Nicolas Winding Refn alors âgé tout juste de 25 hivers, la saga *Pusher* se déroule sur presque 10 ans et fait intervenir différents protagonistes, mafieux et petites frappes en tous genres, qui se débattent pour échapper à leur condition ou acquérir un peu plus de pouvoir. Hormis les acteurs principaux, quasiment tous les rôles secondaires sont issus d'un casting sauvage organisé dans les bars et autres endroits glauques et interlopes de la capitale danoise, histoire de lever de vraies gueules et donner ainsi un caractère authentique aux péripéties. De l'aveu même du jeune réalisateur, trouver les bonnes personnes fut plus difficile que l'écriture des histoires. Et quelles histoires ! Servi par un script en béton armé, le premier *Pusher* s'intéresse à Frank (Kim « Sizemore » Bodnia), modeste trafiquant de drogue qui arrive tant bien que mal à tirer son épingle du jeu. Victime d'un deal foireux, il contracte une ardoise particulièrement salée auprès de Milo (généalement incarné par l'acteur croate Zlatko Burić), parrain serbe affable, mais qui arbore fièrement dans ses quartiers un portrait du tigre Arkan, tortionnaire ultranationaliste, ce qui en dit long sur l'individu... Filmé caméra à l'épaule avec une nervosité qui rive les fesses au siège, *Pusher* est de l'adrénaline sur péloche, une sorte de *Sin City* hyper réaliste

où la brutalité est omniprésente et les émotions malheureusement considérées avant tout comme une preuve de faiblesse. Rarement un long-métrage aura été aussi loin dans le cul des choses, provoquant un incroyable sentiment d'empathie et de proximité envers ces êtres en perdition. Après s'être ramassé au box-office international avec le très regardable *Inside Job*, Refn essaya de renouer avec le succès en shootant *Pusher II – Du sang sur les mains*, qui se hisse sans peine au niveau de son grand frère. Sortant de prison, Tonny (Mads Mikkelsen dans son meilleur rôle) doit faire ses preuves devant son géniteur, trafiquant de voitures notoire qui ne lui porte aucune estime, tout en assumant sa nouvelle paternité, non désirée. Très émouvant, *Pusher II*, sur lequel plane encore l'ombre de *Mean Streets*, laisse magnifiquement apparaître une lueur d'espoir, aussi tangible que désespérée dans sa résolution, comme si l'amour d'un père pour son fils permettait de faire table rase des conneries du passé. *Pusher III – L'ange de la mort* suit enfin les pérégrinations de Milo, désormais vieux chef de clan fatigué en proie à la fourberie du grand banditisme albanais, qui compte bien empiéter sur son territoire. D'un pessimisme abyssal, *Pusher III* dresse un portrait terrifiant du lascar, qui joue tant bien que mal la figure du père nour-

ricier avec son insupportable fille et ses hommes de main, mais dont la vraie nature revient au galop dès que son autorité est remise en cause. Virant à la boucherie sans nom, ce troisième volet clôt la trilogie sur un plan inoubliable, aussi glacial que morbide... L'état des lieux est simple. La Trilogie *Pusher* est un monument du polar, un cadeau inespéré pour tous ceux qui aiment le cinéma viscéral, enragé et désespérément humain. Autant dire qu'il nous tarde de voir le *Valhalla Rising* de Refn, film de Vikings qu'il s'apprête à tourner très prochainement. Au niveau de l'édition, FPE n'a pas jugé bon d'inclure les commentaires audio et les nombreuses featurettes présentes sur le Zone 1. Néanmoins, l'excellent documentaire *Gambler*, suivant Refn durant la confection douloureuse de *Pusher II*, est bien là. On y voit comment le cinéaste, criblé de dettes, fut d'abord contraint d'envisager les séquelles uniquement sous un angle financier... avant de finalement réussir à conserver une intégrité artistique totale, évidemment indispensable à ses yeux. Passionnant de bout en bout.

David DOUKHAN

ZONE 2. FPE 177 (16/9) 51 (VO ET VF) SUPP. DOC, BANDES ANNONCES.



# MAD



## PULSE DE JIM SONZERO

Un temps envisagée par Wes Craven avant que les frères Weisman ne la forcent à réaliser ce nanar radiactif



qu'est *Cursed*, cette relecture américaine du terrifiant *Kairo* de Kurosawa s'avère vite obsolète en dépit du remarquable travail du chef op. Mark Plummer. Une photo magnifique

mais hélas contrebalancée par un montage à la hache, une interprétation à la ramasse (difficile d'avoir de la compassion pour une héroïne maquillée comme Avril Lavigne), et un scénario ne cherchant jamais vraiment à différencier de l'original. Les bonus sont conséquents mais tournent rapidement à vide, notamment les scènes coupées enjambant un peu plus le film dans la médiocrité. Espérons maintenant que *The Sinner* aura retenu la leçon pour que le remake de *Hallraiser*, annoncé pour l'année prochaine, « No tears, please. It's a waste of good suffering ! »

Bernard MORIN

**ZONE 2** : TFI VIDEO, 2.35 (16/9), 5.1 ET DTS (VO ET VF), SUPP. : SCENES COUPEES, ITW, MAKING-OF, GALERIE PHOTOS, BANDES ANNONCES, LENS INTERPRET

## HEADSPACE

D'ANDREW VAN DEN HOUTEN

Alléchant, le casting : Udo Kier, William Atherton, Dee Wallace Stone et Olivia Hussey. Ça fleurit bon la série B eighties, impression confirmée par une scène d'ouverture qui rappelle le splendide *Emprise*. Après, ça se gâte : un jeune homme un peu paumé et en proie à de violentes migraines rencontre un joueur d'échecs tandis qu'autour de lui, tous ceux qui ont eu le malheur de le toucher se font dévorer par des monstres invisibles. Du coup, il a encore plus mal à la tête et se demande si c'est pas lui qui bouffe ses semblables, mais peu importe, il profite du bordel ambiant pour monter sur une poubelle et mater son meilleur pote en train de s'envoyer sa nana (plutôt bonne, d'ailleurs). Ensuite, il y a un twist, les monstres attaquent en pleine lumière (ils sont très laids) et sa psy lui caresse l'entrejambe. Quant aux acteurs cités plus haut, ils ne font que de brèves apparitions. Chiant et mal écrit, parfois incompréhensible, *Headspace* est l'exemple type du projet fauché qui se la joue film d'auteur. Reste des créatures amusantes, sorties tout droit d'une production Charles Band.

Cédric DELELÉ

**ZONE 2 INEDIT**, WE PROD, 1.78 (16/9), 5.1 (VO ET VF), SUPP. : COM AUDIO, MAKING-OF, FEATURETTES, SCENES COUPEES, GALERIE PHOTOS, BANDES ANNONCES



## CHIENNE DE VIE ! (COFFRET MONDO CANE 1 ET 2)



Au fil des sorties, l'édition française avait fini par piocher dans chacun des grands genres du bis transalpin. Seuls manquaient à l'appel les Mondo Movies, ces fameux documentaires sensationnalistes qui firent fureur dans les années 60 en juxtaposant des myriades d'épisodes tour à tour pittoresques, insolites, scandaleux, voire carrément répugnants. Neo comble aujourd'hui cette lacune en sortant les films qui, cas unique, ont créé de toutes pièces le genre et lui ont même donné son nom : *Mondo cane* (1962) et *Mondo cane 2* (aka *L'Incroyable vérité*, 1963), « suite » concoctée à partir des chutes du premier opus. Contrairement à ses futurs imitateurs, le réalisateur Gualtiero Jacopetti (aidé de ses sbires, Franco Prosperi

et le regretté Paolo Cavara) y fait preuve d'une habileté diabolique dans un montage tout en contrastes, reposant sur une voix off ironique, une musique en contrepoint, et surtout l'utilisation systématique de raccords brutaux, passant d'une séquence sordide à une autre plus souriante. À la longue, le résultat devient fascinant : cette espèce de grand tohu-bohu, rassemblant des images prises aux quatre coins de la planète, finit par acquérir des résonances quasi cosmiques. Malgré une certaine postérité via des séries comme *Face à la mort* ou *Shocking Asia*, le genre s'est pourtant éteint à petit feu, étant trop lié à une époque où les programmes télé étaient encore très sages, et les voyages aux antipodes très rares. En effet, le moins

passionnant dans l'expérience *Mondo cane* n'est pas d'imaginer ces Italiens partant à l'aventure dans des contrées reculées, traînant avec eux un lourd matériel de prises de vue. C'est cet aspect qui ressort en priorité de bonus très fournis, de deux commentaires audio (l'un de Jacopetti, l'autre de Prosperi) et de longs documentaires retraçant toute la carrière des deux hommes. Manière pour Neo de clore le débat (les films suivants sont très controversés, et probablement insortables) ou prélude à l'édition d'autres Mondos ?

Gilles ESPOSITO

**ZONE 2**, NEO PUBLISHING, 1.33 (4/3), 2.0 (VO ET VF), SUPP. : COM AUDIO, DOC, FILMOS, FICHES TECHNIQUES, GALERIE PHOTOS.





## THE MASTER DE TSUI HARK

Autant vous prévenir tout de suite, cette collaboration Jet Li/Tsui Hark, produite deux ans avant le premier coup de manivelle du puissantissime II était une fois en Chine, ne possède pas le dixième de la maestria de ce dernier. Reste donc un produit calibré qui fleurit bon la prod HK eighties tournée à l'arrache. Les acteurs jouent quasiment tous comme des savates et le scénario est d'une simplicité enfantine : Jet Li part rejoindre son maître aux États-Unis, fait ami-ami avec des Mexicains et se frite contre un méchant étudiant anglo-saxon voulant devenir le meilleur combattant du monde ! En résulte un plaisir complètement régressif, on en convie, mais l'humour bas du front et l'énergie de l'ensemble parviennent presque à faire oublier le manque total d'enjeux et des chorégraphies peu élaborées qui ne mettent pas vraiment en valeur les aptitudes martiales de Li.

David DOUKHAN

**ZONE 2. METROPOLITAN.**  
1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF).  
SUPP : BANDES-ANNONCES.

## DVD

### RAPIDO ERAGON DE STEFEN FANGMEIER

San Halving, saloperie ! Viens par ici que je te caresse la couenne à coups de ceinturon. Avant de qualifier **Eragon** de chiasse en boîte, mate-toi donc **Donjons et dragons 2**. Tu verras, une réaction chimique instantanée va te brûler les rétines pendant plusieurs minutes, tu vas pas comprendre...



Non parce qu'**Eragon**, c'est pas original pour un sou, certes, mais ça reste regardable, ne serait-ce que pour l'impeccable Jeremy Irons et un combat final assez jouissif entre le dragon et la chauve-souris géante ! T'as perdu ton âme d'enfant, voilà tout. Allez file ! (FPE)



## UN SEUL DEVIENDRA INVINCIBLE - DERNIER ROUND

D'ISAAC FLORENTINE

Beaucoup plus 8 dans l'esprit que son efficace prédécesseur, **Un seul deviendra invincible - Dernier round** ne s'imposait pas forcément la crainte de voir Florentine se contenter de sa popularité sur le modeste succès du film de Walter Hill et se voir rapidement. Oui, mais c'est sans compter sur la révélation de Scott Adkins, kickboxeur de tout premier ordre, qui interprète le méchant de l'histoire. Répétitions de l'égérie de son Tony Lee et de la puissance physique d'un combattant de Pride, Adkins va sans problème la vadette à Michael Jet White et se pose naturellement au digne successeur d'un Jean-Claude Van Damme. Florentine ne s'y est d'ailleurs pas trompé, et a décidé de lui consacrer dans son prochain film, le très attendu **The Shepherd**. Pour patienter, n'hésitez pas à jeter votre dévolu sur ce **Un seul deviendra invincible 2**, qui malgré sa trame ultra-conventionnelle se laisse suivre sans déplaisir et devrait vraiment vous étonner dès que Adkins entre en scène !

David DOUKHAN

**ZONE 2. METROPOLITAN.** 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : BANDES-ANNONCES, GALERIES PHOTOS, DESSINS PREPARATOIRES.



## LE PRESTIGE

DE CHRISTOPHER NOLAN



Nanti d'une mise en scène élégante complètement au service d'un scénario à tiroirs, **Le Prestige** est sans aucun doute l'un des tout meilleurs longs-métrages de l'année passée. Cette histoire de rivalité haineuse entre « deux » magiciens désirent s'arroger à tout prix les faveurs du public est un drame particulièrement sombre, porté par les interprétations remarquables de Bale, Caine et Jackman, ainsi qu'une réflexion ingénieuse sur le pouvoir des images. Et même après que tous les twists soient évanés, le chef-d'œuvre de Nolan continue d'exercer une fascination durable sur l'esprit du spectateur du fait de ses thématiques, et surtout de ses enjeux humains. Un spectacle vraiment bluffant, au sens premier du terme. En ce qui concerne l'interactivité, le DVD ne fait absolument pas honneur au film, puisqu'on n'y retrouve qu'une featurette promotionnelle, instructive mais trop courte. Espérons que Warner nous offre dans les prochains mois une édition comparable à celle du **Memento** collector.

David DOUKHAN

**ZONE 2. WARNER.** 2.40 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, BANDES-ANNONCES, GALERIES PHOTOS, DESSINS PREPARATOIRES.

## BACH TO THE CLASSICS

(TARANTULA + LES MAÎTRESSES DE DRACULA)

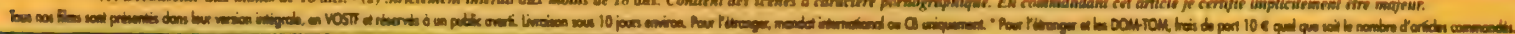
Dans la série « Les grands classiques d'Universal », Bach Films fait honneur au sympathique Jack Arnold et au génial Terence Fisher. **Tarantula**, surtout connu pour la présence d'un tout jeune Clint Eastwood en chef d'escadron, est loin de valoir d'autres films du cinéaste comme **Le Météore de la nuit** ou **L'Homme qui rétrécit**, mais reste bien supérieur à **L'Étrange créature du lac noir** ou aux **Survivants de l'infini** : la description très juste de la petite communauté en proie aux attaques de la bête velue des SFX astucieuses, une très bonne direction d'acteurs et la qualité de la photo font du métrage une alternative attachante à **Des monstres attaquent la ville**. Quant aux **Maîtresses de Dracula**, c'est un sommet de la Hammer, emblématique de la fructueuse association entre Fisher et le producteur Anthony Hinds (**Frankenstein s'est échappé !**, **Le Cauchemar de Dracula**, **Le Chien des Baskerville** et **La Nuit du Loup-Garou** : mais aussi un remontage salvateur qui fit des **Vierges de Satan** le chef-d'œuvre que l'on sait : somptueux, érotique et grandiloquent, avec un Peter Cushing habité par le rôle de Van Helsing, « ce moraliste puritan qui se prend pour un ange exterminateur dont la mission est de détruire les plaisirs inavouables qui lui sont interdits » déclarait Fisher. Malgré l'absence regrettable des VF des interventions passionnantes de Jean-François Rauger de la Cinémathèque Française achevent de rendre ces éditions imparables, surtout à moins de dix euros (les copies sont impeccables). Prévu pour très bientôt : l'excellent **Dracula** de John Badham !

Cédric DELELÉ

**ZONE 2. BACH FILMS/UNIVERSAL.** 1.33 (4/3 SUR TARANTULA) ET 1.66 (4/3 SUR LES MAÎTRESSES DE DRACULA) 1.0 (VO) SUPP : ITW







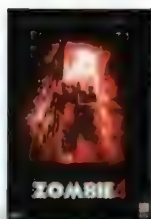


# ZOMBIE 4 - AFTER DEATH

DE CLAUDIO FRAGASSO

Éditeur bis s'il en est, Neo a bien retenu la leçon de l'industrie du film fauché, en reprenant même certains retitres sauvages. Derrière l'appellation **Zombie 4**, se cache ainsi l'**After Death** que Claudio Fragasso, dissimulé sous son habituel pseudo Clyde Anderson, tourne en 1988 dans la jungle philippine, en marge d'une bande guerrière réalisée par son ineffable mentor Bruno Mattei. De son origine ramboïde, cette histoire de morts-vivants sauteurs garde tous les stigmates, jusqu'à évoquer furieusement une récente **Colline à des yeux 2**... en plus gore. Le DVD n'en voit pas moins les choses en grand, avec le com audio d'un Fragasso proluxe et volontiers mytho, qui réjouira les lecteurs de l'entretien carrière délirant que nous avons publié dans notre n° 175. Toutefois, le bonus le plus ahurissant reste un module de près d'une heure, qui n'est pas à proprement parler un making-of, mais un bout à bout d'images shootées au caméscope, montrant en temps réel le tournage d'une séquence. Édifiant !

Gilles ESPOSITO



ZONE 2. NEO PUBLISHING. 1.66 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, IMAGES DU TOURNAGE, FILMOS, FICHE TECHNIQUE, GALERIE PHOTOS.

**MAD**  
DVD

## MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 2 DE TOBE HOOPER



Marqué par le sceau infamant (?) des productions Golian Globus, **Massacre à la tronçonneuse 2** assume plus que jamais son statut de comédie noire

et bascule irrémédiablement des premières minutes dans le grotesque total et les effets gore cheap (pourant signés Tom Savini). Cet opportunisme de bas étage et le manque flagrant d'ambition empêchent cette séquelle de retrouver la folle caractéristique de son insurpassable modèle. Il suffit pour s'en convaincre de regarder la scène du repas, reprise ici à l'identique dans des décors de carton pâte, et tournant à la parodie pure et simple. À sauver tout de même, le très glauque dépeçage du cowboy (dont Robi Zombie saura se souvenir dans *The Devil's Rejects*) et le duel final à la tronçonneuse opposant Dennis Hopper à Leatherface. Z à en mourir, mais très rigolo. Bref, malgré la nostalgie qui nous tiraille, on est en droit de préférer les récents remakes !

David DOLUKHAN

ZONE 2. MGM. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, DOC, BANDES ANNON.

CCF







## LE DAHLIA NOIR

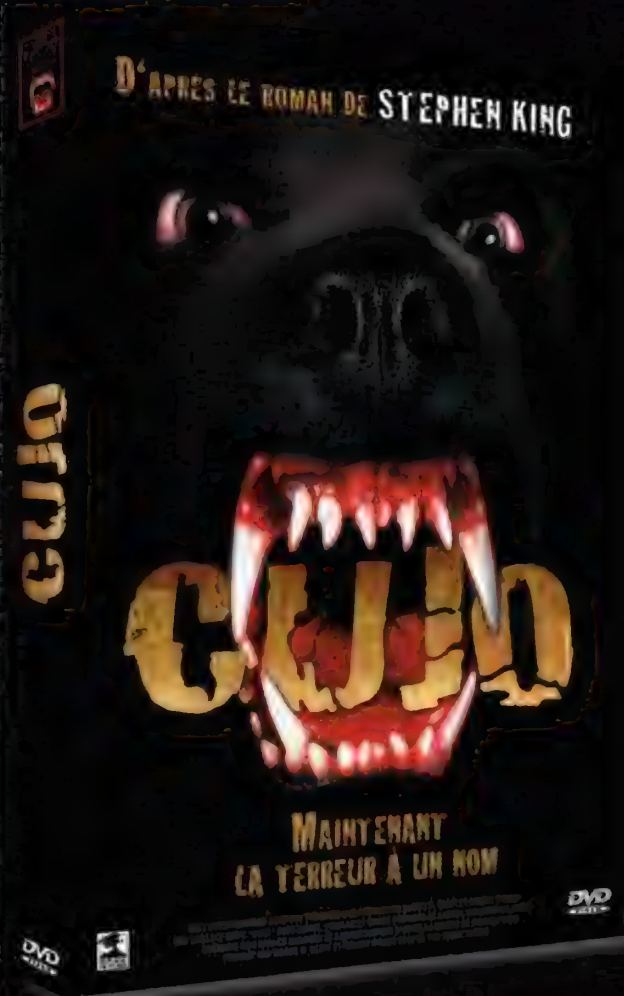
DE BRIAN DE PALMA

Assez fraîchement accueilli par le public et la critique lors de sa sortie salles, **Le Dahlia noir** bénéficie quand même d'une édition double, qui revient sur le fait-divers originel, l'adaptation de l'épais roman d'Ellroy, les détails intéressants de la production, etc. Or, c'est avant tout la seconde vision du film qui s'avère pleine d'enseignements. D'abord, et fort curieusement, le passage sur disque semble rendre davantage justice à la photo du grand Vilmos Zsigmond. Mais surtout, on aperçoit comment l'œuvre tire finalement parti d'une structure déséquilibrée à plusieurs égards. La première heure, addition hachée de scènes bavardes, pâtit ainsi d'une dissymétrie flagrante entre l'interprétation masculine (très terne) et le jeu quasi théâtral d'actrices proches du sublime. Puis, dès que Bucky s'introduit dans la famille Linscott, le récit devient comme fou, s'accéléralant jusqu'à un dénouement « en catastrophe » qui rappelle le meilleur du giallo. Se révèle alors l'intention majeure de De Palma : s'emparer de deux intrigues parallèles et les enrouler l'une autour de l'autre, jusqu'à obtenir une spirale vertigineuse où convergent les passions et les obsessions des personnages. Nœuds essentiels de cette toile d'araignée, les fameuses séquences « opératiques » du cinéaste, dont la première n'est pourtant due qu'au choix tardif de condenser en un même lieu la fusillade et la découverte du cadavre de Betty Short. Quand on sait que c'était seulement par manque de décors...

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. METROPOLITAN. 2.35 (16/9). 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, DOC, FEATURETTE, FILMO, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES.

## COMMANDEZ VOTRE MAD DVD



Prix de vente : 12,90 €. Abonnés : 6,90 €  
(frais de port compris)

Découpez ou recopiez le bon de commande accompagné de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante : Mad Movies, 6, rue Rodier 75009 Paris. Tél. : 01 44 635 635.

Je règle par

☐ chèque ☐ carte bancaire

NOM  PRENOM

ADRESSE

CP  VILLE

PAYS

Date d'expiration :

Mois/Année

Mon numéro d'abonné :

Date et signature obligatoires

« Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case »





## ALICE, SWEET ALICE (MK2 IMPORT) D'ALFRED SOLE

Premier film officiel d'Alfred Sole (qui avait signé un porno intitulé *Deep Sleep*), réalisateur depuis reconverti en production designer sur la série *Veronica Mars* (!), *Alice, Sweet Alice* demeure toujours aussi intrigant et malsain 31 ans après sa sortie. Aux confins de différents genres (le thriller, le giallo, le slasher), ce long-métrage atypique est un hommage réussi au *Ne vous retournez pas* de Nicolas Roeg et au cinéma d'Alfred Hitchcock (on pense parfois à *Psychose*), la touche chelou en plus. Cette ressortie en DVD n'est malheureusement pas à la hauteur de ce petit classique, puisque le master (en 4/3 et loin d'être parfait) est le même que celui du disque paru chez Anchor Bay il y a quelques années. Un petit remastering salvateur n'aurait pas été de trop... Reste que le montage inclus ici est bien celui supervisé par Sole à l'époque du LaserDisc et que son commentaire audio (accompagné du monteur et de Bill Lustig) se révèle très intéressant et bourré d'infos (vous saurez pourquoi le film a été retiré). C'est peu, mais il faudra s'en contenter, même si le prix (pas loin de trente euros) risque d'en décourager plus d'un.

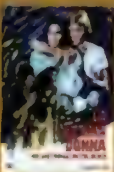
Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. HEN'S TOOTH. 1.85 (4/3). 1.0 (VO).  
SUPP : COM AUDIO, GALERIE PHOTOS.



# MAD IMPORTS

## LA SETTIMA DONNA (MK2 IMPORT) DE FRANCO PROSPERI



Suite à un braquage, un trio de malfaiteurs prend en otage un groupe d'étudiantes et une femme dans la maison qu'elles occupent. Humiliations, viols et meurtres seront de la partie... La point de départ est simple et annonce la couleur : le film de Prospéri doit beaucoup à *La Dernière maison sur la gauche* de Craven. Bien que classique dans son déroulement, *La Settima donna* surpasse de la tête et des épaules le tout venant du rape & revenge grâce à l'interprétation de Florinda Bolkan (l'héroïne du *Vénin de la peur* de Pulci) et à la mise en scène efficace de Prospéri, à la fois sobre et travaillée. Violent, tendu, mais sachant aussi se montrer elliptique quand il le faut. *La Settima donna* mérite une réévaluation d'urgence. *Sazuma* met les petits plats dans les grands et a concocté une édition de qualité, au master nettoyé (en Scope), aux bonus solides (sous-titres anglais !) et au packaging réussi (très beau digipack). Cerise sur le gâteau : l'éditeur autrichien a aussi inclus la B.O. sur la deuxième disque. Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2 AUTRICHIEN (MK2). SAZUMA. 2.35 (16/9).  
1.0 (VO). SUPP : COM AUDIO, DOC, BANDES-ANNONCES.



# MASSACRES A LA TRO

(PAYBACK - STRAIGHT UP : THE DIRECTOR'S CUT + REVENGE : UNRATED DIRECTOR'S CUT)



Plus question ici de contester la légitimité de ces deux director's cut : tant Brian Helgeland et Tony Scott se sont plaints à maintes reprises au cours des années que les versions salles de *Payback* et *Revenge* n'étaient pas celles envisagées au départ. Mais étaient-elles pour autant mauvaises ? N'est-il pas possible que des scènes « imposées » par des producteurs soient réussies ? Si, bien sûr. A tort ou à raison, elles sont supervisées par deux acteurs devenus par la suite d'immenses cinéastes, et que ces derniers ont eu le loisir de réécouter du réalisateur abîmé. La preuve : Mel Gibson et Kevin Costner ont tous deux appuyé le sort de ces DVD. On peut dès lors les voir comme des bonus intéressants, mais pas plus. Ainsi, *Payback* se voit retirer sa voix off, la totalité de l'intrigue secondaire impliquant Bronson et son fils dépeint (exit, donc, Kris Kristofferson et la scène de torture), la musique très *Pirates du métré* de Chris Boardman cède la place à un score pourri de série télé, le chien est abattu à bout portant, Porter est un enfoiré encore plus brutal (il bat sa femme et tue plus de monde), la fin est plus sombre... Mais le métrage, série B agréable au demeurant, reste trop artificiel pour prétendre se mesurer à son modèle, l'excellent *Point de non-retour* de John Boorman. Quant à *Revenge*, que Tarantino considère avec raison comme le meilleur Tony Scott, vingt-quatre minutes ont été sucrées et dix minutes inédites rendent le sexe et le violence encore plus explicites, la musique de Jack Nitzsche ayant été complétée par Harry Gregson-Williams. Si le fait de resserrer l'action rapproche le film de la nouvelle de Jim Harrison dont il s'inspire, l'ampleur westernienne s'en trouve diminuée, et le rôle du héros tenu par Miguel Ferrer en fait directement les frais. N'oublions pas en outre qu'il s'agit du montage effectué aujourd'hui par Scott, et non pas celui qu'il avait imaginé en 1990 : le cinéaste a évolué, et son style actuel n'a plus grand-chose à voir avec celui d'alors, ce qui a pour effet de créer un certain déséquilibre dans la mise en scène de cette nouvelle version. Cela dit, même amputé, *Revenge* reste le digne héritier d'*Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia*. Le Scott offre des sous-titres français, *Payback* ne les propose qu'en anglais. Rendez-vous en septembre pour un nouveau director's cut, celui de Troie !

Cédric DELLELÉ

ZONE 1. PARAMOUNT (PAYBACK) ET SONY PICTURES (REVENGE). 2.40 (16/9). 5.1 (VO) ET 2.0 (VO).  
SUR PAYBACK : SUPP : COM AUDIO, DOC (SUR REVENGE). FEATURETTES (SUR PAYBACK). ITW.  
(SUR PAYBACK) BANDES-ANNONCES.

## HUNDRA (MK2 IMPORT) DE MATT CIMBER

Des amazones à moitié nues en bottes avec une épée... Réalisé en 1983 par Matt Cimber (alias Matteo Ottaviano) pour profiter du succès de *Conan le barbare* (« qui se prenait trop au sérieux » déclare le cinéaste), *Hundra* reprend plusieurs scènes de ce dernier au plan près (l'attaque du village, celle du temple, l'orgie), le producteur ayant en outre loué tous les décors, costumes et accessoires du film de John Milius, ce qui lui facilita grandement la tâche. Sauf que, malgré une chouette photo de John Cabrera (le *Tuareg* d'Enzo G. Castellari), les chorégraphies laissent fortement à désirer ! Ancêtre de Xena, la belle Hundra (Laurene Maniac Cop Landon) nourrit une haine féroce à l'égard de la gent masculine, ici presque uniquement composée de gros porcs lubriques.





# NÇONNEUSE

(MK2 IMPORT)

« No man will ever penetrate my body » dit-elle d'ailleurs avec fermeté. Ce nanar jouissif et hilarant qui étale avec générosité chair fraîche et jets de sang bénéficie d'une édition remarquable : le transfert est une splendeur et, plaisir rare, le coffret inclut un CD de l'excellent score d'Ennio Morricone, qui reprend le contenu du pressage Prometheus aujourd'hui introuvable (le son est médiocre, mais la musique est la digne petite sœur de celle de *Kalidor*). On espère que le film suivant du duo Cimber/London, *À la poursuite du soleil d'or*, western spaghetti à la sauce Indiana Jones, connaîtra un sort identique.

Cédric DELELÉE

ZONE 1. SUBVERSIVE CINEMA. 2.35 (16/9). 2.0 (VO). SUPP : COM AUDIO, FEATURETTE, COMIC-BOOK, CD DU SCORE...



## KONTROLL (MK2 IMPORT)

DE NIMROD ANTAL

Avant de partir aux États-Unis pour réaliser *Vacances pour Screen*, l'Hongrois Nimrod Antal s'est fait connaître des cinéphiles avec *Kontroll*, œuvre aussi incalculable qu'efficace. Bardé de rumeurs de tous genres (la comédie, le thriller, le drame social, tout y passe), illuminé par une troupe de comédiens géniaux et dynamisé par une B.O. sacrément entraînante, *Kontroll* est sans conteste l'un des meilleurs films européens de ces cinq dernières années. Sorti un peu partout dans le monde (seul en France !), le métrage a fait les frais d'une distribution DVD des plus médiocres (les disques US et anglais sont catastrophiques), mais ce collector hongrois répare heureusement cette injustice, tant par la qualité de son master (image carrée, DTS monisé) que par celle de ses suppléments (excellente idée que de proposer les courts-métrages de jeunesse d'Antal). Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, l'éditeur a même inclus des sous-titres français sur le film, faisant de ce magnifique digipack un achat obligatoire.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2 HONGROIS INÉDIT. FUGGETLEN/BUDAPEST FILM. 1.85 (16/9). 5.1 ET DTS (VO). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, SCÈNES COUPÉES, CLIPS, FILMS, GALERIE PHOTOS, COURTS-MÉTRAGES, BANDES-ANNONCES.



# MAD

## SERIES

### LA QUATRIÈME DIMENSION (1985) VOLUME 1

D'ALAN BRENNERT ET J. MICHAEL STRACZYNSKI

Lancees la même année qu'*Histoires fantastiques*,

la très décevante anthologie de Steven Spielberg, ces nouvelles histoires (rebaptisées en France *La 5<sup>e</sup> dimension* car initialement diffusées chez nous sur feu La 5), sont, aussi bien en termes de scénario que de mise en scène, bien meilleures que la débauche de moyens un peu vaine du réalisateur de Munich. On retrouve Joe Dante, John Milius et Wes Craven (qui en a réalisé plusieurs) derrière la caméra, pour des segments allant de 2 à 20 minutes. Mais la palme revient à William Friedkin, qui tourna un hallucinant *Nightcrawlers* ou un vétéran du Vietnam revit ses souvenirs de guerre dès qu'il s'endort. Entièrement situé dans un diner, avec une lumière particulièrement soignée et un final apocalyptique, ce segment marqua les esprits. À la différence de la série d'origine créée par Rod Serling, beaucoup d'histoires ne reposent pas sur un quelconque coup de théâtre. En revanche, on retrouve des idées typiquement « *Twilight Zone* », tel le collier qui arrête le temps, la pierre guerisseuse, une réalité virtuelle pré-Matrix et surtout une étonnante vision du temps dans le remarquable *A Matter of Minute*. Inexplicablement, ce DVD n'inclut que les 16 premiers épisodes de la saison 1, qui en comporte 24. Une production artistiquement ambitieuse, qui ne réussit pas toujours son coup mais vaut largement la peine d'être redécouverte. Ne serait-ce que pour voir Bruce Willis à ses débuts !

Alain CARRAZE

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.33 (4/3). 2.0 (VF)



## DEADWOOD SAISON 2

DE DAVID MILCH

Passé le choc de la saison 1 — qui réinventait le western télé en y insufflant une poésie brutale et lancinante, noyée sous une pluie battante de « *cocksuckers* » et autres « *motherfuckers* » —, on ne pouvait qu'attendre impatiemment cette deuxième fournée pour voir ce que nous réservait David Milch, le créateur fou de cette œuvre majeure. La nouvelle saison s'ouvre donc sur un affrontement sanglant entre Seth Bullock, devenu shérif de cette ville où il est le seul représentant de la loi, et Al Swearengen, le roi cynique et autoproclamé de la bourgade, qui contemple « ses » habitants tels des pions sur son échiquier depuis la terrasse de son saloon. Elle se terminera par une mort brutale et injuste... Entretemps, on nous aura asséné un Swearengen qui n'en finit plus de souffrir de ses blessures et un très propre psychopathe, tueur de prostituées. On reste bouche bée devant la prestation de Ian McShane, récompensée à juste titre d'un Golden Globe pour le rôle d'Al, mais on notera aussi la performance d'Alice Krige, ex-reine Borg dans *Star Trek*, devenue ici patronne de bordel. Du décor de la ville de Deadwood émane une ambiance lourde de boue et de crasse... Bref, ce n'est pas de la télé, c'est du HBO ! Miracle : la VF n'édulcore pas le propos. En revanche, aucun bonus à la hauteur de l'œuvre, qui s'arrêtera à la fin de la saison 3 (on attend encore les téléfilms de conclusion promis...).

Alain CARRAZE

ZONE 2. PARAMOUNT. 1.78 (16/9). 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPP : GALERIE PHOTOS.



## LES 4400 SAISON 3

DE SCOTT PETERS ET IRA STEVEN BEHR

Et de 3 ! (Plus que 4397 ms souffle-t-on...). La troisième saison des *4400* est certainement la plus passionnante de la série... mais c'est aussi celle qui montre clairement ses limites. La fin de la saison 2 nous avait appris que le gouvernement américain avait injecté un inhibiteur aux « retournés » : la substance devait les empêcher de développer les facultés paranormales que leur avaient confiées les humains du futur dans le but d'éviter une mystérieuse apocalypse. Désormais, la plupart des 4400 découvrent leurs pouvoirs, et la population commence à les craindre sérieusement, d'autant qu'une faction extrémiste se retourne contre le gouvernement. Le producteur Scott Peters a beau s'en défendre dans les interviews présentes en bonus : tout le monde a reconnu le pitch de *X-Men* ! Fini, donc, le sympathique ersatz de *Disparitions* de la première saison, ou le « 4400 de la semaine » de la saison 2 ; la trame devient totalement feuilletonnante, partagée entre la traque des 4400 terroristes, la découverte de ses pouvoirs par Isabelle (qui a dit Phénix ?) et la production d'une substance qui conférera des capacités spéciales à tous les autres humains.

Le récit se poursuit tout au long de la saison, jusqu'à un aperçu de l'apocalypse tant redoutée. Reste qu'une certaine série appelée *Heroes* vient de ringardiser un maximum ces pauvres 4400... En tout cas, le coffret DVD se la joue haut de gamme avec de longues interviews des producteurs/scénaristes, ainsi qu'un bêtisier qui ravira ceux qui ne peuvent plus supporter cette insupportable gamine !

Romain NIGITA

ZONE 2. PARAMOUNT. 1.78 (16/9). 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPP : ITW, BETISIER.



# ADEPT in HORROR

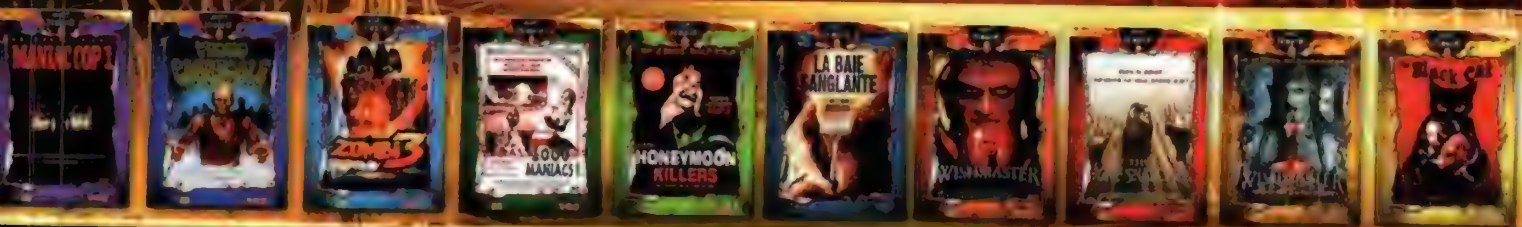


10  
TITRES

## REJOIGNEZ-NOUS...



## EN VENTE PARTOUT LE 14 JUIN



MAD MOVIES

FX

DVD  
VIDEO

fravidis  
MOVIE VIDEO COLLECTION

[www.fravidis.com](http://www.fravidis.com)



**MAD**  
UNE SÉLECTION  
MAD MOVIES

# CUJO

DE LEWIS TEAGUE

**CUJO FUT L'UN DES PREMIERS FILMS À PORTER AU CINÉMA UN ROMAN DE STEPHEN KING. L'UN DES MEILLEURS AUSSI, MALGRÉ LA MODESTIE DES MOYENS ENGAGÉS ET LA DÉMISSION BRUTALE DE SON PREMIER RÉALISATEUR.**

Au début des années 80, Stephen King voit brutalement augmenter le nombre d'adaptations de ses romans à l'écran. La première : *Carrie*, suivie de peu par *Les Vampires de Salem*, *Shining* et *Creepshow*. *Cujo* arrive en cinquième position, production modeste de cinq millions de dollars dont le tournage commence mal. En effet, à peine le réalisateur Peter Medak (*L'Enfant du diable*) a-t-il mis les pieds sur le plateau qu'il le quitte, abandonnant un projet dont il avait néanmoins assuré toute la préparation. Qui pour le remplacer ? Lewis Teague, poulain de l'écurie Corman dont *L'Incroyable alligator* démontre les compétences dans le domaine du cinéma de genre. « C'est d'ailleurs parce que j'avais aimé *L'Incroyable alligator* que j'ai suggéré son nom à la production » témoigne Stephen King. « Au départ, *Cujo* ne m'a pas particulièrement séduit » enchaîne Lewis Teague. « J'espérais un projet plus ambitieux qu'une histoire de chien enragé. J'ai donc rejeté l'offre avant que les producteurs, pressés par la démission de Peter Medak, ne reviennent vers moi. Le film sur lequel je travaillais pour le compte de Dino De Laurentiis étant tombé à l'eau, j'ai fini par céder. » Pratiquement du jour au lendemain, Teague reprend la laisse de *Cujo*, non sans demander au scénariste Don Carlos Dunaway de procéder à quelques ajustements. « Nous avons recentré le récit autour des peurs de la famille » précise le cinéaste. « Telle qu'elle se présentait, l'intrigue ne me satisfaisait pas. »

Tandis que la première scénariste, Barbara Turner, s'offusque de l'intervention de Dunaway au point de se cacher désormais derrière le pseudonyme de Lauren Currier, Stephen King se fait à l'idée d'une fin positive, qu'il avait pourtant écartée du roman. « J'avais prévenu mon éditeur qu'il s'agissait d'un point non négociable » se souvient-il. « En revanche, lorsque le producteur du film m'a annoncé qu'il souhaitait voir le gamin survivre, je ne m'y suis pas opposé. J'étais curieux de voir ce que cela pouvait donner. » Une fois le scénario revu à son goût, Lewis Teague s'engage dans un tournage de huit semaines dans le nord de la Californie. Des prises de vue particulièrement difficiles, surtout pour Dee Wallace Stone et Danny Pintauro, incarnant respectivement une mère et son fils réfugiés dans une voiture autour de laquelle rôde un débonnaire saint-bernard que la morsure d'une chauve-souris a transformé en terrifiant molosse. « Un tournage très très difficile » gémit encore la comédienne. « Danny avait une peur bleue du chien. Ses hurlements sont réels. » Elle-même éprouvée, Dee Wallace Stone suit, pendant les deux mois qui suivent sa prestation, un traitement médical pour « épuisement ». Pendant que ses deux interprètes principaux souffrent le martyre, Lewis Teague redouble d'imagination afin de rendre crédible la menace que représente le chien écumanant de rage. « Selon les scènes, nous avons utilisé de vrais saint-bernards, cinq au total, mais également une

marionnette articulée, des têtes mécaniques, un labrador dans une combinaison de saint-bernard et même un homme dans une peau de saint-bernard. Le dresseur, Karl Lewis Miller, a accompli un travail d'autant plus extraordinaire que ces animaux-là sont totalement rétifs au dressage, contrairement à ce que laissent supposer leurs qualités de chiens sauveteurs. Je crois que l'ensemble, trucs et chiens, fonctionne bien. » Et comment que ça marche ! Malgré des effets spéciaux hétéroclites et bricolés avec les moyens du bord, aucun plan ne compromet la réalité du canidé. Si, face au résultat final, Lewis Teague ne cache pas une certaine déception, il la justifie par « le manque de temps, qui n'a pas permis de fouiller plus profondément les personnages et certains aspects du scénario. » De réserves, Stephen King, généralement très critique vis-à-vis des films extraits de ses livres, n'en émet aucune. Selon lui, *Cujo* demeure, encore à ce jour, l'une des meilleures adaptations de sa bibliographie. Il remettra d'ailleurs le couvert avec Lewis Teague deux ans plus tard à l'occasion de *Cat's Eye*. Sans que la réussite soit cette fois au rendez-vous...

Marc TOULLEC

**ZONE 2 DRENT.** USA. 1983. REAL.: LEWIS TEAGUE. INT.: DEE WALLACE STONE, DANIEL HUGH-KELLY, CHRISTOPHER STONE, ED LAUTER, DANNY PINTAURO... 1.85 (16/9). 1.0 (VO ET VF).













to the Galaxy Death  
Tunnel. Satan's Little  
Helper. Carrie (DVD)  
Schmiedler...  
175 Dossier: Sin City.  
La Crime Fuyait.  
Antiville. Frères de sang.  
Kingdom of Heaven.  
The Nun. La Maison de  
craie. Dead Meat. Caroline.  
Claude Fregoso...  
176 Dossier: Batman.  
Eggsy. Dray King-Fu.  
Land of the Dead. Correll.  
Dossier: Dimension Film.  
Games 2005. Les Tueurs  
de la lune de miel...  
177 Dossier: Land of the  
Dead. King Kong.  
Masters of Horror.  
Les 4 Fantastiques. Shaun

of the Dead. Godlike Final  
Wars. HCG2. Aggressif.  
La Guerre des mondes.  
Born to Fight. La Main  
de fer. Caroline Rémy.  
Harris...  
178 Dossier: James  
Cameron. Underworld 2.  
Jean-François. Bloodline.  
Dossier. The Descent.  
Lady Vengeance. Doom.  
Evil Aliens. L'Esprit.  
D'Emily Rose. Kian Kian.  
Bang Bang. Les Frères  
Grimm. Night Watch.  
PIU...  
179 The Descent.  
Dossier: Survival. Frigide.  
Sennery. A History  
of Violence. The Dark.  
Hunger. Film en DVD.

Samuel Chambliss.  
Carrie Stuart Gordon.  
180 Doom. Hostel.  
Seven Swords. The Host.  
Harry Potter 4.  
Lady Vengeance. Domino.  
L'Esprit d'Emily Rose.  
181 King Kong. Silent Hill.  
Masters of Horror. Sledge.  
Saw 2. Stages 2005.  
Caroline Walter Hill...  
182 Masters of Horror.  
Gérard 2005. Shaun.  
Musik. Bruce Campbell.  
La Labyrinthine de Pen.  
Les 4400. Caroline Walter  
Hill (2<sup>e</sup> partie)...  
183 La Labyrinthine de Pen.  
Buzza Ho-Ing. Hostel.  
Masters of Horror.  
La Peur au ventre.

Hellfest. Génération  
Musica. AFM 2005.  
Carrie Albi Lally...  
184 Dossier.  
Underworld 2: Evils.  
La Colline à des yeux.  
X-Men 3. Destination  
Finale 3. Renaissance.  
Masters of Horror.  
Sledge noir. Gérard 2005.  
Caroline Mike.  
Mignon...  
185 Mortuary. Frigide.  
V pour Vendetta.  
Silent Hill. Horrifié.  
Masters of Horror.  
Rudy Ray Moore.  
Caroline Mike. Hellfest...  
186 Rester. Silent Hill.  
SFX. Frigide. Horrifié.  
Caroline William Franklin.  
Hommage Dan Curtis...  
187 La Colline à des yeux.  
Isolation. La Malédiction.  
Pusher. The Last.  
Eyes of Crystal.  
188 The Devil's Rejects.  
La Mission des 1000.  
morts. Wolf Creek.  
Superman Returns.  
Caroline Robert.  
Kurtzman...  
189 Special Preview.  
Spider-Man 3. Saw II.  
La Colline à des yeux.  
Severance. The Fountain.  
200. Dossier Phil.  
K. Doh.

190 NOUVELLE FORMULE  
Severance. 2001 Menace.  
Burial of the Rats.  
Le Labyrinthe de Pen.  
Dossier: le meilleur du  
Direct-to-video. Morts de  
rien. Muséologie.  
191 Saw II. La Colline à des  
yeux. Horos. Sisters.  
See No Evil. Réponse en  
jeux. Dossier Du Palais de  
Sisters. Doh...  
192 Meusure à la  
trophée: le  
monument. Frigide.  
Turlistes. The Fountain.  
Dossier: Jungle Holocaust.  
Nelly. Sledge. Caroline.  
Alexandre Jodorowsky.  
193 300. Meusure à la  
trophée: le  
monument.  
Apocalypse.  
Black Christmas.  
The Woods. Left.  
Dossier: Caroline.  
194 Grindhouse. Zodiac.  
Bug. Primer. Nightmares.  
Detective. Caroline Mike.  
Hedge. Les 500 ans de  
l'homme.  
195 La Colline à des  
yeux 2. 300. Wiltwrens.  
Gomhine. 29 semaines.  
avant l'été. Dossier.  
Gomhine 2007.  
Ray. Harryhausen.



1 Meusure. The Host.  
Dossier: Caroline Mike.  
Les 14 Amériques. Dossier.  
200. Dossier: Caroline Mike.  
Host. The Blade. Caroline  
Mike. Frigide.



2 La Maitresse à armes.  
chill. The Killer. Dossier.  
Sennery. Dossier: Caroline Mike.  
Host. The Blade. Caroline  
Mike. Frigide.



3 The Host. Dossier.  
Host. The Blade. Caroline  
Mike. Frigide.



4 Mutation.



5 La Vierge de Nuremberg.



6 Le Retour du Chien.



7 John Dillinger.



8 Le Saigneur.



9 Les Maîtresses du Dr. Jekyll.



10 Operation Peur.



11 Gorgo.



12 Les Maîtresses du Dr. Jekyll.



13 The Black Cat.



14 The Black Cat.



15 The Black Cat.



16 A Love.



17 La Fuite.



18 Alien.

# BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante : D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19 (tél. : 01 44 84 85 04)

**MAD MOVIES** (chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement).

28	32	33	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53
54	55	56	57	58	59	60	61	62	63
64	65	66	67	68	69	70	71	72	73
74	75	76	77	78	79	81	82	83	84
85	86	87	88	89	90	91	92	93	94
95	96	97	98	99	100	101	102	103	104
105	106	107	108	109	110	111	112	113	114
115	116	117	118	119	120	121	122	123	124
125	126	127	128	129	130	131	132	133	134
135	136	137	138	139	140	141	142	143	144
145	146	147	148	149	150	151	152	153	154
155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166	167	168	169	170	171	172	173	174
175	176	177	178	179	180	181	182	183	184
185	186	187	188	189	190	191	192	193	194
195									

**MORS-SERIES** (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

- N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 9 €
- N°2 PETER JACKSON : 8 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10 €
- N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
- N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
- N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
- N°7 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
- N°8 SERIES TELE : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- N°9 JEUX VIDEO : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- N°10 PRISON BREAK : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

**MAD MOVIES CULT** (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

- N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
- N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

**LE MEILLEUR DES B'MOVIES** (frais de ports compris). Prix unitaire 7€. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
31	32	33	34	35	36	37	38	39	40
41	42	43	44	45	46	47	48	49	50
51									

**MAD ASIA** (frais de ports compris). Prix unitaire 5,90 €. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

1	2	3	4	5	6
---	---	---	---	---	---

Je règle par ☐ chèque ☐ carte bancaire

NOM  PRENOM

ADRESSE

CP  VILLE

PAYS

Date d'expiration

Mois/Année

Numéro d'abonnement  Date et signature obligatoires

Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.



# Sois belle et tue-

ACTUELLEMENT SUR CANAL +, DANS LA CADRE DE LA NOUVELLE TRILOGIE, UNE MINI-MINI-SÉRIE QUI, SUR LE PRINCIPE DE **SAW**, ENFERME UN MANNEQUIN DANS UN APPARTEMENT AFIN DE LUI INFLIGER DE MÉCHANTS SÉVICES ET UNE RADICALE LEÇON DE MORALE. RÉALISATEUR, OLIVIER ABBOU DÉVOILE LES DESSOUS D'UNE MADAME HOLLYWOOD PLUS VACHARDE QUE LA THÉNARDIER DANS SES MAUVAIS JOURS

Les huis clos féminins quadrillent les écrans. Au cinéma avec le sévère **À l'intérieur**. À la télévision avec **Madame Hollywood**, un **Saw** chez les top-modèles au format inhabituel de trois fois vingt-six minutes. Soixante-dix-huit minutes pour raconter quoi ? Une histoire écrite par Olivier Abbou et Delphine Bertholon. « À la base, je suis un fan de cinéma fantastique » plaide le premier, « un lecteur de magazines comme le vôtre. J'aime ça. Vraiment. Naturel dans ces conditions que Delphine et moi voulions tourner un film de genre, plus précisément d'horreur, même si **Madame Hollywood** n'appartient qu'indirectement à ce registre. En fait, l'idée à l'origine du scénario m'est venue lors d'une discussion avec un ami par l'intermédiaire d'une webcam. D'un coup, je lui ai dit pour plaisanter : « Attention, il y a quelqu'un derrière toi ! ». Mauvaise blague, mais efficacité garantie ! C'était il y a trois ou quatre ans. L'idée a mûri. »

## LOFT STORY

L'idée a tant et si bien mûri que, plus tard, elle génère le scénario d'un film à part entière. Ou plutôt une mini-série dans le cadre expérimental de **La Nouvelle trilogie** sur Canal +. « Nous avons simplement répondu aux appels d'offres de la chaîne » poursuit Olivier Abbou. « Le projet de **Madame Hollywood** a été sélectionné parmi deux cents autres à partir d'un traitement d'une quinzaine de pages qui correspondait au manuscrit du court-métrage que nous avions en tête au départ. » Quinze pages qui, gonflées pour devenir un scénario classique, peuvent s'adapter aux nécessités de la production : un budget de 600 000 euros, trois semaines de tournage. Drastique comme du Roger Corman. « Nous avons ensuite entamé l'écriture du scénario définitif avec à l'esprit, outre les contraintes logistiques et économiques, la nécessité d'une narration particulière. L'histoire devait être racontée de manière à former un bloc et à pouvoir être divisée en trois parties égales. Cela aurait pu se présenter sous la forme de six fois treize minutes, à l'instar de la première trilogie. Nous avons d'ailleurs rédigé **Madame Hollywood** dans cette perspective. Ce qui pousse à une écriture plus nerveuse, à des rebondissements plus fréquents. Un procédé bénéfique au projet. » De fait, les choses ne lambinent pas dans **Madame Hollywood**. Dans un bel appartement au design aussi sophistiqué que dépouillé,

Olivier Abbou et Delphine Bertholon enferment Tamara (Liza Manili), top-modèle au sommet de sa gloire. Panique à bord lorsqu'elle réalise que sa colocataire, Sybille (Delphine Chanéac), a disparu, et qu'elle-même ne peut désormais plus sortir du loft. Rien de bien méchant, mais rapidement, la situation vire au cauchemar. Via Internet, un message inquiétant arrive sur le rétroprojecteur du salon : « **Madame Hollywood** veut chatter. » L'invitation à un jeu morbide à la **Saw**. Olivier Abbou ne refuse pas la similitude. « Nous en étions déjà conscients à l'écriture. Il y a des points communs, mais nous avons suivi notre propre voie sur le thème de la dictature de la beauté, finalement plus proche de **Nip/Tuck** que de **Saw**. »

## LES GANTS DE DARIO

À l'instar du Jigsaw cancéreux de **Saw**, Madame Hollywood manipule sa captive, s'appuyant sur un monstrueux chantage : « Tu obéis ou ta copine déguste. » Car la copine Sybille souffre le martyr, enmurée, menacée par des rats et une perceuse. Et Tamara ne rate pas une miette de son calvaire « grâce » à une retransmission en direct, toujours par Internet. Le pur spectacle du snuff. Influence : non pas **Saw**, mais les gialli transalpins. « Mario Bava, Lucio Fulci, Dario Argento... Je le reconnais ! Le côté baroque de leurs films m'a toujours attiré. J'ai même demandé au compositeur de la musique, Clément Téry, de travailler la partition dans une optique très Ennio Morricone. Une façon de rester dans l'atmosphère des thrillers horrifiques italiens des années 70. » Comme le giallo, **Madame Hollywood** s'accommode d'ailleurs d'un certain fétichisme. Et Olivier Abbou de reprendre à son compte les gants de cuir noir chers aux tueurs de Dario Argento. Un grand classique du genre. « J'ai pu apprécier l'artisanat du cinéma d'horreur par le biais de **Madame Hollywood**. Les effets spéciaux, les rats, les prophétesses... J'ai vraiment apprécié ce bricolage au quotidien. Quelque chose de jouissif, très colonie de vacances, en dépit d'un tournage exténuant, éreintant. Quelques jours supplémentaires n'auraient pas été du luxe, tant nous devions faire un maximum en un minimum de temps. » Et ce, dans des conditions parfois acrobatiques. « Le décor du loft, nous aurions dû le reconstituer en studio, mais pas question. Pourquoi ? Parce que, contrairement aux autres séries de **La Nouvelle trilogie**,

le CNC nous a privés d'une rallonge de 200 000 euros. Les films d'horreur ou les thrillers à la **Madame Hollywood** ça ne passe pas dans ces instances-là. Nous nous sommes repliés vers un véritable appartement. Nous l'avons trouvé à Suresnes et réaménagé en fonction de nos besoins. »

## IN THE MOOD

Dans le loft de Suresnes, Olivier Abbou et son équipe tournent dans l'ordre chronologique du scénario. « Un choix qui a permis de mettre progressivement notre comédienne, Liza Manili, dans l'ambiance. Au bout de deux semaines, elle n'en pouvait plus, tant la pression était forte, tant je lui demandais. Quand, à l'écran, elle coupe ses cheveux, ce sont ses cheveux à elle. Quelque chose que nous avons dû négocier avec d'autant plus de difficulté qu'elle mène, parallèlement à sa carrière d'actrice, une carrière de mannequin. Tout a contribué à la pousser dans ses derniers retranchements, à la mettre dans un tel état que son jeu a gagné en conviction, en réalisme. » Particulièrement dans la scène où, pour l'émouvoir à prendre des kilos, le manipulateur invisible la pousse à engloutir une ratatouille pillée de viande rouge. « Là, pas moyen de faire semblant ! Il fallait manger. Vraiment. Tous les jours, l'équipe allait voir ce que nous mangions à l'écran. »

L'autisme, ou une épreuve parmi tant d'autres, et dont la plus méchante pourrait être celle du mariage au fer rouge. La top-modèle relâchée au rang de bétail : une finalité pour celui qui tire les ficelles de ces douze heures de torture, et par extension, toute la morale fondue d'une histoire qu'Olivier Abbou et Delphine Bertholon assument jusqu'au bout de la cruauté.

Aucunement amochés sur trois courts-métrages (**Un jour de plus**, **Clin d'œil** et **Le Téméraire**) et un moyen (**Manon**), ils entendent bien ne plus en rester là. Au programme du tandem : Phénix, un thriller horrifique situé dans un phare dont le gardien sombre dans la schizophrénie, **Six**, d'après un roman de Delphine, et **Mardi Gras**, « un slasher » intervient le réalisateur. « Tout est prêt ! Nous n'attendons plus que l'argent pour lui donner forme. » Avis aux investisseurs que les frasques sadiques de **Madame Hollywood** auront convaincu de se débarrasser des oursins qu'ils ont dans les poches !

Marc NODDET



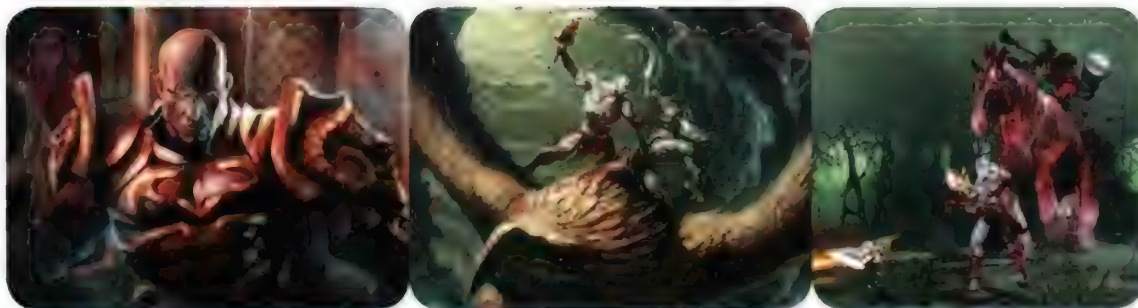
toi





# La chair et le sang

C'EST L'HEURE DU BILAN POUR LA PS2, QUI TERMINE SON HEUREUSE CARRIÈRE SUR UN COUP D'ÉCLAT DIGNE DES BLOCKBUSTERS GRANDILOQUENTS DU PÈRE BRUCKHEIMER. DEUX ANS APRÈS UN PREMIER VOLET QUE PERSONNE N'ATTENDAIT VRAIMENT, **GOD OF WAR II** REVISITE LE CHOC DES TITANS FAÇON TRIPAILLE BAIGNANT DANS L'EMPHASE.



## GOD OF WAR II (PS2)

Sony, mis à mal tel Kratos dans la terrible bataille économique des consoles next-gen (les chiffres de ventes de la PS3 dans le monde sont pour le moment catastrophiques), soigne la suite de son bébé puisqu'en l'état, la série des **God of War** trône parmi les dernières franchises lucratives de la marque, aux côtés d'une autre licence phare débutée avec **ICO** et confirmée par sa séquelle, l'enivrant **Shadow of the Colossus**. Développé dans les studios de Santa Monica par David Jaffe et son équipe, **God of War II**, magnifiquement transcendé par son impact visuel et sonore d'un ludisme totalement outrancier, verse dans l'excès jusqu'à plus soif, et sonne le glas d'une époque, celle de la toute-puissance hégémonique de Sony. L'histoire reprend là où se concluait le premier volet, collant aux basques d'un Kratos intronisé Dieu de la Guerre après sa victoire contre Arès. Accompagné de ses spartiates, il redescend sur Terre afin de participer au sac de la cité de Rhodes, mais se heurte au courroux de Zeus, qui devient par la même occasion le nouveau Dieu à abattre. Premiers pas dans le jeu, et premier face-à-face sans équivoque, qui voit Kratos affronter dans un combat dantesque le Colosse de Rhodes en personne ! **God of War II** se résume ainsi à une débauche de rixes sanglantes contre le bestiaire de l'Olympe au complet. La mise en scène opère avec lourdeur en un copieux défilement de paysages ancestraux, magnifiés par de longs plans-séquences qui font la joie des spectateurs. Le cœur du gameplay s'articule toujours autour d'un mélange de beat them'all décomplexé et bourrin, mâtiné de finish moves en QTE (Quick Time Events, une combinaison de touches à exécuter en un temps limité dans un ordre précis). La subtilité n'étant pas le point fort de Sony, à l'image de son Kratos, on se retrouve souvent à marteler le pad comme un damné afin de venir à bout des plus grands spécimens mythologiques, et on se défoulera sur des séquences d'action ultra-rythmées dont la tension ne décline jamais, ce qui procure au jeu toute sa saveur. Ainsi, l'intensité de l'exécution requiert une attention de tous les instants, et il n'est pas rare de finir une partie de **God of War II** sur les rotules. Quant à la musique, les chœurs antiques participent grandement à l'accomplissement stylistique de ce chef-d'œuvre. La PS2 termine en fanfare, et sans surprise, un **God of War III** se profile déjà sur PS3. Vivement !

## ELEDEES

(Wii)

Jusqu'à présent, il est difficile d'affirmer que la Wii constitue un grand champ d'expérimentation ludique, tant les jeux à fort potentiel peinent à arriver sur la dernière-née de Nintendo. Paradoxalement, son succès commercial frondeur ne se dément pas. Preuve que Nintendo sait viser un autre public que celui de ses fans habituels, même si cela doit se faire au détriment du joueur lambda... Alors, quand on tient enfin un soft pas trop dégueulasse, qui n'est pas un énième portage et sait se montrer un tant soit peu original, on ne va pas faire la fine bouche. **Eledees (Elebits en VO)** est né d'un concept sans prétention mais qui, entre les mains d'un studio comme Konami, parvient à s'affranchir de son bête gameplay. Sortez votre DVD de **S.O.S. fantômes**, empoignez votre wiimote tel Dan Aykroyd s'emparant de son canon électrique, et à vous la joie simple de la régression en partant à la chasse aux petites bestioles chargées d'électricité en remuant de fond en comble l'intérieur d'une maison. Même si les graphismes paraissent basiques de prime abord, le plaisir de jeu est bien là, et on s'amuse comme un demeuré à retourner chaque pièce afin de traquer ces petites saloperies, dont une dernière qui s'échine toujours à nous échapper. La grognasse ! Bruno PROVEZZA

## FINAL FANTASY III (DS)



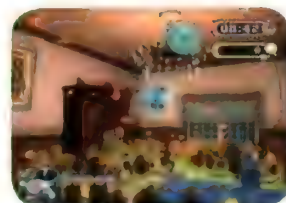
Enième remake d'un épisode de **Final Fantasy**, le troisième opus de la série se voit aujourd'hui

délicatement adapté sur la petite console portable de Nintendo, et ce pour le plus grand bonheur des fans de RPG. Dans ce cas précis, point de portage au rebas ou à la va-vite. **Final Fantasy III** profite heureusement d'un relaunch complet, qui sied à merveille à la 3D minimaliste de la DS. Les studios Matrix Software ont bien fait leur boulot, et il va

sans dire que l'on aimerait voir la formule exploitée sur nombres d'autres titres antédiluviens. Ainsi, c'est avec un grand plaisir que l'on retrouve les mécaniques classiques de gameplay des **Final Fantasy**.



avec cette petite touche de fraîcheur induite par des scénarios qui, à l'époque, savaient aller à l'essentiel au prix d'une certaine linéarité. En son temps, l'apport principal de ce volet était la gestion des jobs, qui définissent chaque classe de personnages et permettent de varier les plaisirs en augmentant à loisir les compétences de son choix tout en proposant moult coups spéciaux uniques. Une valeur sûre, donc.





RETROUVEZ L'UNIVERS CULTE DE GRINDHOUSE  
DANS UN HORS-SERIE SPECIAL

INDISPENSABLE !

**Mad Movies**  
HORS-SERIE



La paire **TARANTINO - RODRIGUEZ** maîtres des films

**GRINDHOUSE**  
DANS LES VEINES DU CINEMA D'EXPLOITATION

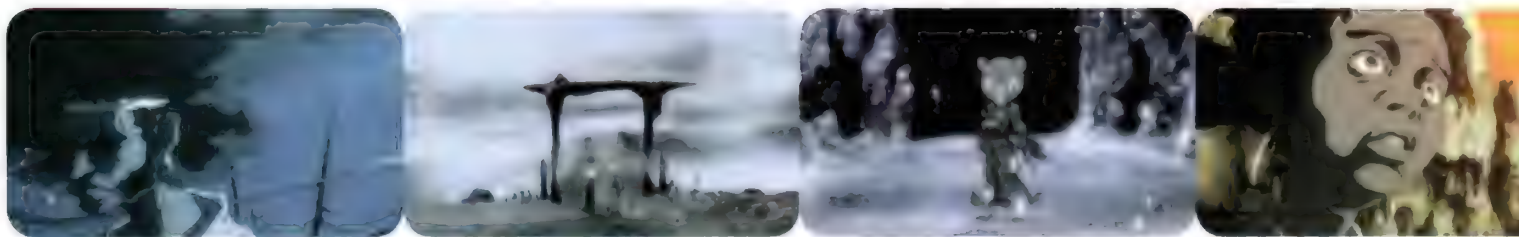


ACTUELLEMENT EN KIOSQUES



# Samouraisoitation

UNE DES SÉRIES LES PLUS HYPE DU MOMENT EST SANS CONTESTE **AFRO SAMURAI**, SUR LAQUELLE ON NE POUVAIT MANQUER DE FAIRE LE POINT. PLUS EXCITANT ENCORE, **MR. DUCK FIGHT**. UN ANIMÉ THAÏ QUI PROMET BEAUCOUP !



Avec un titre comme **Afro Samurai**, facile de comprendre pourquoi cette série attire les regards. Après **Samurai Champloo**, qui mêlait hip-hop et chambara, **Afro Samurai** tente lui aussi de renouveler le film de sabre nippon en y incluant des éléments exogènes. En l'occurrence, un héros noir à la coupe afro (logique, vu le titre), grand épéiste devant l'éternel, et évoluant dans un monde futuriste. Bien que conçu par des Nippons, issus des studios Gonzo et chapeauté par Takashi Okazaki, **Afro Samurai** est, pour ainsi dire, un pur produit américain : c'est un Yankee bossant pour lesdits studios qui a mis le projet sur pieds (son travail consiste à trouver des niches pour le marché US). Ce qui explique le fait que l'animé soit en anglais, et que des têtes d'affiche comme Samuel L. Jackson (devinez qui il double?) et Kelly Hu prêtent leur voix aux personnages. Jackson y a même été de sa poche, puisqu'il a investi dans la série.

Alors qu'il n'était encore qu'un enfant, Afro Samurai a vu son père, le guerrier numéro un, se faire tuer et décapiter par Justice, le numéro deux. Si ce dernier prend fort logiquement la place du numéro un, Afro Samurai, prend lui la suite de son paternel, et devient rapidement le numéro deux. Pourchassé par de nombreux combattants envieux de le détrôner, notre héros poursuit son chemin, accompagné de son camarade Ninja Ninja, et cherche à mettre la main sur Justice.

Sur cette intrigue très basique, le réalisateur Fuminori Kizaki livre une série en 5 épisodes très chargée en action. Rappelant par mo-

ments les travaux animés de Katsuhito Ishii, **Afro Samurai** mise (presque) tout sur son apparence et son style. Les combats sont montés comme un **Ninja Scroll** dopé et les personnages oscillent entre des évadés de **Ken le survivant**, **Dead Leaves** et **Samurai Champloo** passés à la moulinette disco-funk-SF. Le concept est certes excitant, mais le doublage, les situations et les protagonistes stéréotypés se révèlent parfois (souvent) pénibles. Que dire ainsi de Ninja Ninja, insupportable caricature du « funky black » made in Hollywood ? Quant au doublage, il est symptomatique de la façon dont les Américains traitent l'animation nipponne : les voix sont pesantes et prévisibles au possible. Tout comme l'intrigue, assez plate et ne réservant pas de véritable surprise. Et c'est bien dommage, car **Afro Samurai** aurait pu aller beaucoup plus loin que son concept de base de « samourai-noir-évoluant-dans-un-jidai-geki-futuriste ».

Les cinq épisodes (à part le second, qui raconte les origines du personnage) se résument à une suite de combats avec, tout de même, une tentative d'introduire une vraie dramaturgie vers la fin. Le tout est graphiquement soigné, mais pas assez pour susciter un véritable intérêt sur la durée... **Afro Samurai** est donc au final une déception, même si quelques bons points sont à noter. Comme la musique de RZA, par exemple, célèbre compositeur du Wu Tang Clan, qui livre des titres assez proches de son travail sur **Ghost Dog** (logique, après tout). Reste que l'on aimerait bien découvrir le pilote de la série, réalisé en 2003 par Takeshi Koike (responsable, tiens, tiens, de l'animation sur **Party 7** et **Dead Leaves**), doublé en Japonais et certainement moins formaté que le produit fini...

Julien SÉVÉON



Alors, je me suis senti  
l'envie d'être quelque  
chose de grand, comme  
le Thawee ou d'être  
même plus, d'être le double  
de **Mr. Duck Fight** !  
Mais, peut-être, c'est  
impossible.  
L'histoire d'un  
**Kaengkak Laka** (en  
thaï, littéralement **Mr. Duck  
Fight**), ou, en français,  
un grand homme, d'ailleurs  
un homme en l'air, qui  
à force de répéter  
ses hautes et autres  
qualités, finit par  
devenir un **Duck**, et  
après ses exploits de  
notoriété, il a dû aller  
à la prison, comme à

une compagnie de  
musiciens de jazz. Pour  
cela, il leur a permis  
de travailler ensemble. Mais  
c'est ce qui a permis  
d'arriver à cette  
œuvre. Difficile de se  
présenter soi-même par un  
titre, à la différence  
d'un **album** qui se situe  
de la grande au monde  
et dans certains  
par McMeade, pour  
certaines œuvres  
réalisées par le  
jeune duo avec l'entraide  
des autres musiciens  
qui ont été le point  
d'appui. Mais tout  
cela, ce n'est pas  
tout.



**RETROUVEZ EN SEPTEMBRE  
LE NUMÉRO ÉVÉNEMENT  
de MAD MOVIES**

**NUMÉRO**

**200 pages, des dossiers spéciaux  
inédits, des témoignages exclusifs  
et bien d'autres surprises encore !  
POUR FÊTER NOS 35 années  
d'existence sanglante,  
rien de tel qu'un numéro spécial  
EXPLOSIF !**

**AVIS AUX ANNONCEURS :**

**CONTACTEZ-NOUS DÈS MAINTENANT VOUS AUSSI,  
POUR PARTICIPER À L'ÉVÉNEMENT !**



Interview

# François-Eudes Chanfrault compositeur

## Instrument of evil

MAJORITAIREMENT CONSTITUÉE D'EXTRAITS DE HAUTE TENSION, LA FISTE TEMPORAIRE D'À L'INTÉRIEUR AMÈNE LOUQUEMENT ALEXANDRE BUSTILLO ET JULIEN MAURY, UNE FOIS DÉBARRASSÉS D'UN PREMIER SCORE INAPPROPRIÉ, À CONTACTER FRANÇOIS-EUDES CHANFRAULT. EN RÉSULTAT, UNE PARTITION TROUBLE, EXPÉRIMENTALE, ENVELOPPANTE, NOSTALGIQUE ET PASSIONNANTE DE BOUT EN BOUT, REFLET D'UN CHERCHEUR MUSICAL QUI SE PRÊTE GÉNÉREUSEMENT POUR NOUS AU JEU DE L'INTROSPECTION.

### Combien de temps as-tu consacré à À l'intérieur ?

Deux mois, pour un projet qui en aurait nécessité quatre. J'ai dû remplacer à la volée un musicien que je ne connaissais pas, et je n'ai donc pas entendu ce qu'il avait composé. On peut arriver tard sur un film, mais difficilement aussi tard. Le métrage était déjà monté et calé sur de la musique temporaire, et, en règle générale, toute la dynamique de rythme m'était imposée. Non seulement je n'avais plus mon libre arbitre, mais mon cadre d'action s'en est trouvé beaucoup plus réduit. Si on refait un film avec Alexandre et Julien, on s'y prendra plusieurs mois à l'avance.

### Tu es donc prêt à travailler de nouveau avec eux ?

Oui, ils sont super. Vraiment. Notre court délai avait beau être un enfer, il nous fallait quand même faire du bon boulot. Nous avons redoublé d'efforts pour arriver à quelque chose, nous avons travaillé la nuit dans des conditions inimaginables... Au départ, les producteurs pensaient que nous n'aurions besoin que d'un peu de musique, que nous réutiliserions durant toute la projection. Mais ça, ça ne marche pas pour un film aussi sonore

qu'À l'intérieur. Au lieu d'écrire trente minutes de musique originale et de laisser les choses se faire, j'ai écrit cinquante minutes, et j'ai participé activement au montage. Avec les réalisateurs et le monteur son, nous avons décidé de la manière dont nous allions mêler la musique et les bruitages. Il ne s'agissait pas pour autant de sound design, puisque le sound design n'a pas de velléité musicale. Là, au contraire, c'est comme si la musique décidait d'utiliser les objets sonores pour construire un discours musical avec.

### Le mixage d'À l'intérieur a fait partie intégrante de la composition...

Typiquement, dans les musiques faites sur ordinateur, le mixage fait partie de la création. Ce n'est plus une étape finale. On rentre même dans des délires assez incroyables. Par exemple, pour un compositeur électro-acoustique, son instrument, c'est son enceinte. Au début, on croit qu'on peut faire abstraction, mais non. Le son de mon violon alto, je le connais. Quand j'en joue, je sais ce qui sort. Mais quand j'écris de la musique électronique, j'écris sur un certain type d'enceinte. Parfois, on est obligé de reproduire les défauts des enceintes qui ont servi à l'origine. Il nous est arrivé d'enregistrer des saturations d'enceintes que je n'avais obtenues que sur les miennes. Sur un système plus large, il n'y avait pas de saturation, et je perdais tout l'effet recherché.

### La musique d'À l'intérieur est à la fois atmosphérique et thématique. Comment abordes-tu les thèmes ? Es-tu du genre à intellectualiser ou à avancer à l'instinct ?

Quand j'intellectualise, ça me rassure. Je fais ça pendant plusieurs semaines, et en règle générale ça ne marche pas du tout. Ça me permet juste de créer une structure, de me poser les bonnes questions, d'élaguer les fausses pistes. Ensuite, arrive le moment où je crois que je n'y arrive pas du tout, que je suis à côté de l'image et du sujet, et que je vais me barrer au Mexique avec les autres membres du projet. Et là, je décide de travailler pour moi. Comme pour respecter un pacte. Tous les thèmes du film ont été écrits alors que je croyais que le sujet m'avait échappé. Ensuite, j'allais voir Alexandre et Julien et je leur disais : « Écoutez, c'est ce que vous m'avez demandé ; j'ai aussi ajouté ceci, mais je pense que ça ne va pas vous plaire, c'est complètement à côté de la marque ». Et ils me répondaient : « Mais c'est énorme, c'est ça qu'on veut, c'est ça même ! ». Ça m'a fait plaisir. C'est même une pièce, typique de celles que j'aurais pu écrire pour un jeu vidéo, une énorme suite au synthétiseur analogique d'Harmonium, de la musique, et dont ils sont tombés amoureux. C'est même devenu un thème principal du film. Ce qui me fait extrêmement plaisir.

### Selon toi, un film doit-il se reposer sur un thème, ou peut-il se contenter d'une bande originale complètement atonale ?

Un film doit avoir un thème. Je me place bien sûr de mon propre point de vue, mais ça a toujours été ainsi. Ça m'a même fait malheureusement qu'aujourd'hui, dans mon métier, quand on me demande d'être identifiable, de manière assez vulgaire, je me dis que ça ne va pas marcher. Il faut un thème de poursuite en arrière-plan. Ça me fait penser au vrai gros job que nous avons eu sur À l'intérieur. Ça a été un gros travail, un film de tension, mais il était hors de question que je joue à jeu des violons à la Psychose. Je ne dis pas que ça aide de mettre de la tension, mais ce n'est pas une tension qui saute à la figure. Elle est beaucoup plus sourde. Si j'avais suivi pas à pas le montage, nous aurions eu un très beau clip de genre, bien formaté. J'ai préféré rester quelque chose d'extérieur, un peu comme le souvenir de Sarah qui, agonisante, se remémore tout le film. Par exemple dans la scène de la salle de bain, où ça va très très mal, car elle vient de se faire défoncer la tête par Béatrice Dalle, on aurait presque envie de ressentir une sorte d'espoir héroïque. Et j'ai écrit tout le contraire, avec une espèce de pièce suspendue, qui souligne son désespoir à elle au lieu d'une espèce de bagarre pour la survie. Tout est une histoire de contrepoint.

Propos recueillis par Alexandre PONCET





**INFOS**

**EXCLUSIVITES**

**CRITIQUES**

**INTERVIEWS**

**PORTRAITS**

**VIDEOS**

**BANDES-ANNONCES**

**mad-movies.com**

**RETROUVEZ TOUT ÇA,  
ET BIEN PLUS ENCORE, SUR  
LE NOUVEAU SITE**



C'EST GRÂCE À LEUR EXPÉRIENCE DANS LE CLIP, LES COURTS ET LA POSTPRODUCTION, MAIS AUSSI FORTS DE LEURS SOLIDES CONNAISSANCES TECHNIQUES, QUE JULIEN MOKRANI ET SAMUEL BODIN SE SONT ATTELÉS À UN PROJET FOU : FAIRE UN FAN-FILM SUR BATMAN. ALORS QU'ASHES TO ASHES EST SUR LE POINT DE NAÎTRE DE SES CENDRES, LES DEUX JEUNES RÉALISATEURS ONT PRESQUE RÉUSSI LEUR PARI. PRESQUE ! CAR IL LEUR MANQUE ENCORE UN PEU D'ARGENT POUR QUE LE DARK KNIGHT PRENNE SON ENVOL.

## Batman

En pleine vague des super-héros, et profitant de la réhabilitation de Batman grâce à Christopher Nolan, les deux jeunes cinéastes Julien Mokrani et Samuel Bodin se lancent dans le projet ambitieux d'un court-métrage autoproduit nous plongeant au cœur de Gotham City. « Un jour, Julien m'a chopé à la sortie de notre école » raconte Samuel. « Il voulait savoir si parmi tous mes scénarios, il n'y en avait pas un plus fou que les autres, du genre complètement irréalisable, mais qu'on serait assez cons pour tenter de concrétiser ! Il se trouve que, depuis plusieurs mois, j'avais dans mon ordi un projet fantasme : une crime story située à Gotham dans les années 30. Le scénario faisait une centaine de pages. Julien m'a demandé de le réduire à 20 feuillets. À l'idée de le couper, j'en ai pleuré ! Et puis, finalement, je l'ai fait. » « Notre Batman n'est pas humain » précise Julien. « C'est une ombre vengeresse, sa silhouette est très découpée. Actuellement, nous travaillons encore son design pour le rendre plus vampirique, plus anguleux. Le seul trait que nous avons emprunté au Batman de Nolan, c'est sa voix profonde et dure. Pour le reste, nous nous sommes inspirés autant de l'univers de Miller (Dark Knight, Sin City) que du Batman de L'Asile d'Arkham de Dave McKean. Nous avons également emprunté au look rétro du Joker de Tim Sale. » Et Samuel d'ajouter : « C'est comme une sorte de Nosferatu démesuré dont il serait impossible de délimiter les contours. Une divinité furieuse, en quelque sorte. Et dire qu'on s'est servi de fil de pêche et de tissu ! D'où notre fierté devant le résultat, rendu possible grâce au boulot extraordinaire que les gars sont en train d'abattre en postprod. ». Car de la postprod, il y en

### Fiche film

**Titre** : Batman : Ashes to Ashes  
**Durée** : 20 minutes environ  
**Support** : DVD, BETA, DV  
**Format** : mini DV (progressif)  
**Budget** : 3000 euros (tournage)  
20 000 euros (machine)  
postprod  
**Budget manquant** : 2000 euros  
(tournage) 6000 euros (trails

équipe postprod)  
**Genre** : Fan film (Batman/Frank Miller)  
**L'histoire en bref**  
(1928) Poussés par des raisons aussi différentes qu'essentielles, Eddy, Charles et Sergio décident de cambrioler l'immense manoir qui domine la ville. Ils sont surpris

per le majordome, et l'entreprise dérape. Le sang coule. Nos trois assassins de fortune prennent la fuite, butin en poche. Durant trois semaines, des sanglots fantastiques déchirent les toits de la ville. Au cœur de la grande cité, bouillie par la violence et la prohibition, nos trois gangsters débutants

gravissent les échelons du crime. Mais dans les ténèbres de la mégapole, une ombre vengeresse et meurtrière se met en chasse.

**Site internet du film**  
[www.ashes2ashes.themovie.com](http://www.ashes2ashes.themovie.com)  
[www.myspace.com/batmanashes2ashes](http://www.myspace.com/batmanashes2ashes)



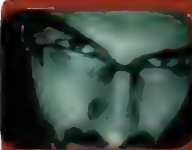


# Ashes to Ashes

a beaucoup, la plus grande partie du court ayant été tournée sur fond vert, dans un studio plus qu'original, comme l'explique Samuel : « Nous nous sommes installés sous le préau d'une école primaire, à Villaines-les-Rochers. Ce qui nous permettait, grâce à la lumière du jour, d'uniformiser le fond vert. Même si nous devions jongler avec les diaphs, au moins, nous étions à l'abri de la flotte. Nous avons toutes les sources électriques nécessaires, le calme, et aucune pression. ». « Le fond vert nous a coûté une centaine d'euros » précise Julien. « C'est un papier épais utilisé en studio par les photographes. Par contre, nous étions obligés de le démonter tous les soirs et de le remonter le lendemain matin. » L'équipe n'a eu que 32 jours pour mettre les plans en boîte. Mais heureusement, les troupes étaient motivées et compétentes. « De ce côté, nous avons vraiment été gâtés » s'enthousiasme Sébastien. « Les comédiens, qui sont tous professionnels, n'ont pas hésité à sacrifier leur temps et un paquet de cachets pour se frotter aux figures de Gotham. Charlotte Gosselin, la première assistante, a réussi, malgré l'urgence, à tout gérer. Sans parler de David Scherer, qui a fait le trajet de Strasbourg pour nous offrir un Joker de sa conception (et pas mal d'hémoglobine). Notre chef-op' (Maxime Guérin) et ses compères de l'équipe image ont fait un boulot d'enfer avec deux HMI, trois/quatre mandarines et une vingtaine de tubes néons de fabrication maison. » Alternant séquences sur fond vert et quelques décors extérieurs (comme une église), **Ashes to Ashes** a été filmé avec une caméra Panasonic AGDVX100BE. « Elle tourne en progressif, c'est à dire en images pleines et non entrelacées » explique Julien. « C'est un gage de qualité pour la postproduction, les images devant être désentrelacées pour être truquées et obtenir un look cinéma. Et qui plus est, elle ne nous a rien coûté : elle est à moi. » Ce qui est toujours ça d'économisé sur le budget plus que serré de nos deux jeunes réalisateurs. Depuis le début du tournage, 4000 euros auront été déboursés, sans compter les 16 000 euros investis par le WJM Studio dans du matériel de postproduction. En outre, il est toujours possible, via Internet, de faire une donation de 25 euros pour alimenter le budget. Car le film n'est pas fini et l'avenir incertain. « Globalement, il nous manque 8500 euros pour la post-prod » confirme Julien. Une somme qu'un producteur pourrait

tout à fait mettre sur la table, car l'investissement n'est pas si onéreux pour un court d'envergure internationale. Malgré tout, la postproduction avance. En ce moment même, l'équipe de WJM Studio, qui a indirectement investi dans le métrage, fait chauffer ses logiciels pour donner à ce **Batman** un look unique : « Nous travaillons sur divers logiciels 3D, Final Cut Pro 5 pour le montage, ainsi que sur Shake, utilisé sur **King Kong** ou encore **X-Men**, pour le compositing, Motion (pour les particules) et, bien entendu, Photoshop » précise Julien. Le teaser, que l'on peut d'ores et déjà admirer sur le site du film, laisse présager de très bonnes choses. Que le Dieu de Gotham soit avec eux.

R-One CHAFFIOT

**Prénom :** Julien  
**Nom :** Mokran  
**Âge :** 24 ans  
**Ville :** Tours  
**Études :** Automateur (Bac L en poche, spécial cinéma)  
**Mon contact :** jul.mokran@yahoo.fr

**Après l'école :** Julien Mokran cultive ? **Akira**, **Donnie Darko**, **Frankie**  
 Sur son ordinateur il y a ? **Il y a beaucoup de choses, notamment des logiciels de montage et de retouche photo**  
 Si tu ne devais consacrer qu'un seul personnage ? **David Copperfield**  
 Dis-moi ? **Dis-moi ?**  
 Dis-moi ? **Adapté**  
 Une Chronologie de l'ère xénologique de Mark Schultz



**Prénom :** Sébastien  
**Nom :** Babin  
**Âge :** 25 ans  
**Ville :** Tours  
**Études :** ERAC (École Supérieure d'Art Dramatique)  
**Mon contact :** sebastien.babin@orange.fr

**Après l'école :** Sébastien Babin cultive ? **Stanley**  
 Princes des ténements : **The Killer**  
 Sur son ordinateur il y a ? **Il y a beaucoup de choses, notamment des logiciels de montage et de retouche photo**  
 Si tu ne devais consacrer qu'un seul personnage ? **John Carpenter**  
 Dis-moi ? **Bellevue**  
 un film de zombies très premier degré dans une cité résidentielle EDF





# LUCIO

À sa sortie, *L'Enfer des zombies* est un franc succès. Artisan hier négligé, ballotté au gré des courants de la série B italienne, Lucio Fulci devient pratiquement du jour au lendemain une petite vedette, un nouveau maître de l'horreur dont il faut exploiter le savoir-faire avant que la source ne se tarisse, asséchée par les suiveurs.

# FULCI

Consacré par le gore

Le producteur Giovanni Masini est le plus rapide, en offrant à Fulci l'opportunité de réaliser *Frayeurs*, tableau d'une malédiction qui pèse sur une ville après le suicide d'un prêtre. Crâne percé à la foreuse électrique, pluie d'asticots (« *Dix kilos de vrais asticots et de vers de farine* »), fille qui vomit ses propres entrailles (« *Les tripes d'un agneau tué dix minutes avant la prise* ») et autres excès baignant dans un grand-guignol débridé... Fulci met le paquet et, en quelques séquences outrancièrement gore, scelle une réputation qui lui collera à la peau. « *Pourtant, ce n'est pas tant l'horreur qui me motive que le fantastique, les manifestations du surnaturel. Avec *Frayeurs*, j'abandonne l'horreur pour l'horreur. Disons qu'il s'agit d'un film-cauchemar où l'horreur est présente.* » Très présente, comme elle l'est dans *L'Au-delà*, déferlement de monstruosité liées à la restauration d'une maison maudite dont les combles cachent le cadavre d'un artiste lynché un siècle plus tôt. L'une des sept portes de l'enfer. « *Un scénario pratiquement inexistant* » avoue Fulci. « *On n'y décèle aucune logique. Je l'ai d'ailleurs fait remarquer à son auteur, Dardano Sacchetti.* » Le réalisateur s'accommode finalement très bien de ce flou narratif. Une trame élimée sur laquelle se greffent une vague de sang et d'acide, des araignées voraces, des morts-vivants, une aveugle dont le chien déchire la gorge... « *Un film artaudien* » dit-il, référence au comédien et poète français Antonin Artaud pour illustrer l'aspect volatile d'une histoire purement sensitive.

En comparaison, *La Maison près du cimetière*, troisième collaboration avec le producteur Fabrizio De Angelis après *L'Enfer des zombies* et *L'Au-delà*, est un modèle de rigueur dans son récit de l'emménagement d'une famille dans une maison hantée par une créature pathétique fabriquée à partir de morceaux de cadavres.

Énième variation sur le thème de Frankenstein ? « *Non. On m'a aussi reproché d'avoir pillé *Amityville*, mais, dans *La Maison près du cimetière*, je me suis essentiellement inspiré de la nouvelle d'Henry James *Le Tour d'écrou*, et de l'adaptation qu'en avait faite Jack Clayton avec *Les Innocents*. La nouvelle, Henry James la conclut par « *Les enfants sont-ils des monstres ou les monstres seraient-ils des enfants ?* ». Une interrogation qui est au cœur même du film.* » *La Maison...* est de fait une œuvre sensiblement plus sobre que les trois précédentes, plus classique dans son esthétique gothique, que les efforts conjoints de la mise en scène de Lucio Fulci et de la photographie de Sergio Salvati valorisent merveilleusement. Une dream team, en somme. L'apparition du nom du cinéaste au générique déclenche en novembre 1981, dans l'enceinte du Grand Rex où se déroule Le Festival du Film Fantastique de Paris, les réactions exaltées de plus de 3000 spectateurs. Une consécration pour un réalisateur qui ne cache pas sa satisfaction.

Et quand, un an plus tard, il revient pour présenter *L'Éventreur de New York*, c'est un tonnerre d'applaudissements, de cris et



ALOB TESS  
FREUDSTEIN







« AVEC FRAYEURS, J'ABANDONNE L'HORREUR POUR L'HORREUR. DISONS QU'IL S'AGIT D'UN FILM-CAUCHEMAR OÙ L'HORREUR EST PRÉSENTE. »

Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas : **La Maison près du cimetière.** À visiter avant d'acheter !

Auretta Gay rit à gorge déployée dans **L'Enfer des zombies.**

**Le Chat noir,** ou quand Fulci rencontre Poe.

de sifflets qui l'accueille sur scène. Le film méritait-il pareille ovation avant même sa projection ? Les avis sont partagés, **L'Éventreur de New York** tournant le dos à l'horreur baroque et excentrique de **L'Enfer des zombies** et **L'Au-delà** pour une approche beaucoup plus réaliste, jamais adoucie par le filtre d'un quelconque traitement esthétique. Un choix qui l'écarte définitivement du giallo. « **L'Éventreur de New York** rend hommage à mon maître Alfred Hitchcock, même si l'aspect sexuel est ici bien plus explicite que dans ses films. » Et même franchement nauséabond, dans sa façon de se mêler à une horreur crue dont la caméra n'oublie aucun détail morphologique.

Récit de l'hécatombe provoquée dans la Grande Pomme par un serial killer sexuellement névrosé et qui parle avec la voix de Donald Duck, le film choque, secoue. Jusqu'aux proches du cinéaste. « *Après l'avoir vu, ma compagne, une psychanalyste connue, m'a traité de pervers et de sadique* » révèle Lucio Fulci. « *Cela montre à quel point les psychanalystes peuvent être idiots car, pour avoir vécu quatre ans à mes côtés, elle devait se douter que j'étais un homme doux.* » Doux, mais parfois du genre à pousser de sévères gueulantes sur les plateaux, comme en témoigne la comédienne Catriona MacColl.

En fait, c'est de 1979 à 1982, de **L'Enfer des zombies** à **L'Éventreur de New York**, que Lucio Fulci tourne ses meilleurs films fantastiques et d'horreur. À une exception près toutefois, **Le Chat noir**, qui narre les agressions perpétrées par un matou diabolique, visiblement motivé par le spiritisme que pratique son maître, à l'encontre des citoyens d'une petite bourgade de Grande-Bretagne. « *Je l'ai fait dans le seul but de rendre ser-*

*vice à un ami producteur, ce qui ne m'a pas empêché de livrer un petit hommage à Roger Corman. C'était aussi l'occasion de rendre justice à la nouvelle d'Edgar Allan Poe, ce qu'Edgar G. Ulmer avait déjà essayé quarante ans plus tôt. Résultat moyen malgré tout et, sur le tournage, les rapports n'ont pas été faciles avec Patrick Magee. Un grand comédien, pourtant. Alcoolique, nous lui avons interdit de boire sur le plateau, ce qui ne l'empêchait pas de fréquenter les pubs et de venir travailler dans un état d'ébriété avancé.* »

#### LA CHUTE

**L'Éventreur de New York** marque, pour Lucio Fulci, la fin de l'âge d'or. Immédiatement après, la dégringolade s'amorce. Avec **La Malédiction du pharaon** en premier lieu, thriller surnaturel dans lequel une amulette maléfique prélevée dans la tombe d'un pharaon provoque moult morts violentes à New York. « *Un incident de parcours* » juge le réalisateur. « *Je l'ai tourné dans le seul but d'honorer un contrat. Si je ne l'avais pas fait, la justice m'aurait contraint à payer une lourde pénalité. Il n'y a guère que la scène où les oiseaux empaillés reprennent vie qui m'a intéressé.* » Un aveu qui, à l'écran, devient une évidence, tant la mise en scène brille par son relâchement. « *J'ai ensuite fait Conquest, qui évoque le début de la civilisation, l'après-Guerre du Feu. Un tournage très difficile en Sardaigne. Mes rapports avec le producteur n'ont pas été des plus cordiaux.* » En effet, le cinéaste et son commanditaire se sont battus devant les tribunaux. Aussi peu glorieux soit-il, **Conquest** vaut néanmoins mieux que les sous-Conan du cinéma italien de l'époque,





**Dashiell Hammett dans la Rome antique.** » À un **Blastfighter** plus réaliste. « Un peu à la manière de **New York 1997**, **Blastfighter** devait se dérouler après la Troisième Guerre mondiale, dans une Italie détruite. J'en ai écrit le scénario avec Dardano Sacchetti, qui s'est empressé de déposer l'histoire à son seul nom auprès de la Société des Auteurs. Deux ans plus tard, j'ai appris qu'il en avait vendu les droits au producteur Luciano Martino. » Brouille durable entre les deux hommes, tandis que **Blastfighter** se métamorphose en un avatar high-tech de **Rambo** sous l'impulsion de Lamberto Bava.

Écarté de la production par le traître Sacchetti, Fulci se replie sur **2072, les mercenaires du futur**, récit à la **Running Man** dans lequel deux chaînes de télévision rivales se livrent un combat sans merci par l'intermédiaire d'une version futuriste des jeux de cirque. « Rien de plus qu'une commande, vendue aux Américains avant même le premier tour de manivelle » plaide un Fulci qui, en dépit d'un budget serré, tire le projet vers le haut.

De cœur et de savoir-faire, Fulci en met davantage dans **Le Miel du diable**, film érotique doublé d'un drame psychologique. « Une histoire sadomasochiste que j'ai mise en images parce que je trouvais le sujet passionnant. Comme chez Harold Pinter, les personnages hurlent leur désespoir à la face du monde et de l'autre. L'un des films les plus cruels de ma filmographie. » Et le réalisateur de regretter des comédiennes « pas très bonnes » dans un projet qui marque cependant une étape

importante dans sa carrière. « J'ai tourné **Le Miel du diable** au terme d'une année d'inactivité. Atteint du virus de l'hépatite, je ne pouvais plus travailler. »

### HORREUR MALHEUR

Physiquement diminué à son retour sous les spotlights, Lucio Fulci ne semble plus en mesure de tenir avec la même poigne qu'auparavant les films qui lui sont confiés. **Aenigma** ? En dépit de deux cents kilos de gastéropodes déversés sur une comédienne nue pour une scène aussi baveuse qu'anthologique, le métrage traîne la patte à enchaîner les meurtres que provoque, depuis un coma profond, une étudiante victime d'une sinistre plaisanterie.

« L'idée d'**Aenigma** m'a été soufflée par quelqu'un qui a fait l'expérience de la projection astrale après que son cœur se soit arrêté de battre pendant trois minutes » commente le cinéaste. « Malheureusement, comme souvent, le producteur a modifié le script d'origine. **Aenigma** mélange donc un



les **Ator** et autre **Sangraal**, grâce à une curieuse photographie ambrée, une sauvagerie inhabituelle et toute une escouade de créatures allant de l'homme-loup à l'homme-taureau. Une curiosité, toutefois en deçà du spectacle épique et barbare promis par l'affiche du film lorsque ce dernier s'appelait encore **Mace the Outcast**. Quant à celle de **Sword of Siegfried**, tentative d'adaptation au minima des *Nibelungen*, elle ne motive aucun financier. Trop ambitieux pour être pris au sérieux.

Impossible d'ailleurs pour les réalisateurs italiens de relayer fidèlement les flamboyants visuels qui servent à écouler leurs productions sur le marché international. Alors, comme les autres, Fulci fait de son mieux avec les moyens du bord, associant son illustre nom à des projets plus ou moins fantaisistes. À un **Ben Hur** versus **Spartacus** qui sonne comme une resucée à la sauce péplum futuriste de **Rollerball**. À **Nero Romano**, « un récit à la

peu de **Carrie**, un peu de **Patrick**, et un peu de Fulci seulement. Le caméraman, un Yougoslave idiot, n'a pas arrangé les choses. Par sa faute, nous avons dû reprendre trente-cinq fois la même prise. » Rien de tel dans **Murderock**, giallo baignant dans l'ambiance aérobic de l'époque. Mais si le film creuse cependant l'écart avec les gialli que le réalisateur tourne dans les seventies, c'est évidemment dans le mauvais sens. Un échec artistique, comme le seront un peu plus tard **Demonia** et **Les Fantômes de Sodome**, narrant respectivement la possession d'une jeune femme par une nonne morte six siècles plus tôt, et la manifestation des esprits maléfiques de soldats allemands tués pendant la Seconde Guerre mondiale. De bien mauvais films dans lesquels, par le gore, Lucio Fulci tente de garder la main. « Je suis satisfait de **Demonia** » annonce-t-il néanmoins, « un métrage dont j'ai bloqué l'exploitation, le producteur n'ayant payé personne l



Sur cette double-page, de gauche à droite : **Aenigma**. Quand les gastéropodes attaquent !

**Zombie 3**, commencé par Lucio Fulci, achevé par Bruno Mattei et Claudio Fragasso.

Par contre, j'ai honte de **Zombie 3**, dont j'ai tourné quarante-cinq minutes aux Philippines. Je devais, à l'origine, le réaliser en relief, une technique coûteuse vite passée de mode. Je n'en veux pas au producteur, qui avait surtout un film d'aventures et d'action à l'esprit, mais aux parasites qui l'entouraient et l'influençaient. Notamment à ce Claudio Fragasso, qui a terminé les prises de vue avec un certain Bruno Mattei après mon départ du plateau. » Bruno Mattei, ou l'ineffable auteur de **Virus cannibale** et des **Rats de Manhattan**. **Zombie 3** est-il aussi exécrationnel que le prétend Fulci ? Pas tout à fait, cette histoire de contagion cannibale recelant malgré tout plusieurs séquences dans la grande tradition du genre, à l'instar d'un hallucinant accouchement.

## TOURNER POUR VIVRE, VIVRE POUR TOURNER.

Durant la dernière décennie de sa carrière, Lucio Fulci entretient des rapports plus contrastés que jamais avec les producteurs. Il est tantôt leur complice, tantôt leur ennemi. « Je dois avouer que c'est pour l'argent, et à la demande d'Ovidio Assonitis, que j'ai tourné les séquences à effets spéciaux de **La Malédiction**

céleste. Le réalisateur, le comédien David Keith, ne savait pas par quel bout les prendre. J'ai également accepté de prêter mon nom à une série de films d'horreur ; je n'en ai vu aucun ! Je n'ai même jamais rencontré les réalisateurs. »

Connu dans le monde entier, réalisateur d'une dizaine de succès qui ont considérablement enrichi ses producteurs et distributeurs, Lucio Fulci serait-il alors à ce point fauché qu'il doit accepter toutes les propositions, y compris les plus alimentaires ? Comme ces deux fictions télévisées, **La Dolce casa degli orrori** et **La Casa nel tempo**, financées par « le fossoyeur du cinéma italien », Silvio Berlusconi. « Ils ne sont pas si mal, mais, à cause des critiques désastreuses des lamentables performances de Lamberto Bava dans le créneau du téléfilm fantastique, ils ont été déprogrammés. » Mais en cette période de vaches maigres où les réalisateurs travaillent sur des budgets de plus en plus réduits et où la série B italienne vacille sur ses bases, tout travail est bon à prendre. « Je tourne beaucoup de films parce que je gagne peu, je dois manger » reconnaît Fulci. « En Italie, un réalisateur de fantastique gagne autant que le jardinier d'Adriano



## FILMOGRAPHIE

1948 Una lezione di sistema (documentaire) • Il Sogno di Icaro (documentaire) • Pittori italiana del dopoguerra (documentaire). 1949 100 000 metri cubi (documentaire inachevé) • Zona di porta fluviale (documentaire inachevé) • Pittori in provincia (documentaire). 1952 Toto a colori de Steno (coscénariste non crédité) • Toto e i re di Roma de Mario Monicelli et Steno (coscénariste) • Fratelli d'Italia de Fausto Saraceni (coscénariste). 1953 Ci troviamo in galleria de Mauro Bolognini (coscénariste)

• Drôle de bobines/Cinema d'altri tempi de Steno (coscénariste). 1954 Les gaietés de la correctionnelle/Un Giorno in pretura de Steno (coscénariste) • Schiava del peccato de Raffaello Matarazzo (coscénariste non crédité) • Io sono la primula rossa de Giorgio Simonelli (coscénariste) • Un Americano a Roma de Steno (coscénariste). 1955 Toto all'inferno de Camillo Mastrocinque (coscénariste) • Buonanotte... avvocato I de Giorgio Bianchi (coscénariste non crédité) • Les Aventures et les amours de Casanova/Le

Aventure di Giacomo Casanova de Steno (coscénariste) • Ragazza di Via Veneto de Marino Girolami (coscénariste) • Piccola posta de Steno (coscénariste). 1956 Les Week-ends de Néron/Mio figlio Nerone de Steno (coscénariste non crédité). 1957 Femmine tre volte de Steno (coscénariste) • Susanna tutta panna de Steno (coscénariste). 1958 Guardia, ladro e cameriera de Steno (coscénariste) • Toto nella luna de Steno (coscénariste) • La Parole est à l'épée/Pla de Tolomei de Sergio Grieco (coscénariste non crédité). 1959 I Ladri

• I Ragazzi del Juke-Box. 1960 Urlatori alla sbarra - Letto a tre piazze de Steno (coscénariste) • San Remo, la grande sfida de Piero Vivarelli (collaboration à la réalisation). 1961 Toto, Peppino e la dolce vita de Sergio Corbucci (coscénariste). 1962 Calpo gobbo all'italiana • I Due della legione straniera • Les Faux-jetons/Le Massaggiatrici. 1963 Gli Imbroglioni • Uno Strano tipo. 1964 I Due evasi di Sing Sing • I Maniaci • 002 agenti segretissimi • Il Gaucho de Dino Risi (collaboration non créditée au scénario).

1965 I Due pericoli pubblici • Come inguaiammo l'esercito • 002 operazione Luna. 1966 Come svaligiammo la banca d'Italia • I du para • Le Temps du massacre ou La Ville sans shérif/Tempo di massacro. 1967 Come rubammo la bomba atomica • Il Lungo, il corto, il gatto. 1968 Au diable les anges/Operazione San Pietro • Chaleur et jouissance ou Liz et Helen/A doppia faccia de Riccardo Freda (coscénariste) • I Due crociati de Giuseppe Orlandini (coscénariste). 1969 Liens d'amour et de sang/Beatrice



Celentano (fameux chanteur et acteur italien – ndlr). Mario Bava est mort pauvre ! »

Le cinéaste s'accroche néanmoins à des projets personnels, prêt à réinvestir l'argent facilement gagné sur *La Malédiction céleste* et les parrainages bidon. Tandis que plusieurs opportunités amorcées avortent, particulièrement *Croc-blanc à New York* et *La Momie*, il s'engage corps et âme dans *Nightmare Concert*. Tant et si bien qu'il y tient son propre rôle, celui d'un réalisateur de films d'horreur rongé par des cauchemars que son voisin psychologue détourne comme preuve de sa supposée culpabilité dans une série de meurtres. « Définir *Nightmare Concert* comme une sorte de *Huit et demi* du gore n'est pas tout à fait déplacé. J'aurais été pleinement satisfait si le producteur, un imbécile, n'avait pas coupé la dernière scène au montage. Ce qui gâche tout... »

En Italie, *Nightmare Concert*, tout comme les échecs artistiques de *Voix profondes* et *Le Porte del silenzio*, contribue à mettre Lucio Fulci sur la touche. Comme si, de son vivant, il appartenait déjà à un lointain passé. Le film sort dans l'indifférence généra-

**« J'aurais été pleinement satisfait de Nightmare Concert si le producteur, un imbécile, n'avait pas coupé la dernière scène au montage. Ce qui gâche tout... »**



le, quelques mois avant que Wes Craven n'en reprenne le principe dans *Freddy sort de la nuit*. Ce n'est pas *Voix profondes* qui redressera la barre, même si le métrage est profondément empreint de son angoisse de la mort, le héros étant un défunt qui enquête sur les circonstances de son propre assassinat. Morbide, à l'instar de l'image que Lucio Fulci, ravagé par la maladie et prématurément vieilli, renvoie de lui-même.

#### DARIO, MON SAUVEUR

Tandis que le réalisateur annonce l'intention de sa fille Camilla de « marcher sur ses traces, de tourner un film d'horreur curieux, mystique », une réconciliation inespérée a lieu : Lucio Fulci et Dario Argento tombent dans les bras l'un de l'autre, présentés par Michele Soavi dans le cadre du Festival de Rome. « Pendant des années, je lui en ai voulu d'avoir fait des films qui ressemblaient aux miens » reconnaît le second. « Finalement, au lieu de nous quereller par presse interposée, nous aurions dû nous parler. Quand je l'ai rencontré, j'ai trouvé un homme âgé, semi-paralysé, endetté, sans maison à lui. Sa vie n'avait été qu'une enfilade de tragédies : le suicide de sa femme, un accident qui handicapa gravement l'une de ses filles... Je suis devenu son ami et, pratiquement tous les jours jusqu'à sa mort,

je lui ai rendu visite. »

Compatissant, généreux, Dario Argento produit *Le Masque de cire*, « un film très dur, qui repoussera les limites de la censure » dicit Fulci. « Un très bon scénario auquel j'ai intégré les suggestions de Dario. Par contre, j'hésite à demander à Daria Nicolodi, son ancienne compagne, d'y tenir un rôle. » Vivifié par la perspective de retravailler dans de bonnes conditions et de diriger un Robert Hossein amené par la coproduction française, Lucio Fulci redouble d'énergie dans la préparation du *Masque de cire*. « Bien qu'il se déplaçait dans un fauteuil roulant, l'amour du cinéma lui donnait la force de se lever » rapporte Dario Argento. « Et puis, deux mois avant le tournage, il est mort », le 13 mars 1996, victime d'un diabète qu'il traînait depuis des années.

Cruelle ironie, Fulci tire sa révérence au moment même où se profile un retour en grâce. La beauté plastique et le cachet classique de la version finale du *Masque de cire*, repris par le maquilleur Sergio Stivaletti (et officieusement Dario Argento) en offrent d'ailleurs un aperçu. Pratiquement une œuvre posthume, ultime injustice d'une carrière parmi les plus riches et les plus inégales du cinéma populaire italien.

Marc TOULLEC

Cenci • *La Machination* ou *Perversion Story/Una Sull'altra*. 1971 *Le Venin de la peur* ou *Carole* ou *Les Salopes vont en enfer/Una Lucertola con la pelle di donna* • *Trois milliards sans ascenseur* de Roger Pigaut (coscénariste non créditée). 1972 *Les Femmes du député* ou *Obsédé malgré lui/All'onorevole piacciono le donne* (Nonostante le apparenze... e porche la nazione non lo sappia) • *La Longue nuit de l'exorcisme/Non si serviva un pape-rino* • *Les proxénètes* ou *Hector beau gosse/Ettore lo fusto* d'Enzo G. Castellari

(coscénariste). 1973 *Croc-blanc/Zanna Bianca*. 1974 *Le retour de Croc-blanc* ou *Le Retour de Buck le loup* ou *Les Aventuriers du Grand Nord/Il Ritorno di Zanna Bianca*. 1975 *Il Cav. Costante Nicosia demoniaco*, ovvero : *Dracula in Brianza* • *Les Quatre de l'apocalypse/Quattro dell'apocalisse*. 1976 *Juge ou putain* ou *On a demandé la main de ma soeur/Le Pretora*. 1977 *L'Emmurée vivante/Sette note in nero* • Sella d'argento • *Un Uomo da ridere* (documentaire/TV) • *Tecnica della regata* (documentaire/TV).

1979 *L'Enfer des zombies/Zombi 2*. 1980 *La Guerre des gangs/Luca il contrabbandiere* • *Frayers/Paura nella città dei morti viventi*. 1981 *L'Al-dila* • *Le Chat noir/Il Gatto nero* • *La Maison près du cimetière/Quella villa accanto al cimitero*. 1982 *L'Éventreur de New York/Lo Squartatore di New York* • *La Malédiction du pharaon/Manhattan Baby*. 1983 *Conquest/La Conquista* • 2072, les mercenaires du futur/1 Guerrieri dell'anno 2072 • *Murderock/Murderock - uccide e passo di danza*.

1985 *L'Enchaîné/La Gabbia* de Giuseppe Patroni Griffi (coscénariste). 1986 *Le Miel du diable* ou *Plaisirs pervers/Il Miele del diavolo* • *La Malédiction céleste/The Curse* ou *The Farm* de David Keith (coproducteur/collaboration aux effets spéciaux). 1987 *Amignina/Idem*. 1988 *Zombie 3/Zombi 3* (coréal. avec Bruno Mattei et Claudio Fragasso) • *Non aver paura della zia Marta* de Mario Bianchi (parrainage) • *Soupçons de mort/Quando Alice rompe lo specchio* • *Les Fantômes de Sodome/Il Fantasma di*

*Sodoma*. 1989 *La Dolce casa degli orrori* (TV) • *La Casa nel tempo* (TV) • *Night club* de Sergio Corbucci (coscénariste) • *Hansel e Gretel* de Giovanni Simonelli (parrainage) • *Massacre* d'Andrea Bianchi (parrainage) • *I Frati rossi* de Gianni Martucci (parrainage). 1990 *Demonia* • *Nightmare Concert/Un Gatto nel cervello*. 1991 *Voix profondes* ou *Voix d'outre-tombe/Voci dal profondo* • *Le Porte del silenzio* • *Le Masque de cire/M.D.C. - Maschera di cera* de Sergio Stivaletti (coscénariste).





# MAD MAX

C'est en 1979 que le premier long-métrage de George Miller sort sur les écrans français, censuré par des coupes et un classement X qui lui vaut de n'être distribué que dans le circuit pornographique. Retour sur un classique du film d'action trop souvent occulté par sa géniale séquelle.

Sur cette double-page : Max (Mel Gibson) sillonne les routes pour appliquer une justice pour le moins musclée.

Il faudra donc attendre 1983 pour que l'arrivée de la gauche au pouvoir permette à *Mad Max* d'être enfin vu dans sa version intégrale, soit quelques mois après le triomphe de *Mad Max 2*, beaucoup plus violent, mais diffusé sans problème sur tout le territoire avec une simple interdiction aux moins de 13 ans. 1983, c'est l'année de *Zombie*, de *Ténébres*, de *Rambo* et d'*Evil Dead* : autrement dit, une période de liberté absolue à l'égard de la violence à l'écran, propice à la découverte de ce petit film australien réalisé fin 1977 en deux mois par un inconnu pour seulement 400 000 dollars. Un budget limité, qui obligera Miller à supprimer 20 % des poursuites motorisées prévues dans le script, tout en ayant la consolation d'être l'auteur du premier métrage tourné en Scope dans son pays. Revoir aujourd'hui *Mad Max*, par la grâce de l'excellent DVD Zone 1 MGM qui dévoile tous les secrets de sa création, est une expérience passionnante : si *Mad Max 2* lui est effectivement supérieur en termes de mise en scène, il n'en possède pas l'aspect visionnaire, ni la brutalité, ni la réflexion. Car *Mad*

*Max* est avant tout un film sur la folie, celle qui peut s'emparer de tout être suite à un traumatisme. On nous présente souvent des personnages habités par un trauma, généralement évoqué par quelques lignes de dialogues ou un flash-back explicatif : ici, on nous raconte le pourquoi du comment pendant une heure trente. Rappelons que le drame vécu par Max n'intervient qu'un quart d'heure avant la fin, après que le contexte ait été verrouillé et le portrait de l'homme dressé. Résultat, l'empathie est totale : nul besoin pour cela d'exagérer la violence des faits au niveau graphique, puisqu'on la ressent de plein fouet.

En effet, contrairement à sa réputation ou au souvenir qu'on peut en avoir, *Mad Max* joue à fond sur la suggestion et l'ambiance, à l'instar de *Massacre à la tronçonneuse*, autre film associé au gore dans l'esprit du public alors que pas une goutte de sang n'est versée à l'écran, ou d'*Orange Mécanique*. On peut d'ailleurs considérer ce dernier comme l'ancêtre de *Mad Max*, tant leurs descriptions du crime sadique et d'un avenir





decadent sont proches et crédibles, même si, aujourd'hui la réalité a malheureusement dépassé la fiction.

## MAD HERO

Œuvre d'anticipation, *Mad Max* est aussi un western où les grands espaces sont des routes s'étendant à perte de vue et où les hordes sauvages chevauchent des montures rugissantes. Il en ressuscite tous les codes visuels et narratifs. Ainsi, la première apparition de Max est orchestrée par une mise en scène qui le glorifie en tant qu'ange exterminateur. À tel point que l'homme qu'il poursuit à bord de son V8 Interceptor customisé fond en larmes dès qu'il voit apparaître le véhicule dans son retroviseur. Ses complices viendront par la suite récupérer son cercueil dans une gare désaffectée, scène digne d'un Sergio Leone. On découvre ensuite que le justicier de la route est un mari et un père adorable, « tendre et tolérant avec ses proches, cruel et sans pitié avec l'ennemi », tel un légionnaire romain rompu au combat (la musique possède d'ailleurs d'indéniables accents peplum). « Il paraît que les gens ne croient plus aux héros », lui dit son supérieur. « Eh bien, on les emmerde ! On va les ressusciter, les héros ! » conclut-il. Ces quelques mots résument toute l'ambiguïté du film, prompt à iconiser son personnage principal avant d'en faire une machine à tuer n'ayant plus rien d'héroïque. C'est d'ailleurs dans cette scène que Max, qui vient de voir la dépouille calcinée de son coéquipier, commence à être dévoré par les ténèbres, ici représentées par un plan en plongée où l'on voit son ombre se profiler sur le mur, comme si elle s'apprêtait à le saisir à la gorge.

Pourtant, tel un fantôme, elle disparaît dès lors que Max et sa famille partent à la campagne, paisible et riche en décors idylliques, même si la réclame d'un garagiste (« Vous détruisez, on ratistole ») semble résumer la mission de la police dans un

monde à l'agonie et rappeler à Max qu'il est un lié où qu'il se trouve. Mais ce repos n'est qu'illusion, puisque c'est là, sous un soleil radieux, qu'aura lieu la tragédie qui fera de Max un fou furieux ivre de vengeance. La menace va surgir peu à peu, dans une atmosphère de plus en plus orageuse, par la grâce d'une mise en scène à la précision foudroyante et au montage parfait. Et la violence éclate, terrifiante, au point qu'on se croirait replongé dans *Les Chiens de paille*. *Mad Max* doit d'ailleurs énormément à Sam Peckinpah, que ce soit par sa crudité, son montage ou ses ruptures de ton : ainsi, dans les toutes dernières minutes, Miller opère un virage radical vers le vigilante movie, tellement brutal qu'on a souvent le tort d'associer tout le film à ce genre périlleux.

## LEGACY

La mise en scène magistrale de George Miller fera école : filmées au ras du sol ou en caméra subjective, les poursuites, certes très influencées par *Duel*, seront allègrement copiées aussi bien dans *Hitcher* ou *Matrix* que dans les retransmissions des grands prix de Formule 1. Classique immédiat, *Mad Max* vit aussi naître une star, Mel Gibson. Et c'est lui, aujourd'hui, qui réclame le retour de son personnage, dans un quatrième volet qu'il est sans nul doute le plus apte à réaliser.

Cedric DELELÉ

## RESUME

Dans un futur proche gangrené par le crime, des gangs de psychopathes écument les routes dans le seul et unique but de tuer et de se procurer de l'essence. Face à eux, la police tente de faire regner l'ordre en appliquant une justice expéditive. Max Rockatansky, le plus efficace de ses agents, se heurte à une bande de motards dans une lutte à mort qui va le faire sombrer dans la folie.

AUSTRALIE, 1979. REAL : GEORGE MILLER. SCÉN. : GEORGE MILLER, BYRON KENNEDY ET JAMES MCCAUSLAND. DIR. PHOT. : DAVID EGGBY. MUS. : BRIAN MAY. PROD. : BYRON KENNEDY POUR CROSSROADS, KENNEDY MILLER PRODUCTIONS ET MAD MAX FILMS. INT. : MEL GIBSON, STEVE BISLEY, JOANNE SAMUEL, HUGH KEAYS-BYRNE, GLOFF PARRY. DIR. REC. : DIST. : WARNER. SORTIE FRANCE LE 19 JANVIER 1983.



# NEUCHÂTEL INTERNATIONAL FANTASTIC FILM FESTIVAL



7<sup>ÈME</sup> EDITION

**3-8 JUILLET 2007**

L'ÉVÉNEMENT SUISSE DU FILM FANTASTIQUE,  
DU CINÉMA ASIATIQUE ET DES IMAGES DU FUTUR

**NOUVEAU EN 2007: NIFFF OPEN AIR!**

MAIN SPONSORS



OFFICIAL SPONSORS



cinecom



\*\*\*OUTNOW.CH



[WWW.NIFFF.CH](http://WWW.NIFFF.CH)



# FANTASTIC

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS  
CHAPITRE 86

# GUIDE



## DAY OF WRATH

2005. REAL. ET SCEN.: ADRIAN RUDOMIN. INT.: CHRISTOPHE LAMBERT, BRIAN BLESSED, BLANCA MARSILLACH, JAMES FAULKNER, BEN O'BRIEN. PROD.: ASHLEY SIDAWAY, KORNEL SIPOS ET SAM SLEIMAN, AMERICAN WORLD PICTURES. HONGRIE/G-B.

« In the darkest days of the spanish inquisition, one man stood for justice » nous annonce le flyer. Ouah, awfully nice, the plot ! Euh... attendez, c'est pas fini : and this man, c'est Christophe Lambert... Beuhhh ! (oui, ben on peut pas tout avoir, non plus !)

Bon, déjà, écartons toute ressemblance avec le classique de Dreyer (*Jour de colère*), ce chef-d'œuvre tellement beau, mais tellement casse-pieds en même temps. Toute affaire de sorcellerie mise à part, Rudomin (très discret comme cinéaste : un titre tous les dix ans. Peu prolifique, aussi : il a commencé il y a dix ans !), le même donc, mais une parenthèse plus tard, nous soumet une énigme policière située au XVI<sup>e</sup> siècle durant l'Inquisition. On confie l'enquête au shérif Ruy de Mendoza, très confit lui



**Day of Wrath.** Le coupable ressemble au Masque de Fer. Et si on le mettait en prison ?



aussi (Lambert, donc), le seul capable de résoudre cette affaire aussi burlesque que délicatement surréaliste. Malgré un budget restreint et un décor d'opérette, le suspens va bon train, pimenté de quelques scènes gore. (MM183,P.84).

## THE DAY THAT DOESN'T EXIST

ER YUE SAN SHI. 1995. REAL.: WELLSON CHIN ET DANNY KO. INT.: KENNETH CHAN, BOWIE LAM, ANTHONY WONG, SHEILA CHAN. PROD.: WELLSON CHIN ET ABE KWONG. HONG KONG.

La « ghost story » marchait si fort à Hong Kong qu'on nous en offre ici deux d'un coup, réalisées par les auteurs de *Ghostly Vixen* et de *The Crucifixion*. Un policier raconte deux histoires : Sheila Chan voit revenir son fiancé décédé après un accident. Leurs amours d'outre-tombe se compliquent lorsque l'amant commence à se putréfier. Pour retarder sa décomposition, un certain liquide amniotique lui est nécessaire. Deuxième récit et deuxième accident de voiture. Cette fois, le narrateur nous relate la curieuse expérience du revenant revenu dans le corps d'un autre, et qui n'en revient pas. Pire, à son corps défendant, des instincts cannibales l'envahissent, tandis que sa (nouvelle) femme montre des penchants nettement sadomasochistes. Le suspens fonctionne, quelques séquences sanglantes impressionnent, même si l'humour noir l'emporte, appuyé par le numéro d'acteur d'Anthony Wong, toujours surprenant.

## THE DAY THE EARTH FROZE

SAMPO. 1959. REAL.: ALEKSANDR PTUSHKO. SCEN.: VIKTOR VITKOVICH ET GRIGORI YAGDFELD. INT.: ANDRIS OSHIN, EVE KIVI, IVAN VORONOV, ANNA OROCHKO. PROD.: GEORGI KUZNETSOV. MINISTERSTVO KINEMATOGRAFI. RUSSIE.

Il s'agit là de la version caviardée d'un titre soviétique signé Aleksandr Ptushko, l'auteur des féériques *Le Tour du monde de Sadko*, *Ilya Muromets* et bien d'autres. Après Jonathan Swift, Tolstoï, il aborde avec *Sampo* l'œuvre florissante de l'écrivain finlandais Elias Lonnrot, et plus par-

ticulièrement son livre *Kalevala*, une vaste fresque épique mêlant la mythologie à d'anciennes légendes finnoises. Le titre américain évoque une des nombreuses péripéties du conte, quand la sorcière Louhi dérobe la lumière du soleil afin qu'on lui construise, non pas une basilique (y'en a trop, on ne sait déjà plus quoi en faire...), mais un moulin capable de lui moudre toutes sortes de matières ainsi que de l'or en masse. À propos d'or, de proches collaborateurs de Roger Corman, déjà responsables du massacre de *Voyage to the Prehistoric Planet*, s'emparèrent du film cinq ans plus tard, coupant allègrement dans le métrage, ajoutant des séquences, tandis que la voix off de Marvin Miller essaie de minimiser le désastre que représente toujours « l'américanisation » sauvage d'une œuvre originale.

## THE DAY THE EARTH MOVED

1974. REAL.: ROBERT MICHAEL LEWIS. TV. SCEN.: MAX JACK ET JACK TURLEY. INT.: JACKIE COOPER, STELLA STEVENS, BEVERLY GARLAND, WILLIAM WINDOM, CLEAVON LITTLE. PROD.: ROBERT B. SHERMAN, WARD SYLVESTER, ABC CIRCLE FILMS. USA.

Ça move très moyen dans cette besogneuse fiction télévisuelle nous promettant une catastrophe qui finit par survenir. Jackie Cooper et Stella Stevens, couple de sismologues avertis, prédisent en effet ce tremblement de terre sans précédent pour dans... bon, disons avant la fin du film, tout cela en observant une série de photos prises du ciel d'après un procédé révolutionnaire. En gros, la poussée sismique provoque une réaction de la pellicule exposée. C'est d'un inintérêt assez vertigineux, malgré les efforts de quelques has been mimant la plus grande frayeur. À réserver pour les jours de pluie, voire même de gros tremblements de terre, en attendant le prochain *Pic de Dante*.

Les cinéphiles prudents préféreront peut-être lire d'abord la traduction simultanée du pitch (il)lisible sur Internet. Accrochez-vous, c'est la joie : « *Le tonnelier et le Clevon de Jackie peu tiennent le premier rôle en tant que photographes aériens qui repèrent des fissures menaçantes dans le défaut de San Andreas. Est-ce que n'importe qui écouterait ? Non ! Souffrent-ils dans le tremblement suivant ? Oui, mais pas assez coûteusement que le tout-tenir le premier rôle mouler dans le tremblement de Terre. Le Jour la Terre déplacée n'aspire pas pour être quelque chose davantage qu'une chiquenaude modeste du désastre faire-pour-TV.* ». Textuel ! Sait balèze du beaucoup de s'instruire, non d'accord pas bien de vous ?

## DAY THE WORLD ENDED

1955. REAL.: ROGER CORMAN. SCEN.: LOU RUSOFF. INT.: RICHARD DENNING, TOUCH CONNORS, PAUL BIRCH, LORI NELSON, RAYMOND HATTON, PAUL DUBOV, JONATHAN HAZE, PAUL BLAISDELL. PROD.: ROGER CORMAN, GOLDEN STATE PRODUCTIONS. USA.

À l'heure où nous prenons l'antenne, c'est la fin du monde, mesdames et messieurs bonsoir : dans un instant la météo, car, rassurez-vous, on prévoit de belles éclaircies en fin de journée. Eh oui, tous les humains ont péri. Tous ? Non. Sept rescapés subsistent, assez représentatifs de la faune américaine, cernés par un mutant à trois yeux, qui a bien du mal à cerner quel-



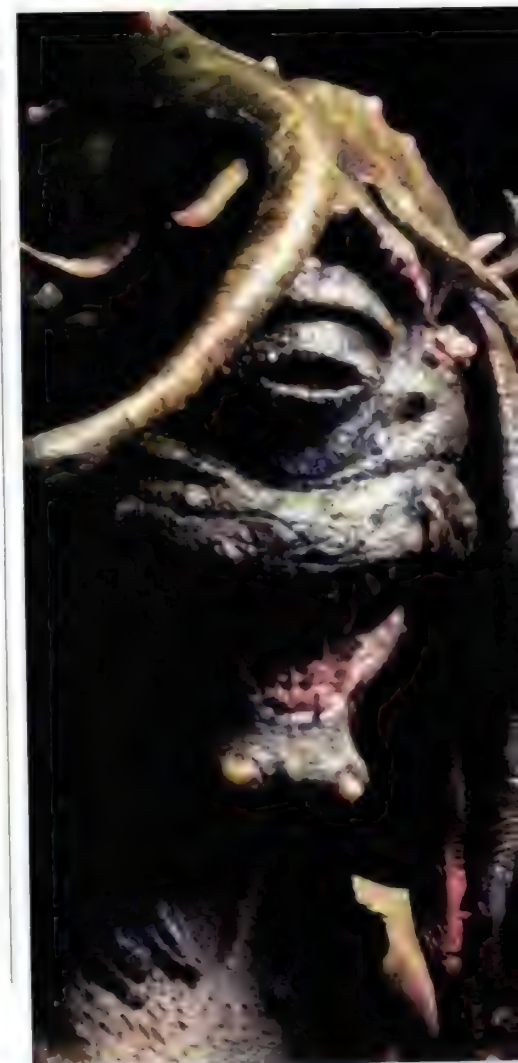
**Day the World Ended (1955).** Encore un monstre détenteur d'héroïne. Stupéfiant, non ?

que chose vu qu'il est tout seul empêtré dans son costume relativement grotesque (pour autant, cela n'empêche pas l'héroïne de hurler dès qu'il apparaît dans le champ). En fait, le script parle de plusieurs monstres, mais chez Corman, mieux vaut craindre le pire. « *Et comment je fais, moi, pour jouer plusieurs mutants en même temps* » gémissait le pauvre Paul Blaisdell, créateur du costume et figurant embauché d'office. « *Eh bien, tu passes plusieurs fois devant la caméra, banane !* » lui rétorqua Corman, pour qui l'économie est de mise, et la mise négligeable. Ainsi fut fait, et après moult palabres occupant l'essentiel du métrage, le couple survivant peut contempler une pluie salvatrice terrasser les mutants... Enfin, les mutants un par un, bien sûr...

## THE DAY THE WORLD ENDED

2001. REAL.: TERENCE GROSS. TV. SCEN.: BRIAN KING, MAX ENSCOE ET ANNIE DEYOUNG. INT.: RANDY QUAID, BOBBY EDNER, HARRY GROENER, NATASSJA KINSKI, STEPHEN TOBOLOWSKY. PROD.: LOU ARKOFF, COLLEEN CAMP ET STAN WINSTON, CREATURE FEATURES PRODUCTIONS. USA.

**The Day the World Ended (2001).** Comme le dit le vieux dicton : « *Si mère nyctalope, cyclope nique ta mère.* ». Belle bête, tout de même !





Début 2001 : quelques fins spécialistes (Stan Winston, Samuel Z. Arkoff, son fils Lou, l'actrice Colleen Camp...) revisitent une poignée de nanars des années cinquante. Noble tâche ! Une joyeuse époque où le budget passait en majorité dans le costume du Craignos Monster (« *Tiens, les Craignos Monsters, en voilà de beaux livres : quel talent ! Quel auteur ! Quelle saga ! Quelle heure est-il ? C'est bien simple, tous les soirs, je m'endors avec* » me confie l'ami Fausto. Il n'a d'ailleurs pas tout à fait tort, mais là n'est pas la question...). Remake, donc, mais pas copie conforme, ni sur la forme ni sur le... (rien !). Car ce remake ne remake pas, préférant reprendre clé en main la trame d'*Xtro* avec son monstre tentaculaire venu récupérer un fils imprudemment laissé sur Terre. M6 le titre même **L'Enfant qui venait d'ailleurs** dans l'ignorance probable du film de Corman. Ceci posé, M6 n'a pas tort : « l'enfant qui vient d'ailleurs » est toujours d'origine extraterrestre. C'est du moins ce que prétendent à chaque fois nos compagnes infidèles prises la main... euh... dans le sac ! (MM140P71).

## DAY-O

1992. REAL.: MICHAEL SCHULTZ. TV. SCEN.: BRUCE FRANKLIN SINGER. INT.: CHARLES SHAUGHNESSY, DAVID PACKER, DELTA BURKE, ELIJAH WOOD, CARLIN GYNN, FRED DALTON THOMPSON. PROD.: BARBARA BERNARDI, IRA SHURMAN, STEVE WHITE PRODUCTIONS/WALT DISNEY TELEVISION. USA.

Parabole sur la réussite sociale américaine, **Day-O** nous décrit le parcours professionnel de Grace Connors, cerveau d'une entreprise familiale qui laisse tout le mérite de son succès à son nigaud de frère, considéré comme l'esprit fort de la dynastie. Mais un jour, les affaires périclitent, jusqu'à ce qu'un ami imaginaire issu de son enfance, Day-O (Elijah Wood), ne vienne la secourir et lui permette d'affirmer sa propre personnalité. Son absence provisoire et la menace d'une faillite annoncée prouveront à tous sa valeur, et Day-O pourra repartir vers une autre petite fille à la recherche d'un ange gardien du même genre. C'est frais comme du Disney (qui coproduit), et cela nous rappelle le **Harvey** de Henry Koster où James Stewart se trimbalait aux basques un lapin de deux mètres, invisible des autres personnages. Voir également la forte parenté avec le **Drop Dead Fred** signé l'année précédente par Ate de Jong, avec Phoebe Cates et Rik Mayall dans des rôles assez similaires, sans parler du prochain **Bogus**, où Depardieu incarne l'ami imaginaire avec un beau sens de l'humour pachydermique...

## DAYBREAK

1992. REAL. ET SCEN.: STEPHEN TOLKIN, D'APRES LA PIECE D'ALAN BROWN. TV. INT.: CUBA GOODING JR., MOIRA KELLY, OMAR EPPS, DAVID EIGENBER, MARTHA PLIMPTON, ALICE DRUMMOND. PROD.: JOHN BARD MANULIS, HBO. USA.

Dans un futur proche, en 2005 (?)... Bon d'accord, je reprends : lors d'un passé récent, nous sommes dans le futur ! Oui, ne cherchez pas... Bref, en ce temps-là, les victimes du Sida sont de plus en plus nombreuses. Marquées et humiliées, elles deviennent la cible d'une milice qui tente de les parquer dans des ghettos, quand

il ne s'agit pas tout simplement de les éliminer. Heureusement, Torch (Cuba Gooding, Jr.), un homme éclairé comme on le voit, fraternise avec la sœur d'un leader fasciste (Moira Kelly) et organise la résistance. Dans cet univers à la 1984, nous assistons à la zombification d'une épidémie (jamais clairement citée) dont les victimes sont traitées d'une manière rappelant assez les méthodes hitlériennes durant la Seconde Guerre mondiale. Le sujet s'inspire du roman d'Alan Brown, *Beirut*, déjà adapté au théâtre. Film édité chez New Tone sous le titre **Daybreak, entre chiens et loups**.

## THE DAYDREAMER

1966. REAL.: JULES BASS. SCEN.: ARTHUR RANKIN JR., D'APRES LES CONTES DE HANS CHRISTIAN ANDERSEN. INT.: JACK GILFORD, MARGARET HAMILTON, BURL IVES, BORIS KARLOFF. PROD.: ARTHUR RANKIN JR., EMBASSY PICTURES CORPORATION/VIDEOCRAFT INTERNATIONAL. USA.

Un mélange d'animation et de live pour cette anthologie colorée s'inspirant de quelques-uns des contes les plus célèbres d'Andersen. Le jeune Chris se refuse à reprendre le métier paternel (cordonnier, comme le père de l'écrivain...), pour s'en aller à la recherche du mythique Jardin du Paradis. Sa quête l'amène à croiser dans ses rêves les héros de plusieurs contes tels que La Petite sirène, Poucette, ou encore Les Habits neufs de l'Empereur, une remarquable parabole sur l'instinct grégaire et le conditionnement des masses. Comme pour **Mad Monsters Party ?** (1967), ce joyeux happening de monstres animés par les mêmes Jules Bass/Arthur Rankin Jr., les voix des personnages appartiennent à



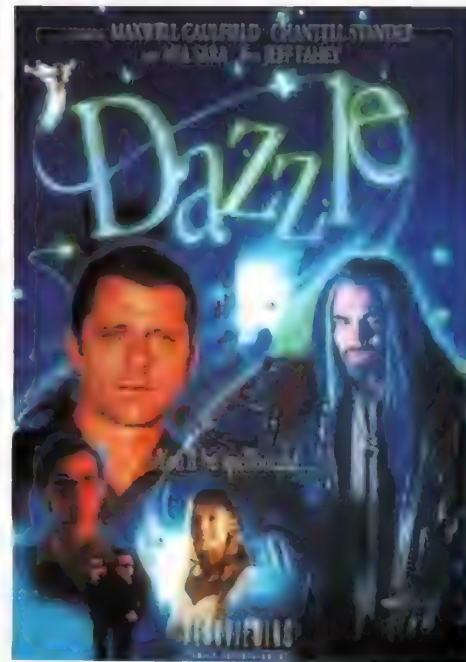
**The Daydreamer.** On croit rêver. D'ailleurs, on rêve !

des célébrités du genre, comme Boris Karloff, Margaret Hamilton (la sorcière du **Magicien d'Oz**), Tallulah Bankhead, Terry-Thomas, Ed Wynn (l'Empereur), et bien d'autres encore. Si la comédie l'emporte, les auteurs n'en négligent pas moins l'aspect satirique, voire pessimiste, de l'œuvre du conteur danois.

## DAZZLE

1999. REAL.: DAVID LISTER. SCEN.: STEPHEN RONALD FRANCIS ET GUS SILBER. INT.: MAXWELL CAULFIELD, JEFF FAHEY, MIA SARA, CHANTELE STANDER, CHARLOTTE SAVAGE. PROD.: ELIZABETH MATTHEWS, PAUL MATTHEWS, PEAKVIEWING TRANSATLANTIC PLC. AFRIQUE DU SUD.

Zaddle (ça y est, j'ai presque terminé) ! Du fantastique familial pour cette œuvre de David Lister, cinéaste réputé inoffensif et venu du petit écran. Un romancier, veuf depuis peu, s'occupe de sa fillette Melissa, lui racontant chaque soir un nouveau conte pour l'endormir. À leur che-



vet, une sorte de cristal les écoute, puis prend forme humaine pour investir le foyer. Il s'agit d'une fée dont les pouvoirs vont transformer l'existence de ces deux êtres ainsi que leur entourage. Lénifiante, mais optimiste, cette petite blquette restée inédite sur nos écrans passa sur Disney Channel en février 2006 sous le nom de Ma Fée bien-aimée. Aucun rapport avec le titre Zaddle, comme on le voit. Ah, **Dazzle**, il s'appelle, le film ??? Damned, je pensais bien avoir sauté là quelques titres pour éviter du travail aux sommités somnambules du sommaire somnolent avec plein d'humour drôle dedans... Une vanne à trouver tous les mois durant plus de cinquante ans, ça force le respect ! Tenez bon, les gars.

## DE LA TERRE A LA LUNE

FROM THE EARTH TO THE MOON. 1958. REAL.: BYRON HASKIN. SCEN.: ROBERT BLEES ET JAMES LEICESTER, D'APRES JULES VERNE. INT.: JOSEPH COTTEN, MORRIS ANKRUM, DEBRA PAGET, GEORGE SANDERS, HENRY DANIELL. PROD.: BENEDICT BOGEAUS, WAVERLY PRODUCTIONS. USA.





Byron Haskin dispensa tout au long de sa carrière ses idées ultraconservatrices qui surprennent encore aujourd'hui. Après **La Conquête de l'espace** et sa mission jugée blasphématoire, **La Guerre des mondes** aux allures de punition divine, il utilise le texte visionnaire de Jules Verne à des fins propagandistes d'une naïveté assez confondante. Faut-il offrir les découvertes scientifiques au plus grand nombre, ou bien les déposer entre les mains éclairées d'une élite soigneusement choisie ? Traduction pour les mal-comprenants : une élite de préférence américaine. Telle est la morale de cette aventure science-fictionnelle pour grand public, tout en rose bonbon et vert guimauve, aux effets spéciaux des plus sommaires, comme le vol de la fusée en forme de cigare géant propulsé par huit petites flammèches pathétiques, ou bien ces météorites que l'on prendrait volontiers pour de menues pastilles (d'où l'expression connue de la prise de la pastille !). À ce niveau, ce n'est plus de l'adaptation, mais de la pure trahison...

## DE QUELLE PLANÈTE VIENS-TU ?

**WHAT PLANET ARE YOU FROM ?** 2000. REAL.: MIKE NICHOLS. SCEN.: GARRY SHANDLING, MICHAEL LEESON, ED SOLOMON, PETER TOLAN. INT.: GARRY SHANDLING, JOHN GOODMAN, GREG KINNEAR, ANNETTE BENING, LINDA FIORENTINO. PROD.: MIKE NICHOLS, GARRY SHANDLING, BRILLSTEIN-GREY ENTERTAINMENT/COLUMBIA PICTURES. DIST.: COLUMBIA TRISTAR. USA.



De quelle planète viens-tu ? Annette Bening en pleine conférence de presse. Face à elle, le staff de Mad Movies, toujours très attentif !

Le scénariste, et coproducteur Garry Shandling (connu à la télé US pour son *Garry Shandling Show*) joue le rôle d'un alien venu d'une planète dont les habitants n'éprouvent plus d'émotions, où l'on se reproduit par simple clonage (n'essayez pas, vous allez être horriblement déçu par la pauvreté ludique de l'opération !). Là-bas, les hommes ont perdu leurs organes génitaux dans la mesure où ceux-ci n'étaient plus nécessaires à la procréation. Notre héros, de son vrai nom Clone H 1449-6, se fait appeler Harold à son arrivée sur Terre, et s'est donc fait greffer par les scientifiques un imposant appareil génital. Sa mission, s'il l'accepte, va consister à connaître, au sens biblique du terme, des femmes terriennes afin d'ouvrir la voie (!) à des millions de ses congénères. Cela marche plutôt moyen, car le membre (bienfaiteur) a un peu tendance à bourdonner durant les transports amoureux, d'où l'intérêt de dé-

tourner la conversation lors des ébats : « *Mais vous habitez près du métro, ou c'est le frigidaire qui décolle ?* ». Hélas, notre alien va très vite tomber dans un sentimentalisme incompatible avec l'esprit de sa mission. Parti comme un pamphlet non-sensique et pernicieux, le film de Mike Nichols, à qui l'on doit le novateur **Wolf** avec Jack Nicholson, sombre assez rapidement dans la comédie aussi ronronnante que le sexe de son héros. Du sexe à pile, il faut dire...

## DE SADE'S JULIETTE

1975. REAL.: DAVE TOUGH (JESUS FRANCO). SCEN.: JESUS FRANCO, D'APRES LE MARQUIS DE SADE. INT.: LINA ROMAY, CHARLES CHRISTIAN, RAYMOND HARDY, MARLENE MILLER, MONICA SWINN, VICTOR MENDES, JESUS FRANCO. PROD.: COLOMBO FILM. ITALIE.

Juliette, pas celle de Roméo, mais celle imaginée par le Marquis de Sade, revient dans son pays natal et se remémore les épisodes les plus marquants (ou parfois les plus cinglants) de son existence aventureuse, jusqu'au bout du vice, jusqu'au terme de son existence. Défilent ainsi quelques séquences érotiques, sadomaso, littéraires (la lecture de morceaux choisis du divin Marquis) et même pornographiques grâce à la présence de quelques spécialistes de l'époque, Marlene Miller, Gilda Arancio, Monica Swinn... Plusieurs versions existent de cette aventure plutôt ennuyeuse (très Dave « tough », en fait...), avec rajouts, coupes, ou caviardages, dont celle reprise en mains par Joe D'Amato (voir l'affiche ici reproduite), n'hésitant pas à placer en vedette Alice Arno, qui ne participe



## Justine

LISA FERRINI - M. DIGOTTINI - CHARLES CHRISTIAN - MEL RIVERS  
« con la partecipazione straordinaria di GILDA ARANCIO »  
regia di DAVE TOUGH  
supervisione JOE D'AMATO EASTMANCOLOR

absolument pas à ce De Sade's Juliette, mais bien au Justine réalisé par Claude Pierson. Au cours de ses diverses pérégrinations, l'œuvre s'est aussi appelée **La Suceuse** (bonjour madame !), **Justine, Julietta 69**, ou, en Espagne, **Justine Lady Lujura**. Pas mieux !

## DE SI GENTILS PETITS... MONSTRES

**THE CHILDREN.** 1980. REAL.: MAX KALMANOWICZ. SCEN.: CARLTON J. ALBRIGHT, EDWARD TERRY. INT.: MARTIN SHAKAR, CLARA EVANS, GIL ROGERS, JULIE CARRIER, GALE GARNETT. PROD.: CARTON G. ALBRIGHT, ALBRIGHT FILMS INC. USA.



De si gentils petits... monstres. Encore un qui ne se mettra plus les doigts dans le nez !

De si studieux petits enfants disparaissent un jour à la sortie de l'école. Toute la population de ce village rural s'émeut très fort, jusqu'au troupeau de vaches qui, lui, s'émeut-meuh très fort aussi ! L'explication ne tarde pas à se faire jour tandis qu'il commence à se faire nuit (admirez la souplesse de la syntaxe !) : le car scolaire retrouvé vide aux abords de la centrale nucléaire laisse en effet craindre le pire. Et le pire survient : les enfants contaminés par un brouillard radioactif détiennent désormais le pouvoir de carboniser leurs proches par la simple apposition des mains. Seule parade... leur couper les mains ! On pense aux **Révoltés de l'an 2000**, au **Village des damnés**, même à **La Nuit des morts-vivants**, et aussi au fait que les auteurs ne se sont guère foulés sur cette intrigue, plus grotesque que véritablement effrayante, ali-





gnant autant d'invasions que d'excès sanglants, tout cela sur la musique de **Vendredi 13** ! Hors compétition au 2e Festival du Fantastique de Bruxelles (avril 1984).

### DEAD ABOVE GROUND

2002. REAL.: CHUCK BOWMAN. SCEN.: STEPHEN J. CANNELL. INT.: CORBIN BERNSEN, STEPHEN J. CANNELL, ROBERT CONRAD, ADAM FROST, LISA ANN HADLEY. PROD.: STEPHEN J. CANNELL. USA.

Petit shock horror exploitant sans vergogne les clichés du genre, tourné à l'économie, en vidéo, et avec la bombe Cindy Margolis, modèle, actrice, propriétaire de night-club, présentatrice surnommée « The Queen of Internet ». Une poignée de dingues célébrant un ancien culte païen détournent le sujet de leur film de fin



d'année pour en faire un film d'horreur, tandis qu'un revenant porte le masque des damnés (où se l'est-il procuré d'abord ?) pour dissimuler sa tête de Jason écorché vif. En fait, **Dead Above Ground** mélange **Le Projet Blair Witch** et **The Crow** (mais cette fois, l'esprit des morts virevolte dans les hautes sphères – dead above ground, donc – avant de fondre sur les responsables de leur décès...). Quant au final ridicule, il annonce une suite, comme une menace « above our heads ». Bref, une œuvre authentiquement ratée, qui n'obtient pas l'Oscar mais provoqua plutôt l'au s'cours !

### THE DEAD ALIVE

1916. REAL. ET SCEN.: HENRY J. VERNOT. INT.: SIDNEY MASON, HENRY W. PEMBERTON, MARGUERITE COURTOT, JAMES LEVERING. PROD.: GAUMONT. G-B.

Harry W. Pemberton joue le faux fakir Ardini dans cette histoire à suspens abordant le spiritisme et le pouvoir de ressusciter les morts. À un mari encore choqué par le décès de son épouse, il la fait ainsi réapparaître en se servant tout simplement de la sœur de celle-ci (incarquée par la même Marguerite Courtot) tombée sous son pouvoir hypnotique. Pour sa sortie américaine, le distributeur jugea bon de retirer ce film britannique **His Wife's Double**. Quelle cruche !

### DEAD & BREAKFAST

2003. REAL.: MATTHEW LEUTWYLER. SCEN.: JUN TAN, MATTHEW LEUTWYLER ET BILLY BURKE. INT.: DAVID CARRADINE, JEREMY SISTO, EVER CARRADINE, PORTIA DE ROSSI, JEFFREY DEAN MORGAN. PROD.: E.J. HEISER, JUN TAN, AMBUSH ENTERTAINMENT/GOAL LINE PRODUCTIONS. USA.



**Dead & Breakfast. Madame est (à moitié) servie !**

Jeu de mots pseudo hilarant pour ce film de zombies nous racontant une fois de plus la virée d'une bande de copains dans la campagne profonde. C'est clair, les jeunes Américains n'aiment pas la nature, et la nature le leur rend bien, faut reconnaître. Leur croisière s'interrompt dans un petit village où le **Bed & Break-**

fast local est tenu par, mais oui, David Carradine, qui n'a pas dû réviser son kung-fu, car il se fait occire dès les premières séquences. Mais que se passe-t-il (de menthe...) ? Eh bien, un esprit maléfique hante le village, transformant ses habitants en zombies voraces, quoiqu'assez fantaisistes. Car si le gore va bon train (décapitations, têtes explosées, démembrements, cannibalisme), l'humour ne lui cède en rien. Les morts-vivants n'hésitant pas à pousser la chansonnette, ou même à esquisser quelques pas de danse à la manière du **Thriller** de Michael Jackson. Pas encore Bouglione, mais plus tout à fait Romero...

### DEAD AND MARRIED

OU **SHE'S BACK**. 1990. REAL.: TIM KINCAID. SCEN.: BUDDY GIOVINAZZO. INT.: ROBERT JOY, CARRIE FISHER, MATTHEW COWLES, JOEL SWETOW, BOBBY DI CICCIO. PROD.: CYNTHIA DE PAULA, TYCIN ENTERTAINMENT. USA.

Un couple, du genre mal assorti, s'installe dans leur nouvelle demeure (je ne l'ai pas déjà raconté, celle-là ?). Manque de chance, ils ont à peine tombé les valises qu'une bande de voleurs les agresse, sûrement pour s'amuser, mais, bref, la femme meurt un petit peu dans la bagarre. Comme il s'agit de Carrie Fisher, cela nous fait beaucoup de peine, mais peine perdue, car elle revient bientôt à l'état de spectre pour crier vengeance auprès de son mari, d'autant plus embarrassé qu'il commençait à bien sympathiser avec la petite voisine d'en face. Ni très horrifique, ni vraiment drôle, si l'on excepte les apparitions inattendues de Carrie Fisher un peu partout, y compris à la TV, ce titre de Tim Kincaid confirme l'absolu manque de talent de ce dernier. Et puisque l'on parle de titre, saluons celui retenu pour sa sortie en K7 il y a une quinzaine d'années : **Morte mais pas trop**. Bon d'accord, c'est repompé, mais rigolo quand même. Scénario signé par le réalisateur de **Combat Shock**, ici manifestement plus détendu. (MM75P.58).

### DEAD & ROTTING

2002. REAL.: DAVID P. BARTON. SCEN.: DAVID P. BARTON ET DOUGLAS SNAUFFER. INT.: DEBBIE ROCHON, STEPHEN O'MAHONEY, TOM HOOVER, TRENT HAAGA, JEFF DYLAN GRAHAM. PROD.: TRENT HAAGA, CHARLES BAND, TEMPE ENTERTAINMENT. USA.

Maquilleur de son état, David P. Barton tint à montrer au moins une fois qu'il pouvait lui aussi signer de mauvais films. Cela nous vaut cette histoire de sorcellerie zombiesque d'un total inintérêt. Barbara Katz-Norrod interprète une vieille goule rendue furieuse par la mort de son fils qui commençait à promettre. Elle se transforme soudain en jolie Debbie Rochon à la recherche des coupables. En Debbie Ronchon même, car elle les séduit tour à tour afin de récolter une semence qui donnera vie à trois créatures démoniaques, très « dead and rotting ». Moyennement animé, le script préfère s'appesantir sur quelques nudités, dont bien sûr celle de l'héroïne, car, comme le dit le vieil adage : « Oh oui vas-y, Debbie Rochon, fais-nous voir tes beaux ny... lons ! » (comment ça, la rime n'est pas riche ? Mais ils se croient dans les Notules, les lecteurs, ou quoi !).





pendant pas avant les années 60 et le grand boom du péplum que la fantasy va se développer en Italie. Ou plus exactement à une période où le péplum commence à s'essouffler et où les cinéastes, scénaristes et producteurs tentent d'y greffer des éléments fantastiques pour relancer la machine. Si presque tous les métrages mettant en scène Hercule pourraient très bien tomber dans cette catégorie, certains titres relèvent de la fantasy pure. Comme **Les Amours d'Hercule** (*Gli Amori di Ercole*, 1961) de Carlo Ludovico Bragaglia, qui place un certain Mickey Hargitay dans la peau du surhomme italien, ici amoureux d'une belle princesse jouée par la poitrineuse (!) Jayne Mansfield (qui, pour l'anecdote, était la vraie femme de Mickey dans la vie). Pour ce qui est de la touche fantastique, Hercule se tape contre un dragon et se fait draguer par des amazones. On aura tout vu. Bien plus essentiel, **Hercule contre les vampires** (*Ercole al centro della terra*, 1961) voit notre bel éphèbe confronté à des vampires, le tout dans de superbes décors magnifiquement éclairés. Un incontournable de Mario Bava. N'oublions pas **Hercule à la conquête de l'Atlantide** (*Ercole alla conquista di Atlantide*, 1961) de Vittorio Cottafavi, où Hercule se bat contre la Reine de l'Atlantide qui compte envahir la Terre. La vilaine.

Maciste ne sera pas en reste, et le grand Riccardo Freda tournera justement en 1962 un nouveau **Maciste all'inferno** (sans rapport avec le film de 1926), dans lequel le bodybuildé Kirk Morris part en enfer (on a les vacances qu'on peut) pour retrouver une sorcière brûlée plusieurs siècles auparavant afin de lever la malédiction que cette dernière a lancée sur un village. Plus bizarroïde, **Maciste contre les hommes**

# SPAGHETTI

En Europe de l'Ouest, c'est assurément l'Italie qui a le plus contribué au genre fantasy. Retour sur une portion quelque peu oubliée (et oubliable ?) de la production locale.

Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas : **Hercule contre Moloch**, **Maciste contre les hommes de pierre**, **Maciste all'inferno** et **Goldocrack à la conquête de l'Atlantide**.

Nombreux sont les péplums à s'éloigner des strictes contingences du genre (Romains en jupettes, gladiateurs à moitié nus...) pour incorporer en leur sein des éléments fantastiques, se rapprochant ainsi de la fantasy et de l'heroic fantasy. Le tout premier film à franchir la frontière est le classique **Maciste all'inferno** (1926) tourné par Guido Brignone, dans lequel notre bon Maciste, variante cinématographique d'Hercule, est capturé par un démon de Pluton et envoyé en enfer (c'est un peu dit dans le titre, en même temps). Mélangeant mythologie et *La Divine comédie* de Dante, ce film aurait poussé Fellini à devenir réalisateur. Ce n'est ce-

de pierre (**Maciste e la regina di Samar**, 1964), de Giacomo Gentilomo voit Maciste se taper cette fois-ci contre des E.T. originaires de la Lune alliés à une méchante reine (encore). Un scénario bien foufou pour un B sympathique, au charme typiquement 60's.

Dans le même genre, impossible de passer à côté de **Goldocrack à la conquête de l'Atlantide** (titre français diablement psychotronique d'*Il Conquistatore di Atlantide*, Alfonso Brescia, 1965) où Goldocrack (!) – Hercules dans la VO) se retrouve dans le royaume mystérieux d'Atlantide, sous le contrôle d'un savant fou désireux, comme tous les savants fous, de do-



miner le monde, aidé en cela par une armée de morts. Un film à l'atmosphère étrange qui mérite évidemment le détour pour les amateurs de pellicules bizarres.

### CONAN ET SES COUSINS

Tout cela nous mène tranquillement (la liste ci-dessus est loin d'être exhaustive (1)) vers les années 80, où le succès de **Conan le barbare** va bien naturellement motiver nombre de producteurs et réalisateurs de Cinecittà à se lancer dans l'aventure. C'est notre grand ami Joe D'Amato qui s'y colle le premier avec **Ator**, petite production délicieusement bis dans laquelle un certain Ator, donc, devient le nouveau sauveur du monde, le seul à pouvoir s'opposer au Spider King, qui a par ailleurs capturé sa sœur (dont Ator est amoureux – gros dégueulasse !). Décors et ambiance minimalistes, héros aux cheveux d'une blondeur à rendre jaloux n'importe quel suppôt du III<sup>e</sup> Reich, Ator fait partie de ces plaisirs pervers que seuls les adeptes du bis connaissent. De plus, les dialogues valent le détour (« *Le ciel tremble comme une vierge que l'on amène vers le lit nuptial.* » Sublime !)... Umberto Lenzi suit les traces de D'Amato avec son **Ironmaster, la guerre du fer** (1983), film surfant sur les succès de **La Guerre du feu** et de **Conan**. Tant qu'à faire... Il oppose une tribu belliciste menée par George Eastman à une peuplade pacifiste qui, elle, n'aspire qu'à la tranquillité. Métaphore tardive sur la guerre du Vietnam ? Bien évidemment, cher lecteur, et Lenzi nous livre pour l'occasion un grand moment de cheap fantasy, à réserver uniquement aux adeptes du maître (pour la petite note 100 % geek, l'affiche française, dans un excès de pudibonderie, cachera les tétons du person-



# FANTASY

nage féminin, pourtant bien visibles sur le poster italien). Même notre bon ami Fulci s'adonnera au genre avec un **Conquest** (1983) certes un peu mou du genou, mais offrant, comme souvent avec le cinéaste, quelques scènes bien senties (et de la nudité, ce qui est toujours bon à prendre). Voilà en tout cas pour les œuvres les plus connues, le reste sombrant – certains diront que c'est pourtant difficile – dans les tréfonds du B (dans le C, donc) : **Thor il conquistatore** (Tonino Ricci, 1983), dans lequel on ne retrouve pas le dieu nordique Thor, mais un guerrier cherchant à venger la mort de ses parents (très, très bis), **Throne of Fire (Il Trono di fuoco)**, Franco Prosperi, 1983), improbable mélange de mythologies nordique et chrétienne, le tout à la sauce heroic fantasy (big up pour la

princesse du film qui se nomme... Valkari !) ou encore **Gunan il guerriero** tourné par le même Prosperi. Il ne manquait que le regretté Bruno Mattei, qui tourne **I Sette magnifici gladiatori** en 1983. Comme l'indique le titre, nous avons affaire à un remake des **Sept samourais** de Kurosawa avec Lou Ferrigno dans le rôle principal et Sybil Danning dans celui de la pin-up. Sacré Mattei, il aura vraiment tout osé !

La vague continuera en Italie jusqu'au milieu des années 80, avec notamment le retour d'Hercule dans le sublimissime **Les Aventures d'Hercule (Le Avventure dell'incredibile Ercole)**, 1985), incroyable bisserie de Luigi Cozzi dans laquelle Lou Ferrigno (tout le monde rigole déjà) enfle le costume d'Hercule (c'est simple, il n'a qu'un slip) dans un récit totalement

décousu se concluant par une hallucinante séquence animée avec les pieds opposant deux monstres géants. Ouf ! N'oublions pas non plus le sublime **Barbarians** (1987) de Deodato, mettant en scène les deux affreux frères body-buïldés Paul, qui a néanmoins le mérite de ne pas se prendre au sérieux. C'est finalement Joe D'Amato qui clôturera ce cycle avec son obscur **The Lord of Akili** en 1989. Ah, que de beaux souvenirs !

Julien SÉVÉON

(1) On citera au passage quelques autres films comme **Maciste contro il vampiro** (Sergio Corbucci et Giacomo Gentilomo – encore lui ! – 1961), **Maciste contro i mostri** (Guido Malatesta, 1963), **Ursus, il terrore dei kirghisi** (Antonio Margheriti, 1964) où l'on croise des loups-garous...



## ROSE MCGOWAN

« JE PENSE QUE SI J'AVAIS VÉCU À SALEM IL Y A 200 ANS, ON M'AURAIT BRÛLÉE SUR LE BÛCHER. »

La rubrique pin-up étant en passe de devenir la page people de *Mad*, commençons donc par là : c'est sous le crépitement des flashes que Rose McGowan et Robert Rodriguez ont enfin officialisé leur liaison, apparaissant bras dessus, bras dessous sur les marches du Festival de Cannes. On comprend que le réalisateur de *Planète terreur* ait abandonné le foyer conjugal pour cette silhouette gracile et cette moue boudeuse aux lèvres écarlates, mais ce n'est là que le dernier épisode sulfureux d'un parcours aux multiples détours et faux départs.

Rose Arianna McGowan naît en 1973 à Florence, dans l'une des communautés chrétiennes/hippies dites des « Enfants de Dieu » qui ont également vu grandir la fratrie Phoenix. Son père (irlandais) et sa mère (française) s'étant séparés, elle est ensuite élevée aux États-Unis par ses grands-parents... du moins jusqu'à ce qu'elle obtienne d'un tribunal son émancipation définitive, à tout juste 15 printemps. Quelques années de galère plus tard, elle est remarquée par le trublion Gregg Araki, qui lui offre l'un des rôles principaux de *The Doom Generation*, celui d'Amy Blue, lolita perverse et flingueuse. Sa prestation attire l'attention des majors, et elle incarne ainsi la bonne copine de Neve Campbell dans le premier *Scream*. Mais, alors que sa carrière semblait se développer harmonieusement, ses apparitions en public et à l'écran se raréfient, et Rose reste surtout connue pour ses longues fiançailles avec le nyctalope Marilyn Manson. De cette étonnante discrétion, l'actrice s'explique avec une langue bien pendue, qui la place au top des florilèges de citations récoltées sur le Net : « Les gens pensaient que j'étais sauvage, à cause de la personne avec qui je vivais. En réalité, j'étais à la maison en train de faire des gâteaux. » Cela ne l'empêche pas de recevoir, au sortir de sa rupture avec Manson, une proposition inattendue : remplacer au pied levé une autre bad girl (Shannen Doherty) au générique de la série *Charmed*. Or, si ces nombreuses saisons à jouer les sorcières de charme relancent sa notoriété, elles repoussent encore son grand retour au cinéma éternel, qui n'interviendra qu'avec le diptyque *Grindhouse*, où on la retrouve dans les deux volets. Et comme ce sont les hommes qui en parlent le mieux, laissons Rodriguez nous raconter l'allaure : « Elle m'a vraiment pris par surprise. Quand vous rencontrez quelqu'un qui a une personnalité aussi forte, vous savez que si elle peut la faire exploser à l'écran, le résultat va être stupéfiant. Je me disais : « Tout ce que j'ai à faire, c'est de lui ajouter une mitrailleuse à la jambe, et elle sera over-the-top. » Alors vraiment, il y a beaucoup d'elle dans le personnage de Cherry Darling. Personne d'autre qu'elle n'aurait pu le jouer. » Une bien belle déclaration, ma foi.

Gilles ESPOSITO





# LE JOUR DES MORTS VIVANTS 2

CONTAGIUM

CHAQUE JOUR A SON COMMENCEMENT...

## LE JOUR DES MORTS VIVANTS 2

CONTAGIUM



CHAQUE JOUR A SON COMMENCEMENT...

EN SUPPLÉMENT : LE JOUR DES MORTS VIVANTS  
LE CHEF-D'ŒUVRE DE GEORGE A. ROMERO

2 DVD

CONTAMINATION  
PROPAGATION  
EXTERMINATION

SECOND DVD :  
**LE JOUR DES MORTS VIVANTS**  
**LE CHEF-D'ŒUVRE**  
**DE GEORGE A ROMERO**  
EN VERSION ENTIÈREMENT RESTAURÉE !

ÉDITION 2 DVD EN VENTE PARTOUT LE 20 JUIN 2007



# MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES, 6 RUE RODIER, 75009 PARIS, TÉL. 01 44 635 635, FAX 01 44 635 634

## LE TITRE MYSTÉRIEUX

Dans la série « Les proverbes expliqués en images » : pierre qui roule n'amasse pas mousse ! Mais si, la pierre n'est pas ronde, donc ne roule pas, les deux clamps sont couverts d'un truc qui ressemble à de la mousse... Tain, z'êtes pas drôles, hein !

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le N° 197, il fallait reconnaître Jason va en enfer d'Adam Marcus. Les heureux gagnants : Jonathan Colin, Matthieu Cottineau, Paul Ferré (salut Paul !), Morgane Lefort et Christophe Schilling.



■ Recherche et achète à très bon prix CD de B.O. : *Argento Vivo 2*, *Demoni 2*, *Link* de Jerry Goldsmith (*patiente, Varèse devrait pas tarder à le ressortir, avec un peu de bol !*). Vds B.O. *La Maison près du cimetière* au plus offrant. Matthieu Cottineau, 29 rue d'en Bas (*tu peux pas être plus précis ?*), 02420 Villeret.

■ Vds DVD *Le Corbeau + La Chute de la maison Usher* neuf (Vincent Price), *L'Exorciste* (neuf), *Furie*, coffret *Buffy contre les vampires* (saison 1 neuf) (*saison 1 ou 9 ? Ah, y en a que 7, me dit-on ? sorry...*), affiches *La Guerre des étoiles* (1977) très bon état et *Le Retour du Jedi* (*en mauvais état ?*). Vds VHS : *Les Frissons de l'angoisse*, *La Mouche noire* (neuve sous plastique), etc. Merci d'appeler Mr. Martin en soirée au 02 40 96 04 36 pour plus de précisions.

■ Vds grand nombre de VHS (déstockage) dont grandes raretés : *Carnage*, *Igor* et les *Lunatics*, *Mademoiselle cuisses longues*, *Pénitencier de femmes*, *Videodead*, *Les Voitures qui ont mangé Paris* (Peter Weir), *La Véritable histoire de Caligula*, *La Toubib du régiment*, des René Chateau, des X 70's et 80's, des westerns, *Joey* (Emmerich) et beaucoup d'autres. Pas de liste, envoyez les vôtres (*hein ?*) à Rémy Delpodio, « *Videohistory* », 25 rue Gabriel Marie, 13010 Marseille (*tout mais pas perdre mon ââââ, ââââ, meuh !*). Réponse contre un timbre.

■ Merci de bien vouloir reproduire fidèlement cette annonce (*t'inquiète, la fiabilité, ça nous connaît : sucer c'est pas fromper, de toute façon*) : fan de séries propose en DVD nombreuses séries américaines cultes années 60 à 80, liste contre une enveloppe timbrée à 1,08 euros à vos nom et adresse et contre 2 timbres à 0,54 euros non collés pour les frais de photocopies. Propose en DVD plusieurs milliers de mangas années 70 à nos jours, important listing de 21 pages disponible contre un chèque et/ou mandat cash de 5,50 euros, frais de photocopies et port compris (ce ne sont pas des copies). Réponse garantie, contact : Mr. Arnaud Ramousse, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio 06500 Menton (pour toutes correspondances simples, joindre une enveloppe-réponse à vos nom et adresse).

■ Vds DVD Zone 2 à 10 euros : *The Roost*, *The Choke*, *Chaos*, *Locusts*, *Calvaire*, *Aeon Flux*, *Sans retour*, *Dirty*, *Les Âmes perdues*, *Les Témoins*, *Serial noceurs*, *Devil's Pond*, *Evil Dead 2*, *Scary Movie 4*, *La Mort dans la peau*, *S.W.A.T.* unité d'élite, *Signes*, *Nuclear Target*, *Paycheck*, *Panic Room*, *Universal Soldier*, *Tigre et dragon*, *Judge Dredd*, *Alien 3*, *Maniac*. 7 euros : *Trauma*, *Breaking Dawn*, *Razorback*, *Un homme en enfer*, *Conan le barbare*, *Appel au meurtre*, *La Proie*, *Le Jeu des damnés*, *Survivance*, *Le Jour de la bête*, *Roméliette* (*allons bon, voilà que les lecteurs inventent*

*des titres, maintenant... Ah, non, on me fait signe que c'est moi, tiens !*), *La Machine à explorer le temps*, *Délivrance*, *Slash*, *36 quai des orfèvres*, *Spartan*, *Frankenstein* (Marcus Nispel), *Face aux démons*, *Le Vol du Phoenix*, *Revolver*. Plus d'infos au 06 77 07 62 62.

■ Vds boîtes de collection « *The Monster Legacy* » contenant 3 figurines représentant *Frankenstein* (Karloff), *Dracula* (Lugosi), le loup-garou (Lon Chaney) accompagnées de 10 DVD regroupant 14 films Universal de la période 1932-1945 (5 sur *Frankenstein*, 5 sur *Dracula* et 4 sur le loup-garou) : 42 euros port compris, contact au 06 99 54 81 63 après 20h.

■ Rech. *Hurllements 3, 4 et 5*, *Face à la mort 4*, *Blast Off Video Violence*, *Death Scenes 1 et 2*, *Trace of Death*, *Death the Ultimate Horror* + films de H.G. Lewis, J. Franco, J. Rollin et Hammer films + anciens *Mad et Impact*. Échange possible avec 900 DVD, certains introuvables, de films gore et X (uniquement par courrier). Cyrille Paris, La Palisse 1 Bt A 07160 Le Cheylard.

■ Collectionneur propose nombreux DVD : *Planète interdite*, *L'Oasis des tempêtes*, *Flash Gordon*, *Rollerball*, *Filles pour le bourreau*, *Superargo contre Diabolikus*, *L'Île du Dr. Moreau*, *Frankenstein Junior*, *Krull*, *Vendredi 13*, *Danger planète inconnue*, *Creature with the Atom Brain*, *The Magnetic*

*Monster*, *Terreur extraterrestre*, *Le Cabinet du Dr. Caligari*, *La Conquête de l'espace*, *Les Daleks envahissent la terre*, *La Forteresse noire* (en DVD ? *Fripouille, va...*), *La Machine à explorer le temps*, etc. Importante liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin 62730 Les Attaques.

■ Vds DVD Zone 2 VOSTF : *Demon Terror*, *Scalps*, *The Prison Island Massacre*, *Exitus Interruptus*, *King Kong* (P. Jackson), *Isolation* : 12 euros port inclus, *Primeval* (2 DVD, durée 274 min, 20 euros port inclus), *La Tour de Nesle* et *Cadet Rousselle* (avec leurs livrets 12 euros port inclus). Demandez Mr. Bouvier au 01 46 55 62 67.

■ Bonjour, je m'appelle Priscillia (*bonjour, Priscillia...*) et je recherche en DVD Z2 : *Chucky 2 la poupée de sang*, *Dolls*, *Le Masque de cire* de Sergio Stivaletti et *Hitcher* (le vrai). Vous pouvez me contacter (*ah bon ? chouette !*) au 06 62 91 99 61 (*Prissy, tu as fort bon goût, mais pour le titre mystérieux c'était pas ça. Tu mérites une punition, vilaine fille !*).

■ Vds VHS films d'horreur, liste disponible contre enveloppe timbrée avec adresse pour réponse, merci d'écrire lisiblement, pas de tel (*ok, mais si tu mets pas la tienne, d'adresse, et qu'on peut pas te joindre au tel, je te le dis tout de suite, t'es mal barré !*).



OLIVIA  
HUSSEY

WILLIAM  
ATHERTON

SEAN  
YOUNG

MARK  
MARGOLIS

DEE WALLACE  
STONE

UDO  
KIER

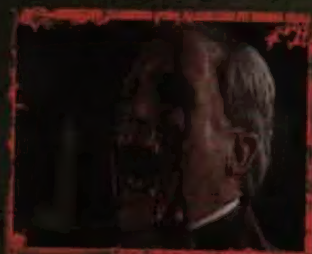
# ET SI VOS CAUCHEMARS...



"MEILLEUR FILM"  
ET "MEILLEUR SCÉNARIO"  
AU NY HORROR FESTIVAL

"MEILLEUR FILM DE MONSTRES"  
AU WORLD HORROR  
CONVENTION 2006

# HEADSPACE



## DÉVENAIENT RÉALITÉ...

DISPONIBLE EN DVD LE 27 JUIN

WE  
PRODUCTIONS





casting  
d'exception  
pour  
comédie  
noire



**13<sup>ème</sup> RUE**  
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

MAINTENANT EN

